





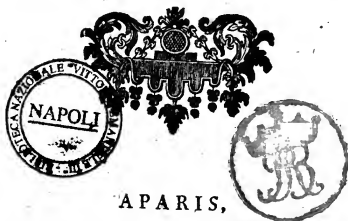
XLII

L

2



OBSERVATIONS
SUR LES
ECRITS MODERNES
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai
des Augustins, du côté du Pont S. Michel,
à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVI.

Avec Privilege & Approbation.





OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE SEIZIÈME.



VEZ-VOUS lû, Monsieur, la nouvelle *Histoire du Vicomte de Turenne*, de cet homme immortel, dont presque toutes les actions ont mérité d'être gravées sur le marbre & l'airain, & dont la vie admirable étoit digne d'être écrite par un Plutarque, ou au moins par le meilleur des Ecrivains de notre siècle? Feu M. le Cardinal de Boüillon avoit chargé de ce noble travail l'Abbé Raguenet, connu dans la République des Lettres par son *Histoire de Cromwel*, & par quelques autres écrits. L'Abbé R. avoit achevé son ouvrage long-tems

*Histoire du
Vicomte de
Turenne*

avant sa mort , arrivée en 1722 ; & comme j'étois fort lié avec lui , je me souviens de lui en avoir souvent ouï parler , comme d'une Histoire à laquelle il avoit mis la dernière main. Il avoit travaillé sur les mêmes Mémoires qui ont été remis depuis , avec son ouvrage , à M. Ramsay , Auteur de la nouvelle Histoire du Vicomte de Turenne qui vient de paroître. N'est-il pas bien glorieux à un Etranger d'avoir été chargé de retoucher l'ouvrage fini d'un Ecrivain tel que l'Abbé Rague-net ?

M. Ramsay avoue dans sa Préface , *que les faits que l'Abbé raconte sont vrais , que ses dates sont exactes , & que sa narration est claire. Mais il semble, ajoute-t-il, avoir plutôt écrit un Journal qu'une Histoire.* Cela est-il croïable ? L'Abbé

R sçavoit sans doute la différence qu'il y a entre une Histoire & un Journal ; & si son ouvrage n'étoit pas orné de jolies pensées sur la religion , sur l'humanité , sur la générosité , & principalement sur l'amour propre ; si on n'y voioit pas de longues digressions , s'il ne s'étendoit pas sur les intrigues du Cardinal de Rets , qui souvent n'ont aucun rapport à l'Histoire du Vicomte de Turenne , s'il ne faisoit pas un dé-

5

tail inutile du Mariage de Louis XIV, & de son entrevûe avec Philippe IV, Roi d'Espagne, dans l'Isle des Faisans; en un mot, s'il laissoit à l'écart la plus grande partie de l'Histoire de ce tems-là, pour s'attacher uniquement à décrire les actions de son Héros, & à peindre ses vertus civiles & militaires, doit-on dire pour cela que son Histoire étoit un Journal? Il avoit vû apparemment dans les Mémoires manuscrits, dont la Maison de Bouillon est dépositaire, & qui lui avoient été communiqués, tout ce que M. R. y a vû après lui. Il avoit consulté aussi sans doute tous les Livres communs que l'Auteur moderne cite dans sa Préface. Il est vrai qu'il n'avoit pas vû l'*Histoire militaire* de Louis XIV par M. de Quinci, ouvrage qui a paru depuis sa mort : mais on est tenté de croire que M. R. ne l'a pas vû non plus. Du moins on ne le trouve cité en aucun endroit de son livre. Pour ce qui est de l'Histoire du Vicomte de Turenne par Gathien Courtils de Sandras, sous le nom de du Buiffon, je ne suis point surpris qu'il n'en ait fait aucune mention.

M. R. a eu sous les yeux & a mis a profit les *Lettres de Madame de Sévigné*, imprimées depuis quelques années, où

cette Dame mande à sa fille Madame de Grignan les nouvelles courantes , & où l'on trouve un détail sur la mort du Vicomte de Turenne. Vous sçavez ce que c'est que des Lettres de nouvelles, & combien on y doit ajouter foi. M. R. s'est néanmoins tellement fondé sur l'autoité de ces Lettres familières , qu'il leur a fait l'honneur de les mettre au nombre des pièces justificatives de son ouvrage , sans faire attention que ces Lettres ne s'accordent point entre elles. Aussi ne s'est-il pas fort mis en peine de les suivre exactement ; car son récit est , par rapport à quelques circonstances , un peu opposé à celui de Madame de Sévigné. On prétend aussi qu'un homme de condition , Officier général , qui vit encore , & qui étoit présent , lorsque le Vicomte de Turenne fut tué , trouve quelques erreurs dans la narration du nouvel Historien. Mais sans avoir recours à l'autorité , les seules lumières de la raison suffisent , ce me semble , pour découvrir que la chose n'a pû arriver précisément de la manière dont M. R. la raconte , comme je vous le ferai voir bientôt.

Je n'imiterai point ici un bel esprit de ce tems , qui a invectivé contre le matériel du livre , c'est-à-dire , contre

7

le papier mal choisi, contre la forme *différente des deux volumes*, contre la diversité des caractères, séparés ridiculement par des reglettes, qui déplaisent aux yeux, & qui ne font pas honneur au goût de celui qui a conduit l'édition. Je ne dirai rien non plus du prix excessif du livre, dont les vignettes, les lettres grises, & les culs de lampe ne sont pas merveilleux, & qui n'a rien qui doive l'élever au-dessus du prix ordinaire. Je rendrai plus de justice que ce Critique à l'Épître Dédicatoire, que je trouve écrite avec beaucoup de sagesse & de dignité, & qui sans doute, avant que de paroître, a été scellée de la respectable approbation de personnes judicieuses & illustres. A l'égard des *fautes d'expression*, je ne les releverai point comme lui; elles sont pardonnables à un Étranger, qui doit sçavoir mieux l'Anglois que le François. Mais diroit-on bien en Anglois, Pag. 24. *Les deux branches de la Maison d'Autriche, l'Espagne & l'Empire?* Pourroit-on dans cette Langue employer cette figure hardie, P. 25. *Une grosse flotte de Galions joignoit par l'Océan les deux Indes à l'Espagne?* Quel Anglois instruit voudroit imprimer ceci. *Charles V, avoit donné lui-même le premier échec à la puis-*

A iiij

sance de sa Maison , en séparant l'Empire d'avec l'Espagne , & en cedant les Provinces d'Allemagne à son frere Ferdinand ? Depuis cette séparation y a-t'il eu moins d'union & de forces dans la Maison d'Autriche ? les deux Branches n'ont-elles pas toujours agi de concert , & Philippe II n'a-t'il pas causé encore plus de mouvemens dans l'Europe que Charle V son pere ? D'ailleurs ne diroit-on pas que l'Empire étoit attaché depuis long-tems au trône d'Espagne ? Charle V , qui le premier avoit réuni l'un & l'autre , ne fut-il pas comme obligé de laisser l'Empire sortir de sa branche ? Ne fit-il pas de vains efforts pour faire élire Philippe son fils Roi des Romains , au préjudice de son neveu Maximilien , fils de Ferdinand ? La justesse d'esprit est propre à toutes les Nations , & il me semble que la qualité d'étranger ne sçauroit justifier sur cela M. R . . . , homme d'ailleurs si recommandable par son esprit & son sçavoir.

Cela supposé , je vais continuer de vous faire part encore de quelques remarques sur d'autres fautes , indépendantes de la construction des mots , & de la propriété des termes. P. 3. Le Prince de Sedan eut pour Precepteur le fameux du Moulin , Calviniste rigide , &

le Vicomte ; un Calviniste tolérant , nommé Daniel Tilenus ; ce qui fut peut-être une des principales causes du retardement de la conversion du Vicomte , parce que de tous les systèmes Protestans le Tolerantisme paroît le moins déraisonnable. Quelle idée ! un Tolérant croit que dans toutes les Sociétés chrétiennes on peut également se sauver : il est donc plus disposé que tout autre Sectaire à changer de Religion , s'il a de puissans motifs qui le portent à ce changement. Ne fut-ce pas l'aveu que les Protestans firent au Roi Henri IV , qu'on pouvoit se sauver dans la Communion Romaine , qui détermina ce Prince judicieux à l'embrasser ? La pensée de M. R... est donc fautive, pour ne rien dire de plus.

P. 27. L'Auteur dit, que Walstein, Général de l'Empereur , ruina tout-à-fait le parti Protestant, & qu'il reprima & contint l'Electeur de Saxe ; & à la P. 28. il dit que Ferdinand II , après la victoire de Nortlingue en 1634. détacha de la Ligue Protestante l'Electeur de Saxe. Il ne se souvient pas qu'à la pag. 26 il a mis dans une note , en parlant des deux ligues d'Allemagne , que l'Electeur de Saxe avoit fortifié la ligue Catholique , par jalousie contre l'Electeur Palatin. Comment accorder cette note

avec le texte qui la suit, P. 29. Il appelle *injustice* le transport de l'Electorat de Saxe, que Charle V fit de la branche aînée à la branche cadette de cette Maison ? Le Président de Thou, qui a exposé fort au long les suites funestes de la ligue de Smalcade, convaincu qu'un Historien doit être impartial, n'a point en cela accusé d'*injustice* l'Empereur Charle V. Jean-Frederic Electeur de Saxe ayant été mis au ban de l'Empire, & ayant été pris les armes à la main, Charle V. usa de sévérité à son égard, en le dépouillant de l'Electorat; mais on ne peut pas dire qu'il fut injuste : les Historiens lui ont reproché de la dureté & de la mauvaise foi à l'égard du Lantgrave de Hesse, mais non de l'injustice à l'égard de Jean Frederic.

P. 30. *Avant ces deux grands Ministres (Richelieu & Oxenstiern) on ne connoissoit pas ce qu'on appelle présentement en Europe, Equilibre de puissance.* Est-ce que du tems de Charle V & de Philippe II, tous les Princes de l'Europe ne s'efforçoient pas de contrebalancer la puissance énorme de la Maison d'Autriche, qu'on accusoit alors d'aspirer à la Monarchie universelle ? Toutes les ligues formées dans le seizième siècle

n'eurent-elles pas pour motif & pour base l'établissement d'un *équilibre*? Ne fut ce pas ce qui donna lieu aux traités de la France avec l'Angleterre, avec les Etats Généraux, avec la Suede, avec les Princes de l'Empire; avec le Duc de Savoye? Le mot d'*équilibre* a ébloui M. R. il a cru que ce terme n'étant pas autrefois en usage par rapport à la politique, on ne pensoit point en effet à contreblancer en Europe une Puissance supérieure & trop redoutable.*

P. 20. Le Maréchal de la Force arrive devant la Motte, pour en faire le siège; & tout de suite l'Historien dit, que lorsqu'on eut assez avancé les travaux, pour être à portée de battre un bastion, le Maréchal y envoya son fils le Marquis de Tonneins. 1°. Où est ce qu'il l'envoya?

2°. Où étoit alors le Maréchal, qu'on dit arrivé devant la Motte, & dont il n'est plus question? P. 22. L'Historien dit que le Duc de Bouillon quitta le service de Hollande; & immédiatement après il ajoute, que le Prince d'Orange jeta les yeux sur lui, pour lui succéder au Gouvernement des Provinces unies. Quelle maniere d'arranger les faits! Il semble que ce fut après que le Duc de Bouillon eut quitté le service de Hollande, que son oncle pensa à le faire

V. la vie de Henri IV par M. de Péréfix. On y trouve le Projet de ce Prince, pour établir en Europe un équilibre de puissance

son successeur au Gouvernement des Provinces unies ; ce qui est faux , & ce qu'apparemment l'Auteur n'a pas voulu dire. Voici une faute semblable pag. 32. » *Pendant la guerre entre les deux Couronnes* , dit-il , le Duc de Lorraine conserva toujours une petite armée , qui servoit tour à tour l'Empire , l'Espagne & la France. » Il y avoit donc *guerre entre les deux Couronnes* ; & cependant on lit à la page suivante ces paroles : » Telle étoit la situation des affaires publiques en Europe , lorsque le Cardinal de Richelieu trouva un prétexte plausible pour rompre ouvertement avec l'Espagne. « Ainsi la guerre n'étoit pas auparavant *entre les deux Couronnes*. Cela s'appelle une contradiction.

P. 325. On trouve un article isolé , qui regarde le Cardinal de Rets, article qui ne tient , ni à ce qui précède , ni à ce qui suit ; mais le carton excuse l'Auteur. M. R. qui n'est pas homme de guerre, comme il paroît en plusieurs endroits de son livre , appelle *lever un siège* , ce que nous entendons vulgairement par *faire lever un siège*. C'est une interprétation dont le Lecteur a besoin pour entendre ces mots , qu'on lit au bas d'un plan , liv. 4. P. 340. *Plan du*

*siège de Valenciennes , fait par les Maré-
chaux de Turenne & de la Ferté , & levé
par le Prince de Condé & D. Juan d'Au-
triche le 16 Juillet 1656.*

P. 484. On parle de Philippe Roi
d'Espagne en l'année 1673. *Philippe,*
dit notre Historien *s'engageoit à déclarer
la guerre à Louis XIV.* C'est un Ana-
chronisme. Philippe IV Roi d'Es-
pagne étoit mort le 17 Septembre 1665,
c'est à-dire huit ans auparavant ; &
c'étoit Charles II son fils qui regnoit
alors. P. 498. Cette modération plut
au jeune Monarque : l'Auteur parle de
Louis XIV, qui avoit alors plus de 31
ans. P. 557. » La gloire & la réputa-
tion du Vicomte *surent bientôt répandues*
» dans la Capitale & dans les Provinces
» les plus éloignées, d'où elles volèrent
» jusques dans les Pays étrangers. Ne
diroit-on pas qu'ils s'agit en cet endroit
d'un jeune Commandant, qui com-
mence à se distinguer ? Point du tout,
il s'agit de M. de Turenne, âgé pour
lors de 64 ans. Certainement sa haute
réputation étoit très-établie depuis
long-tems, & ce ne fut pas alors que
sa gloire commença à *voler* dans les
Pays étrangers. Pouvez-vous croire
qu'on se permette de pareilles choses ?
Mais ce que vous comprendrez encore

moins, c'est ce que l'Auteur dit p. 582. sur la mort du Vicomte de Turenne. Un boulet de canon, selon lui, emporte le bras de S. Hylaire, & donne au milieu de l'estomac du Vicomte, que son cheval ramene d'où il étoit parti, le visage penché sur l'arçon. Concevez-vous que le Vicomte, après avoir été frappé d'un boulet au milieu de l'estomac, n'ait fait que pencher la tête sur l'arçon, & qu'en cet état son cheval ait pû le ramener d'où il étoit parti ? Madame de Sévigné dans ses Lettres dit, qu'un malheureux coup de canon le coupa par le milieu du corps. Dans une autre Lettre écrite deux jours après, elle entre dans un plus long détail, & mande ce qu'elle a appris d'un Gentilhomme de M. de Turenne, nommé Bois-Guyot, qui avoit raconté ces circonstances au Roi. » M. de Turenne, » dit elle, reçut le coup au travers du » corps ; vous pouvez penser s'il tomba, & s'il mourut. Cependant le reste » des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, & que même il serra » la main par convulsion, & puis on » jetta un manteau sur son corps. « Il est vrai qu'environ un mois après, Madame de Sévigné raconte autrement ce fait, & que dans son récit elle approche

un peu de celui de M. R. Mais elle ne cite aucun garand , & paroît écrire d'après quelque ouï-dire en l'air. Le premier récit est assurément bien plus vrai-semblable , & je suis étonné que M. R. ne lui ait pas donné la préférence , d'autant plus qu'il est conforme à la tradition.

» Le saisissement de ceux qui le vi-
 » rent tomber, (dit M. R. pag. 583.)
 » fut inexprimable ; Hamilton , qui
 » sçut mieux se posséder que les autres,
 » jugeant de quelle conséquence il
 » étoit , de dérober à la connoissance
 » des Soldats un accident si funeste ,
 » jeta promptement un manteau sur
 » le corps , & on tint d'abord ce mal-
 » heur secret. Cette mort fit cesser les
 » inquiétudes des Généraux ennemis ,
 » & la terreur de leurs soldats. Ils sen-
 » tirent *qu'ils avoient beaucoup gagné ,*
 » *puisque la France avoit infiniment perdu.*
 » Le Comte de Montecuculli par une
 » grandeur d'ame rare dans les rivaux ,
 » ne parut sensible qu'à la douleur , &
 » repeta souvent ces paroles ; il est
 » mort un homme qui faisoit honneur
 » à l'homme. » Voilà donc les ennemis
 bien informés de la mort du V. de Tu-
 renne ? Cependant , selon M. R. nos
 soldats n'en sçavoient encore rien alors.

Car voici ce qu'il dit tout de suite, & immédiatement après ce que vous venez de lire. » Toute l'armée vit qu'il se passoit quelque chose de *mystérieux* parmi les Généraux. Les soldats ne purent pénétrer ce secret : mais leurs Officiers l'ayant deviné, commencerent à le rendre public. Une si funeste nouvelle vole de rang en rang, & répand par tout un profond silence, &c. Que dites vous, Monsieur, de cet arrangement singulier ? L'Auteur raconte d'abord l'effet que la mort du V. de Turenne produisit chez les ennemis. Ensuite il parle du secret que l'on garda dans notre armée sur cette mort, & de la maniere dont elle fut scûe : N'est-ce pas faire entendre que les ennemis en étoient informés avant nous ? ce qui n'est pas croiable, & ce que je ne pense pas non plus que l'Auteur ait voulu faire croire.

On s'attendoit à trouver dans cette Histoire des campemens, des marches, des combats & des sièges, si bien exposés, & si exactement circonstanciés, que ceux qui font profession de l'Art Militaire, en eussent pu tirer des lumieres pour leur métier. Mais on s'apperçoit que pour cela, il eût fallu que ces matieres eussent été

traitées par un *Militaire*, également judicieux & expérimenté. M. de Turenne a fait des choses étonnantes, & cependant rien n'étonne dans son Histoire ; on n'y voit qu'un Général habile & vigilant, qui réussit dans des projets ordinaires, sans que le lecteur voie les moïens admirables qui le font réussir. Mais comment développer tous ces ressorts ; comment suivre M. de Turenne dans toutes les opérations de son génie ? J'avoue que cela est fort difficile à un Historien. Au reste on peut juger par l'Histoire du V. de Turenne, que ce ne sont point les grandes batailles gagnées, qui doivent décider du mérite rare & singulier d'un Général. M. de Turenne, plus habile sans comparaison, que tant d'autres Généraux qui ont brillé depuis lui, ne défait point des armées de cent mille hommes. Profond dans l'art des campemens, il sçait arrêter avec très-peu de troupes des armées nombreuses, & rendre tous les efforts des ennemis inutiles : voilà sa gloire. On sent d'ailleurs que toutes ses victoires sont dûes à son habileté, & non à la fortune, & encore moins à l'ignorance & à la foiblesse des Généraux ennemis.

Il est fâcheux que la vie civile de M.

de Turenne ne soit presque rien dans l'Histoire qui vient de paroître. Il est toujours à l'armée , & presque jamais à la Cour , dans le Conseil , avec ses amis , avec lui-même. Ce n'est pas la faute de l'Auteur , je l'avoue. Il n'a pu travailler que sur les Memoires qu'il avoit devant les yeux. D'ailleurs la vie particuliere d'un homme vertueux , d'un bon citoyen , sans orgueil , sans haine , sans ambition , sans intrigues , quelque grand , quelque admirable que cet homme soit , ne peut plaire que médiocrement à la plupart des hommes , parce que leurs passions ne sont point assez excitées par le récit de ses actions louables. L'Histoire d'un Conquérant injuste , d'un rebelle , d'un homme fourbe & violent , est lue avec plus de plaisir : notre corruption nous y fait trouver plus d'intérêt. Il faut convenir cependant que la vie d'un homme tel que le V. de Turenne est très-utile pour les mœurs , parce que son caractère vertueux fait aimer la vertu. A l'égard de la gloire de ce Héros , sa haute réputation est si bien établie , que sans le secours de l'Histoire , elle passera de bouche en bouche à la posterité la plus reculée.

Malgré les défauts légers que j'ai

remarqués dans la nouvelle Histoire du Vicomte de Turenne, je reconnois qu'en général il y a de l'ordre, de la précision, & de l'élégance. Pour éclaircir & orner son sujet, l'Auteur a sçu rappeler avec art plusieurs événemens tirés de l'Histoire générale, qui regardent la Religion & la Politique. On y voit des portraits bien dessinés, & des paralleles ingénieux. Si le portrait du Cardinal Mazarin est trop flatté, & si l'Auteur ne relève aucun de ses défauts considérables, il est à croire qu'il a eu des vûes, qui, bien qu'étrangères à un Historien, sont peut-être louables en elles mêmes. Si la plûpart de ses réflexions ont un air affecté, qui sent le roman, ou l'éloge Académique, elles sont au fond pour la plûpart ingénieuses & solides, & ne sont défectueuses que par leur forme & leur enchaînement. L'Auteur a rassemblé à la fin de son Histoire de fort beaux traits, qui achèvent de peindre parfaitement son Héros, mais un peu trop d'après Mascarón & Fléchier.

Le second volume de cette Histoire en contient les preuves, en trois parties.

1^o. *Les Memoires du Vicomte de Turenne*, écrits avec beaucoup de simplicité, de grandeur & de modestie; & *la Relation de la Campagne de Fribourg* par le Mar-

quis de la Mouffaye. 2^o. *Plusieurs Lettres , Brevets , Instructions politiques , & autres pieces*. On trouve parmi ces pieces, l'Oraison funebre de M. de Turenne par M. Fléchier. C'est la premiere fois qu'un Panegyrique a servi de *pièce justificative* pour une Histoire. 3^o. Les *Memoires* du Duc d'Yorck , depuis Jacques II Roi de la Grande-Bretagne, qui avoit servi sous le Vicomte de Turenne.

Nouvelles
Oeuvres de
M. Rousseau,

On a imprimé cette année à Amsterdam de *Nouvelles Oeuvres* de M. Rousseau , pour servir de supplément aux différentes Editions des Ouvrages de cet Auteur. Ce sont d'abord trois Odes sacrées, tirées des Pseaumes 49 , 72 , & 93 , aussi sublimes & aussi touchantes que les 12 Odes du même genre , qui sont à la tête des dernières Editions de ce Poëte. Après une Cantate , un Vaudeville & une Epigramme contre l'Auteur du *Temple du Goût* , on trouve une Comedie en vers en 5 Actes , intitulée *les Ayeux chimeriques* , précédée d'une Préface. L'Heroïne de la piece est la Comtesse de Critognac , femme de qualité , uniquement occupée de ses Ayeux , & de la dignité de son extraction Elle a un Intendant hypocrite & fourbe , sur lequel elle se repose du

soin de ses affaires domestiques , avec un vieux Généalogiste visionnaire , qui s'entretient dans ses folles imaginations. Elle veut marier sa fille à un jeune Seigneur, qui n'a ni cœur, ni jugement, ni vertu, & qui est d'une extreme fatuité; son rival est un autre jeune Seigneur d'un caractère très-oppoé , qui a pour oncle & pour tuteur un homme sage , & capable de discerner en quoi consiste la véritable Noblesse. La Comtesse de Critognac, sa fille Julie, Aristote oncle de Dorante , le Généalogiste nommé *Galbanon* , l'Intendant nommé *Tapinois* , & un Procureur nommé *Iscariot*, sont les principaux personnages de cette piece , où il y a beaucoup d'esprit. Le ridicule orgueil de certaines personnes de condition , qui croient que leur généalogie, souvent fort équivoque, leur doit tenir lieu de mérite , est très-bien peint dans cette Comedie, dont les vers ne sont pas quelquefois assez familiers , quoique toujours dignes du Prince des Poètes modernes.

La Mere confidente Comedie en 3 Actes par M. de Marivaux, représentée avec succès sur le Théâtre Italien, & imprimée nouvellement , peut être mise avec justice au rang des bons Ouvra-

*La Mere
confidente
Comedie.*

ges de cet ingénieux Auteur, & en parallèle avec la surprise de l'Amour & la double Inconstance. Je trouve cependant que M. de Marivaux dans cette nouvelle pièce joue un peu trop sur la distinction de *mere* & d'*amie*. Dans la huitième Scene, Madame Argante dit à Angelique sa fille : *Parle-moi à cœur ouvert, fais-moi ta confidente*. Angelique lui répond, : *Vous la confidente de votre fille !* Mad^e. Arg. *Oh ! votre fille ; Eh ! qui te parle d'elle ? ce n'est point ta mere qui veut être ta confidente , c'est ton amie encore une fois*. Angel. *D'accord , mais mon amie redira tout à ma mere ; l'une est inséparable de l'autre*. Mad^e. Arg. *Eh bien ! je les sépare moi, je t'en fais serment ; oui , mets toi dans l'esprit , que ce que tu me confieras sur ce pié-là , c'est comme si ta mere ne l'entendoit pas ; Eh ! mais cela se doit ; il y auroit même de la mauvaise foi à faire autrement*. Angel. *Il est difficile d'espérer ce que vous dites-là*. Mad^e. Arg. *Ah ! que tu m'affliges ! je ne mérite pas ta résistance*. Angel. *Eh bien , soit ; vous l'exigez de trop bonne grace ; j'y consens , je vous dirai tout*. Mad^e. Arg. *Si tu veus , ne m'appelle pas ta mere , donne-moi un autre nom*. Angel. *Oh ! ce n'est pas la peine ; ce nom là m'est cher ; quand je le changerois , il n'en seroit ni plus , ni moins ; ce*

ne seroit qu'une finesse inutile; laissez-le moi, il ne m'effraye plus. *Mad^e. Arg.* Comme tu voudras, ma chere Angelique, ah; ça, je suis donc ta confidente; n'as tu rien à me confier dès à présent? *Angel.* Non que je sache; mais ce sera pour l'avenir. *Mad^e. Arg.* Comment va ton cœur, personne ne l'a-t'il attaqué jusqu'ici? *Angel.* Pas encore. *Mad^e. Arg.* Hum, tu ne te fies pas à moy; j'ai peur que ce ne soit encore à ta mere à qui tu répons. *Angel.* C'est que vous commencez par une furieuse question. *Mad^e. Arg.* La question convient à ton âge. *Angel.* Ah! *Mad^e. Arg.* Tu soupîres. *Angel.* Il est vrai. *Mad^e. Arg.* Que t'est-il arrivé? je t'offre de la consolation & des conseils, parle. *Angel.* Vous ne me le pardonnerez pas. *Mad^e. Arg.* Tu rêves encore avec tes pardons; tu me prens pour ta mere. *Angel.* Il est assez permis de s'y tromper; mais c'est du moins pour la plus digne de l'être; pour la plus tendre & la plus chérie de sa fille, qu'il y ait au monde. *Mad^e. Arg.* Ces sentimens là sont dignes de toi, & je les lui dirai; mais il ne s'agit pas d'elle, elle est absente. Revenons, qu'est-ce qui te chagrine? *Angel.* Vous m'avez demandé, si on avoit attaqué mon cœur; que trop, puisque j'aime. *Mad^e. Arg.* (d'un air sérieux) Vous aimez? *Angel.* (riant) Eh bien; ne voila-t'il pas cette mere qui est absente;

c'est pourtant elle qui me répond. Angelique découvre ensuite à sa mere l'amour dont elle brule pour Dorante. A la fin de la même Scène cette distinction de mere & d'amie revient encore. Madame Argante dit : Reverras-tu encore ton amant ? Je t'offre , si tu le veux , de reprendre ma qualité de mere pour te le défendre. Ang. répond : non vraiment , ne reprenex rien , je vous prie ; ceci doit être un secret pour vous en cette qualité-là , & je compte que vous ne sçavez rien ; au moins vous me l'avez promis. A la douzième Scène du second Acte, voilà encore la même distinction métaphysique & badine sur le tapis , tandis qu'il s'agit de la chose la plus sérieuse , qui est l'enlèvement d'Angelique. Madame Argante lui dit ; Ta mere survivroit elle à l'affront que tu lui ferois ? souffre à ton tour que mon amitié te parle pour elle , &c. Angelique répond : Vous m'accablez ; dites lui , qu'elle ne craigne rien de sa fille ; dites lui , que rien ne m'est plus cher qu'elle , & que je ne verrai plus Dorante , si elle me condamne à le perdre.

Il me semble qu'il y a là trop d'esprit , trop de badinage , & point assez d'imitation de la nature ; ce qui est néanmoins le point capital de la Comédie. Ce même défaut est dans plusieurs reparties de Lysette suivante d'Angelique , & dans quelques endroits du jargon , grossier seulement quant à l'expression , du paysan Lubin. Enfin tous les personnages de cette piece , si l'on excepte Ergaste , ont de l'esprit jusqu'au superflu & se ressentent de la surabondance de l'Auteur , à qui l'on peut appliquer en ce sens le vers de Terence :

Plenus sum rimarum , hac & illac perfluo.

Je suis &c.

A Paris , ce 1.

Juillet 1735.



OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES:

LETTRE DIX-SEPTIEME:

JE me souviens, Monsieur, que Essai politique sur le Commerce.
 m'entretenant un jour avec vous du progrès de l'esprit humain dans les Sciences, vous me fîtes observer que depuis la naissance de la Philosophie de Descartes, diverses matieres traitées jusqu'alors d'une maniere triviale & peu curieuse, étoient devenues l'objet des plus profondes méditations. Vous me citâtes divers ouvrages, dont l'énumération seroit ici inutile. Je viens à mon tour vous entretenir d'un livre qui justifie parfaitement votre réflexion; c'est l'*Essai politique sur le commerce*. Ceux qui en ont écrit jusqu'à présent, se sont appliqués ou à recueillir des faits historiques, ou à développer la mécanique

Tom. II.

B

du Commerce des particuliers entre eux. M. Melon Auteur de ces *Essais*, qui joint l'esprit philosophique à des connoissances utiles, s'est proposé un objet plus élevé, c'est-à-dire, de considérer le Commerce, comme un des objets les plus importans du Législateur, sans lequel les peuples ne peuvent être heureux, parce qu'ils seront dans une abondance onéreuse de plusieurs choses superflues, & dans une disette pénible de plusieurs choses nécessaires. C'est dans cette vûe que l'Auteur entre dans des détails politiques, qui considérés sans cette relation, paroîtroient étrangers au Commerce : tel est le Chapitre de l'augmentation des habitans, & celui de l'esclavage.

L'Auteur, pour exécuter dignement son dessein, s'est borné à une exposition fine & précise des grands principes, accompagnée de raisonnemens & de faits : il a crû devoir s'abstenir de l'étalage des conséquences, persuadé qu'elles n'échaperont pas à ceux qui peuvent profiter de son Livre.

Une supposition vraie & ingénieuse de quatre Isles, où croissent différentes denrées, amene naturellement l'origine du Commerce, & fait sentir au Législateur la nécessité de pourvoir à

l'abondance du bled, à l'augmentation des habitans, & à la mesure commune de toutes les marchandises, qui est l'or & l'argent. Cette idée est d'autant plus heureuse, qu'elle renferme presque tout le plan de l'ouvrage, où l'Auteur traite du bled, de l'augmentation des habitans, des colonies, de l'esclavage. des Compagnies exclusives, du Gouvernement militaire, de l'industrie, du luxe, des valeurs numéraires, de la proportion dans les monoyes, &c. Je voudrois bien vous faire remarquer les endroits les plus curieux de cet ouvrage : mais je vous prie de considérer qu'il y a presque autant de choses que de mots, & que d'ailleurs je ne sçaurois vous intéresser à divers points utiles, mais très-difficiles à traiter avec quelque aménité. L'abondance des matieres, & la précision de l'Auteur m'obligent de me borner à deux ou trois Chapitres, qui vous donneront peut-être la curiosité de lire l'ouvrage entier.

L'Auteur en traitant de l'augmentation des habitans, remarque d'abord ce qui y nuit : c'est, selon lui, le célibat des Prêtres, & l'Etat Monastique. Mais comme cette matiere est extrêmement délicate, il n'a fait que l'effleurer.

On applaudit sans exception à tout ce qu'il dit , pour engager le Législateur à favoriser les mariages & à veiller à l'éducation des orphelins. » C'est , ajoute-t'il , fortifier l'Etat bien plus, » que de faire des conquêtes. Ce que la » prise d'une Ville coûte ordinairement » d'hommes & d'argent, comparé avec » sa valeur , il y a toujours à perdre » pour le Conquérant , assuré de trouver après une nouvelle résistance. » La bonne Police consiste principalement à empêcher que l'oïfiveté ne soit tolérée dans des hommes nés pour travailler ; tels sont les mendiants, dont le métier s'exerce dans des familles à titre d'héritage. » Cette tolérance est » plus inexcusable , ajoute-t'il , par la » facilité de les détruire , & par l'utilité qui reviendrait de les changer » en travailleurs. La Loi les punit, » pour cela seul qu'ils sont vagabonds » & sans aveu ; pourquoi attendre qu'ils » soient encore voleurs , & les mettre » dans la nécessité de les faire périr » par les supplices ? « Pour augmenter le nombre des habitans , il voudrait encore, qu'à l'exemple des Compagnies Américaines , il fût permis aux Chrétiens Européens , d'avoir des Esclaves. Après avoir ainsi exposé les divers

moyens & la nécessité de procurer l'augmentation des habitans , il remarque les effets que cette augmentation a produits parmi differens peuples, Des anciennés Nations du Nord , n'ayant ni assez de terrain pour se nourrir, ni assez d'industrie pour y suppléer, devinrent nécessairement soldats & conquérans, parce qu'ils ne trouvoient que des Ennemis sans frontières. Les Suisses , d'ailleurs industrieux & bien policés , mais entourés de forteresses , & hors d'état de conquérir , ont été forcés, à cause de leur peu de terrain, de devenir des troupes mercenaires, & de faire la guerre pour le compte d'autrui. » Leurs sages précautions , ajoute l'Auteur , de conserver des sujets, quoiqu'au service des Puissances étrangères, marquent combien ils en connoissent l'importance, & que c'est par nécessité qu'ils s'en privent; toujours prêts & en pouvoir de les faire revenir.

Lorsqu'un pays a la quantité de soldats nécessaires pour sa conservation, que toutes les terres sont cultivées , & que les Manufactures abondent en Ouvriers , alors le surplus des Citoyens doit aller établir dans de nouveaux Pays une domination subordonnée à

celle qui leur a procuré ces aziles : telle doit être la politique de nos Colonies. Les Romains, dont le Gouvernement étoit Militaire , en usoient autrement. Ils peuploient la Capitale de leurs prisonniers de guerre devenus esclaves, & la plûpart dans la suite affranchis; & dans une nouvelle guerre , le pays détruit , ou réduit en esclavage , étoit repeuplé par une Colonie de ce qui étoit à charge dans les familles Romaines : » C'étoit, dit l'Auteur , étendre en » quelque façon la Ville de Rome dans » tout l'Empire. «

Mais ce qu'une Nation ne doit jamais hasarder , c'est de se dépeupler, pour aller habiter de nouvelles terres. Il en résulte sa foiblesse par tout. L'Auteur insiste fortement là-dessus , & prend de-là occasion de considérer l'Europe dans ses Colonies; ce qui fait la matière d'un Chapitre entier : mais tous ces détails sont si bien liés & si pressés , que pour en donner une idée, il faudroit les transcrire. L'Auteur remarque judicieusement , qu'avant que d'envoyer les Colonies dans des pays lointains , il faudroit avoir fait cultiver toutes les terres de l'Etat : Defricher, dit-il, de nouvelles terres, c'est conquérir de nouveaux Pays , sans faire des malheureux.

L'Esclavage a mérité les réflexions de l'Auteur. Persuadé que l'égalité parmi les hommes est une chimère digne d'une République idéale, il se déclare pour l'utilité qu'on tireroit des Esclaves. Il prétend qu'on a attaché une idée de barbarie à la coutume de faire des Esclaves, parce que dans son origine un Esclave étoit un prisonnier de guerre, sur la vie duquel le vainqueur conservoit toujours ses droits, L'Auteur prétend, que par des loix sages & pleines d'humanité, on pourroit rendre l'Esclavage plus avantageux que la liberté des domestiques, des soldats, & des engagés pour les Colonies. Il entre à ce sujet dans un détail curieux, & donne un essai de projet, qui tend à rendre l'esclavage également doux & utile. Il paroît par notre Histoire de France, que le Christianisme a beaucoup contribué à éteindre la servitude; les anciens François, dont la politique n'étoit pas si raffinée, étoient touchés de pitié pour des hommes libres par l'institution de la nature, & que la force avoit asservis; ils leur accordoient la liberté par leurs Testaments, ne croyant pas qu'il suffît d'adoucir leur état.

Le luxe, objet de tant de déclama-

Le luxe.

tions , est ici considéré avec des yeux politiques , & comme une source d'industrie & de profits innocens. Il doit sa naissance aux richesses & à la puissance d'un Etat bien policé. Il est relatif aux tems aux, lieux, & aux personnes. Du tems de Henry II, des bas de soye étoient luxe : aujourd'hui la fayance l'est autant , comparée à la terre commune , que la porcelaine comparée à la fayance. Le paysan trouve du luxe chez le Bourgeois de son village ; celui-ci chez l'habitant de la Ville , qui lui-même se regarde comme grossier , par rapport à l'habitant de la Capitale, plus grossier encore que le Courtisan.

L'Auteur suppose que dans un Etat, pourvû d'hommes nécessaires pour la guerre & pour les Manufactures , il y en a qui ne peuvent s'employer qu'à des ouvrages de luxe , & qui sans cela seroient oisifs. Dans cette alternative , il vaut mieux les retenir , par cette occupation, dans le lieu de la domination, que de les envoyer dans les Colonies où ils travailleroient également pour le luxe. » Le sucre , la soye , le café, le » tabac , ajoute-t'il , ne sont que luxe » nouveau , inconnu aux Romains , » peuple du plus grand luxe, si l'on s'en

» rapporte à leurs déclamateurs , aussi
 » chagrins & aussi satiriques en vers
 » & en prose , que les nôtres.

Après avoir montré que notre luxe, bien différent de la paresse voluptueuse des Orientaux , n'amollit point le courage militaire , & que la frugalité ne décide point de la Victoire , il soutient que le luxe est en quelque façon le destructeur de la paresse & de l'oisiveté : l'homme somptueux travaille pour soutenir son faste ; le Laboureur & l'Artisan ne peuvent donner dans le luxe, qu'à force de travaux multipliés. » C'est peut-être
 » le luxe , ajoute-t'il , qui a banni des
 » Villes & de l'Armée l'ivrognerie ,
 » autrefois si commune , & bien plus
 » nuisible pour le corps & pour l'esprit. En effet elle semble s'être retirée
 » dans les campagnes , où le luxe n'est
 » pas encore arrivé.

Pour prouver encore plus solidement combien le luxe est relatif au lieu & au tems , il observe que dans une République de peu de terrain , obligée en quelque sorte à vivre du travail de ses mains , tout est luxe. » On ne souffre,
 » poursuit-il, un violon à *** que depuis peu de tems , & au grand scandale des anciens, qui s'écrient que tout
 » est perdu. Cela ressemble mieux à une

» Communauté de Reclus qu'à une so-
 » ciété d'hommes libres. Aussi dès
 » qu'un Citoyen a plus de revenu qu'il
 » ne lui est permis d'en dépenser, il se
 » transporte dans un lieu de jouissance,
 » & il prive sa patrie de sa personne &
 » de ses biens. « Le pain blanc & les
 draps fins, établis par M. Colbert,
 feroient du plus grand luxe, sans l'ha-
 bitude où nous sommes de nous en ser-
 vir tous les jours. Ces faits, joints à
 quelques autres, font croire à l'Auteur,
 que » le terme de *luxe* est un vain nom,
 » qu'il faut bannir de toutes les opéra-
 » tions de Police & de Commerce,
 » parce qu'il ne porte que des idées
 » vagues, confuses, dont l'abus peut
 » arrêter l'industrie, même dans sa
 » source.

Un autre effet du luxe est de réveil-
 ler le courage endormi. Dans nos der-
 nières guerres les Armateurs des Villes
 maritimes revenoient, chargés des dé-
 pouilles ennemies, étaler leur opulen-
 ce. Il n'en fallut pas davantage pour
 multiplier les Flibustiers, qui se signa-
 lerent par les plus grands exploits. Si
 les premiers Armateurs n'étoient reve-
 nus qu'avec une gloire obscure, l'ému-
 lation n'eût pas été bien vive. L'Au-
 teur observe à ce sujet qu'il y a eu plus

de grands hommes dans la voluptueuse Athènes , que dans l'austere Lacédémone. » Parmi les hommes illustres de » Plutarque , dit-il , il y a quatre Lacédémoniens & sept Athéniens, sans » compter Socrate & Platon oubliés. Selon lui , les loix somptuaires de Lycurgue ne méritent pas plus d'attention, que ses autres loix qui révoltent tant la pudeur. Comment avoit-il pû s'imaginer , que la gloire achetée par tant de fatigues & de périls, sans esperance d'un avenir plus heureux , seroit un assez puissant éguillon pour la multitude ? » Il seroit plaisant , ajoute l'Auteur , d'imaginer un projet , de faire » vivre toute la France en commun ? « Ne l'attribueroit-on pas à un génie » qui ne seroit jamais sorti de son village ? « Il n'a pas une idée plus sublime de Caton , le grand solliciteur de loix somptuaires chez les Romains ; élevé dans le Village , il en avoit pris les mœurs ; il étoit avare , intemperant , même usurier ; & yvrogne. Le somptueux Lucullus, encore plus grand Capitaine , & aussi juste que lui , fut toujours libéral & bien faisant. Les réformateurs , que la dureté de leur caractère porte à rendre la vie plus dure, ne peuvent qu'éblouir la populace.

Nos loix somptuaires ont diminué, à mesure que notre police s'est perfectionnée : Louis XIV n'en a fait que trois ou quatre sur les étoffes & ouvrages d'or & d'argent trop riches, & sur les dentelles étrangères; mais, comme celles de ses prédécesseurs, elles ont été sans exécution; parce qu'avant que ces loix ayent chassé le luxe de mode, le commerce en crée un nouveau, encore plus grand, qui fait oublier ce premier. L'Auteur cite ensuite quelques anciennes Ordonnances, pour en faire voir l'utilité. Charlemagne défendit de porter *un sayon ou veste, plus cher que vingt sols, & un rochet plus cher de trente*; laquelle somme fait cent quatre-vingt livres; mais en comparaison de la quantité d'argent de ces tems-là, à celle d'à présent, cela peut faire une somme deux fois, quatre fois, dix fois plus grande. Il parle de quelques autres loix également curieuses; mais ce qu'il dit des souliers *à la poulaine*, qui étoient à la mode sous Charles V, mérite d'être remarqué. Le bec de ces souliers extrêmement long donnoit occasion aux gens du bel air d'y mettre dessus des ongles, des cornes, des griffes. L'Eglise condamna en divers Conciles cet usage, comme étant contraire à l'or-

dre de la nature, & défigurant l'homme dans cette partie de son corps. Le Roi Charle les défendit généralement, sous peine de dix florins d'amende; » cette » surperfluité étant contre les bonnes » mœurs & dérision de Dieu & de l'E- »glise. Il observe que le bec des souliers des femmes s'est apparemment sauvé du naufrage général des souliers à la poulaine.

Mais n'est-il pas à craindre que le luxe ne produise quelque mauvais effet, qui rejaillisse sur l'Etat ? L'Auteur semble tranquilliser le Législateur sur ce point, parce que les Ouvriers ne seront employés au luxe, que lorsqu'il y aura suffisamment de marchandises nécessaires. D'ailleurs les marchandises de luxe ne sont achetées, que lorsque les plus grands besoins sont satisfaits. Qu'im- » porte à l'Etat, ajoute-t'il, qu'une » sorte vanité ruine un particulier en- » vieux de l'équipage de son voisin; » C'est la première punition qu'il mé- »rite, & l'Ouvrier plus estimable s'en » nourrit. « Le luxe même le plus ri- »dicule tourne au profit de l'Etat. » Un » homme somptueux étale dans un re- »pas une denrée frivole, mais extrê- »mement chère; pourquoi se récrier » sur cette folle dépense? cet argent

» gagné seroit mort dans son coffre
 » pour la société : le Jardinier le reçoit :
 » il l'a mérité par son travail excité de
 » nouveau ; ses enfans presque nuds en
 » sont habillés ; ils mangent du pain
 » abondamment , se portent mieux ,
 » & travaillent avec une esperance gaye :
 » il ne serviroit aux Mendians qu'à
 » entretenir leur oisiveté & leur sale
 » débauche. « Il convient cepen-
 dant que cet argent seroit mieux em-
 ployé , ou aux Hôpitaux & aux Pau-
 vres honteux , ou à réparer un grand
 chemin & à construire une fontaine ;
 mais dans l'impossibilité de faire prati-
 quer ces bonnes œuvres , un Legisla-
 teur doit faire tourner le luxe au profit
 de l'Etat.

Les Spectacles , selon lui , ne sçau-
 roient être trop grands , trop magnifi-
 ques & trop multipliés ; c'est un com-
 merce où la France reçoit toujours
 sans donner. Mais il excepte du luxe
 les Marchandises des Indes , défendues
 par le Conseil du Commerce ; & fait
 à ce sujet des réflexions utiles. Il pré-
 tend que les mines de diamans sont
 pernicieuses au Souverain qui les pos-
 sède : Il y employe , dit-il , trente
 mille hommes , dont ce pénible travail
 abrège les jours , & qui seroient bien

plus utiles Soldats ou Laboureurs. Les diamans du Brésil diminueroient la valeur de ceux des Indes, sans augmenter les richesses de la Colonie. » Le » prix des diamans, ajoute-t'il, doit » toujours décroître, parce que leur » quantité se multiplie sans se détruire. » Le prix des sucres & des autres den- » rées doit se soutenir, parce que leur » consommation annuelle augmente à » proportion de leur produit. « Ce détail suffit, pour vous faire connoître le mérite de cet Ouvrage, où sans vouloir faire un nouveau système de Commerce l'Auteur s'est uniquement proposé d'exposer ses réflexions sur divers principes fort utiles, & de faire un noble usage de sa raison, en méditant sur la Police générale dont dépend la félicité publique.

Voilà, dans très-peu de tems, trois Editions des *Oeuvres d'Horace* traduites par M. Dacier; vous connoissez celle qui a paru en Hollande avec des additions de l'Auteur, & la dernière publiée à Hambourg avec des augmentations qu'on a tirées de Bentley, de Cuninghame, & du Pere Sanadon; Westein & Smith achevent actuellement une nouvelle édition dans le goût de

Traduction
d'Horace par
M. Dacier.

la dernière, & qui sera ornée d'une plus ample compilation de notes. J'ai parcouru l'Edition de Hambourg, & j'ai été surpris de ne trouver aucun éclaircissement, ainsi que dans l'édition précédente, sur une remarque de l'Art Poétique au sujet de cet endroit, *difficile est propriè communia dicere*, que M. D. à traduit ainsi : *Il est très mal aisé de traiter proprement & convenablement ces caractères qui sont à tout le monde, & que tout le monde peut inventer.* Dans la remarque sur ce vers, il dit qu'il a justifié ailleurs cette interprétation singulière. Des Ecrivains habiles entendent par ce mot, *communia*, des caractères connus, & non ceux qui sont inventés. On cherche inutilement dans ces vastes Commentaires les éclaircissements qu'il assure avoir donnés à ce sujet. Mais je les ai trouvés dans un écrit publié à Paris en 1698. sous le titre de *Dissertation critique sur l'Art Poétique d'Horace.* L'interprétation de cet endroit d'Horace, donna lieu à une dispute littéraire inconnue aux faiseurs de Journaux, & aux compilateurs de la vie de M. Dacier : en voici un petit détail. Monsieur le Marquis de Sévigné.* s'éleva contre l'explication de ce docte

* Fils de Madame de Sévigné, si connue par ses Lettres

Traducteur, qui de son côté ne voulut en rien rabattre ; la querelle s'engagea, & M. de Harlay premier Président du Parlement fut choisi pour arbitre. Ce qu'il y a de singulier, est que les deux antagonistes donnerent à leurs écrits polémiques la forme de *Factum*. Je ne sçai quelle fut la décision de cet illustre Magistrat, ni en quelle année précisément s'éleva la dispute : mais il y a apparence que ce fut peu de tems avant la publication de ces *Contredits*. Je les ai lus avec plaisir. M. de Sévigné s'y défend avec une aimable politesse, raille avec finesse & appuie son sentiment sur des raisons ingénieuses. Comme la brochure dont je vous parle, est assez rare, vous me sçaurez bon gré de rapporter ici deux exemples dont se sert M. de Sévigné, pour faire sentir à M. Dacier le ridicule de son interprétation du mot *communia*, qui, selon lui, signifie *nouveau*, *commun*, c'est-à-dire, *qui est au premier occupant*. Ce sont ses propres termes. » Si M. Dacier étoit parvenu, » dit-il, à connoître la raison qu'il y » a entre une ligne courbe, & une ligne » droite, & par ce moyen qu'il eût » connu parfaitement la quadrature du » Cercle, se trouveroit-il dignement » loué, si celui qui porteroit la parole

» pour tout le Corps des Mathémati-
 » ciens , lui disoit : Nous venons
 » Monsieur , vous rendre mille graces
 » de ce que vous avez été plus loin
 » qu'Archimède , & de ce que vous
 » nous avez fait connoître une vérité
 » *commune* , sur laquelle on avoit tou-
 » jours travaillé inutilement. Elle étoit
 » *commune* cette vérité ; mais vous seul
 » avez eu l'honneur de la pénétrer , &
 » de *commune* qu'elle étoit , vous l'avez
 » rendue publique. Je suis sûr que M.
 » Dacier trouveroit que celui qui lui
 » parleroit ainsi , lui diroit une sottise.
 » Pourquoi donc la veut-il faire dire
 » à Horace ?

L'autre exemple est moins sérieux.
 » Si je n'étois pas si prêt à partir , &
 » que j'eusse moins d'embarras ; je me
 » divertirois à faire un Dialogue entre
 » un Disciple de M. Dacier & une
 » belle & jeune personne à marier. Le
 » disciple diroit dans les transports
 » d'admiration , que la beauté & l'es-
 » prit de sa Maîtresse lui causeroient :
 » Oui , Mademoiselle , je soutiendrai
 » jusqu'au dernier soupir , que vous
 » êtes la personne la plus *commune* qui
 » ait jamais été. La personne lui répon-
 » droit en souriant : J'aurois cru , Mon-
 » sieur , que pour me dire une dou-

» ceur , il auroit fallu dire qu'on n'a
 » jamais rien vû comme moi. C'est ce
 » que je veux dire, reprendroit le Sça-
 » vant : Un des premiers hommes de
 » ce siècle l'a prouvé fortement contre
 » un étourdi , qui soutenoit que *com-*
 » *mun* vouloit dire *commun* , & non pas
 » *nouveau* ; mais il l'a bien bourré , &
 » il écrira bien-tôt en Grec contre lui.
 » Il y a encore une raison , Made-
 » moiselle , par où je démontrerai
 » clairement que vous êtes *commune* ; c'est
 » que vous êtes au premier occupant. Quand
 » vous serez mariée , vous serez publi-
 » que ; mais tant que vous serez vier-
 » ge , vous serez *commune* , parce que
 » vous serez au premier occupant. C'est
 » une affaire décidée. Il est vrai, Mon-
 » sieur, répondroit la Demoiselle, que
 » je suis prête de me donner au pre-
 » mier que mon pere & ma mere me
 » choisiront pour mari ; mais je ne
 » croyois pas pour cela devoir être ap-
 » pellée *commune*. J'ai tous les Juriscon-
 » sultes pour moi , Mademoiselle ,
 » s'écrieroit le Disciple de M. Dacier :
 » laissons-les au Palais , répondroit
 » cette jeune personne : ils ne valent
 » rien dans notre conversation. Et moi
 » je dis qu'ils sont cités encore plus
 » mal à propos au sujet de l'Art Poë-

» tique. « Pour M. Dacier , il se défend en Sçavant , c'est tout dire ; des expressions maussades & injurieuses sont les ornemens de son érudition. Au reste le sentiment de M. de Sévigné avoit déjà été suivi par l'Abbé de Brueys dans sa *Paraphrase* sur l'Art Poétique d'Horace , réimprimée depuis peu à la suite de son Théâtre.

Traité de
Chymie par
M. Malouin

On ne demandera point à M. Malouin Médecin , Auteur du *Traité de Chymie* imprimé depuis peu chez Cavelier, les motifs qui l'ont engagé à le publier , il nous apprend que c'est un *des sentimens des plus naturels à l'homme d'aimer à voir ses idées tracées, & pour ainsi dire gravées ou peintes*. C'est en se livrant à ce penchant , qu'il a donné ses idées chymiques à un Imprimeur, pour les tracer sur le papier.

Les connoissances de l'Auteur ne sont pas renfermées dans les bornes de la Chymie : avant que d'en donner les principes, il fait des excursions sur l'ancienne histoire , sur l'Algebre , sur la Géométrie ; en sorte que du milieu de la fumée des corps les plus vils il s'efforce de faire sortir des traits de lumière par rapport aux Sciences les plus sublimes. Dans cinq ou six pages il épuise la plus sçavante Antiquité. Le

Thalmud , la Cabale , les Talismans , l'Arche de Noé , les figures hiéroglyphiques , les étymologies de plusieurs termes Hebraïques , Arabes , Persans , Caldéens , tous ces sujets si éloignés les uns des autres , sont réunis dans une préface assez courte. C'est par les secours d'une érudition si recherchée , que l'Auteur trace la voye qui conduit à l'analyse des corps.

Si M. Malouin cherche des vestiges de la Chymie dans l'Antiquité la plus reculée , c'est à l'exemple de plusieurs Ecrivains; *Ceux qui ont à parler , dit-il , de l'Antiquité d'un Art , ont coutume de dire qu'il est aussi ancien que le monde même , ou qu'il doit son origine à quelque fils d'Adam.* Pour se conformer à cet usage il nous apprend , que les premiers Chymistes étoient de la secte de la Cabale ; que Cham , selon quelques-uns , étant dans l'Arche de son pere avec ses freres , passoit son temps à faire des Talismans , nom défiguré qui en Persan est Tstilmenaia , en Arabe , Talismam , en Hébreu Tselem ; que les premiers hommes ont transmis leurs idées sur des feuilles d'arbres ; qu'ils gravoient sur l'écorce les noms de leurs maîtresses ; que les Hébreux firent un grand usage des figures hiéroglyphiques , que leurs caractères étoient les idées de tous les

êtres créés; que l'air comme le premier des élémens étoit bien désigné par l'Aleph, &c.

Si je ne craignois de paroître sçavant dans des matieres peu agréables , je vous communiquerois quelques Observations sur ce traité : j'ose pourtant discuter un point de Physique. L'eau, comme vous le sçavez , monte au-dessus du niveau dans les tuyaux capillaires ; si vous en demandez la raison à M. Malouïin, c'est *parce que la liaison de l'eau avec les autres corps la fait monter ;* & elle monte plus haut dans les plus petits tuyaux , parce que, selon lui, *plus les tuyaux sont petits , plus la surface de leurs côtes est grande , en comparaison de l'eau qu'ils doivent contenir.* Voilà une force qu'on n'auroit pas imaginée dans la grandeur des surfaces ; c'est elle qui pompe l'eau & la fait monter dans les tuyaux capillaires. Mais ce n'est pas le seul effet merveilleux de cette cause ; elle produit un autre phénomène qui a beaucoup embarrassé les Physiciens : car , selon M. Malouïin, les parties de l'eau s'élèvent dans l'air en forme de vapeurs , parce que leur surface ne diminue pas en même raison que la pesanteur. Ces idées ont été solidement réfutées par plusieurs écrivains. Des surfaces plus étendues peuvent.

bien soutenir un corps suspendu dans un fluide , mais elles ne favorisent pas l'élévation : ces surfaces opposent le même obstacle aux forces qui les poussent en haut , & à celles qui les tirent en bas.

Comme il paroît depuis quelques jours chez Didot , un Ouvrage intitulé , *Remarques de Chymie touchant la préparation de differens remedes utiles dans la pratique de la Médecine* , qui est une critique raisonnée de celui de M. Malouin , j'aime mieux vous inviter à lire ce nouvel ouvrage , que de vous envoyer mes Observations particulieres. Il est écrit avec beaucoup de netteté & d'agrément , & est digne de la plume sçavante & légère de celui à qui on l'attribue. Je me contenterai de tirer du nouvel ouvrage un trait de critique capable de vous rejouir.

Remarques
de Chimie.

M. Malouin dit dans son *Traité P. 5. La chymie étoit une science cabalistique des Juifs , laquelle fut perdue avec les autres antiquitez Juives dans la destruction de Jerusalem par Tite ; & ce qui échappa de ces antiquitez , fut ramassé par un Juif nommé R A B B I : sur quoi le Critique fait cette remarque. »*

» Le Juif qui ramassa ces antiquitez

» se nommoit Jokanan. Notre Auteur
 » dit, qu'il se nommoit *Rabbi* : mais
 » peut-on ignorer que le mot *Rabbi*,
 » chez les Juifs, n'étoit chez eux qu'un
 » titre d'honneur, comme pourroit
 » être celui de Maître, de Monsieur,
 » de Messire, ou autres semblables ?
 » En sorte que de dire, comme on fait
 » ici, que ce Juif se nommoit *Rabbi*,
 » c'est comme si l'on disoit qu'il se
 » nommoit Messire ou Maître, ou
 » comme, si au lieu de dire que le
 » Traité de Chimie, dont il s'agit dans
 » ces remarques est fait par M. Ma-
 » loüin, on disoit qu'il est fait par une
 » personne nommée *Monsieur*. Au reste
 ces *Remarques* ne sont pas seulement
 une critique du Livre de M. Maloüin;
 elles renferment plusieurs points cu-
 rieux & interessans pour tout le mon-
 de; ce que chacun peut connoître d'un
 coup d'œil par la table des matieres.

Je suis, &c.

A Paris, ce 8.

Juillet 1735.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilege
& Approbation.



OBSERVATIONS

S U R

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE DIX-HUITIEME.

L'Oraison funebre du Maréchal de Villars par le R. Pere Follard Jesuite , frere de l'Auteur des Commentaires sur Polibe , vous a inspiré de la curiosité pour l'Oraison funebre de *Messire Cardin le Bret , Premier Président , Intendant & Commandant pour le Roi en Provence* , que le même Orateur a prononcée dans l'Eglise Metropolitaine d'Arles le 16. Décembre 1734. & qui a été imprimée dans la même Ville. On vous a dit que c'étoit une pièce encore plus singuliere que l'autre , & où il n'y avoit pas moins d'imagination ; & vous avez souhaité que je vous en rendisse compte. Pour vous complaire, Monsieur , j'ai cherché ce discours qui est assez rare à Paris ; je l'ai trouvé , &

- Oraison
funebre de
M. le Bret.

je vous avoue que je l'ai lû avec beaucoup de plaisir. Voici les deux parties du Discours. M. le Bret a été *l'esclave* généreux de ses devoirs : il en a été la glorieuse *viñime*.

L'Orateur dans la premiere partie observe d'abord » que nous sommes tous, » de force ou de gré , serviteurs de
 P. 6. » Dieu. De force ; car quand nous ne » faisons pas ce que nous devons faire, » nous sommes , il est vrai , fugitifs de » la Providence , mais toujours serviteurs ; puisque le Maître, qui ne perd » pas son droit par notre fuite , nous » suit & nous atteindra. « Il fait voir ensuite que le grand Magistrat , dont il déplore la perte , a rempli dignement les importants emplois , qui lui étoient confiez , & il s'écrie : » Viendra-t'il ce » jour où il nous fera rendu ! Des hommes de ce prix , sont-ils des hommes » de tous les jours ? Il faut des siècles
 P. 7. » pour les former , & un moment , hélas ! nous les enleve. Mais parcourons nos pertes , avant que de les » pleurer. Homme essentiel : essentiel » pour le Prince ; essentiel pour le Peuple ; essentiel sur le throne des Loix ; » essentiel pour son Dieu. »

Essentiel pour son Prince. . . » Malgré toute son experience & tout son

» crédit , se 'désiant de lui-même , il P. 10.
 » prenoit sur toutes choses l'avis de la
 » Cour , & ne faisoit rien , tout Ora-
 » cle qu'il étoit lui-même , sans avoir
 » consulté cet Oracle principal. Aussi
 » il pouvoit dire , comme le Prophète :
 » il ne sort de mon cœur que de bon-
 » nes & sures opérations ; car je dis
 » toutes mes œuvres à mon Roy :
 » *Eruſtavit cor meum verbum bonum* , di-
 » *co ego opera mea Regi* . . . Il étoit ce
 » serviteur fidèle de l'Evangile , que
 » son Maître ne trouva jamais som-
 » meillant , & qui étoit bon & fidèle ,
 » bon par ses talens , & fidèle par ses
 » vertus. Aussi fut-il établi sur toutes
 » les parties du bien du Prince : *super*
 » *omnia bona sua constituet eum* . «

Essentiel pour le Peuple . . . Il se P. 11.
 » passe dans le cœur d'un bon Ministre
 » du Prince , ce qui se passoit dans le
 » sein de Rebecca , au tems de sa gros-
 » sesse : Deux Nations luttoient en-
 » semble au milieu de ses entrailles dé-
 » chirées , & l'excès de son travail la fai-
 » soit repentir d'être mere. *Collideban-*
 » *tur in utero ejus duo populi* . Image naï-
 » ve de ce qu'éprouve dans ses tendres
 » entrailles l'homme du Prince , qui veut
 » & doit être aussi l'homme du Peuple .
 » Deux Nations , c'est-à-dire , deux

- » intérêts opposez , bien que freres , y
 » combattent sans cesse ; l'intérêt de
 » Cesar, & celui du Peuple. Il est pour-
 » tant dit par le Seigneur, des uns &
 » des autres , que l'ainé par l'âge , qui
 » est le Peuple (car il étoit avant les
 » Rois ,) sera le serviteur du cadet ,
 » qui est le Prince , établi de Dieu pour
 » régir son Peuple , & *major serviet mi-*
 » *nori*. Où trouver un Conciliateur
 » assez sage pour accorder ensemble
 p. 12. » ces deux freres si différens ? Nous le
 » possédions dans M. le Bret. . . Vous
 » rappellerai-je son attention à ne pas
 » laisser certains publicains , si diffé-
 » rens des autres , pousser leurs droits
 » bien au de-là de la regle ? Comme
 » traita-t'il celui qui par une extension
 » sans borne, prétendoit pour lui tout
 » le suc de ces arbres , symbole de la
 » Paix, qu'il n'avoit ni plantez ni cul-
 » tivez ? Le Bret n'attendit pas que la
 » proie fût déjà à demie dévorée, pour
 » la lui arracher; il prévint l'usurpation,
 » brisa les dents de l'injuste, où étoit
 » en effet le principe du mal . . . Nou-
 » veau Joseph , même par sa pruden-
 p. 13. » ce , mais aussi ennemi de l'usure , que
 » le premier l'étoit peu , (sans doute
 » pour la punition des Egyptiens) que
 » n'a-t'il pas fait pour prévenir ou

» pour rompre les efforts & les ruses
 » de ce monstre ?... A sa mort , pres-
 » que tous les Greniers se sont fermez
 » à cent clefs d'airain , & le bruit
 » odieux de ces clefs maudites tant de
 » fois dans les Ecritures , a fait d'a-
 » vance son éloge , & le consomme
 » aujourd'hui. «

L'Orateur après avoir fait voir en
 peu de mots , que M. le Bret fut un
homme essentiel dans l'administration de
 la justice , expose ensuite comment il
 le fut à l'égard de Dieu. » Sa piété ,
 » dit il , fut toute action , effet , ver-
 » tu La caractère de sa Religion
 » fut , comme celui de son ame , soli-
 » dité, vérité, réalité, accomplissement
 » entier de ses devoirs . . . Ce n'étoit
 » point un de ces cœurs étroits , où la
 » bonne volonté est comme dans les
 » fers de la paresse , qui resserrent sans
 » cesse les bornes de leurs devoirs , tan-
 » dis qu'ils étendent sans fin celles de
 » leurs passions , & qui , quand il n'y a
 » à faire qu'un bien stérile pour eux ,
 » disent comme ces Prêtres de la Sy-
 » nagogue , *qu'est-ce que cela nous fait ?*
 » *C'est à vous à voir.* Le Bret , à qui Dieu
 » avoit donné cette latitude de cœur ,
 » qui se fait une affaire propre de celle
 » des autres , étoit cet homme dont

P. 116

» parle David , qui veut dans ses de-
 » voirs bien au-delà de ses devoirs , in
 » *mandatis ejus volet nimis.* »

P. 26. Il s'agit dans la seconde partie de faire voir que M. le Bret a été la victime de ses devoirs. » La félicité d'un homme en place sur-tout consiste dans six
 » sortes de biens très-précieux , son repos , son plaisir , sa fortune , sa gloire , sa santé & sa vie ; autant de victimes dévolues à l'autel du devoir : &
 » pour m'exprimer selon l'esprit des
 » Livres Saints , plus que selon la
 » lettre , ce sont là les six Agneaux sans tâche , que Dieu avoit ordonné à
 » tout Chef de son Peuple de lui offrir
 » en holocauste tous les jours du Sabbat, *Holocaustum autem hoc offeret Princeps Domino , sex Agnos immaculatos.*
 » Tel est aussi l'holocauste que le vertueux le Bret a offert au Seigneur
 » tous les jours de sa vie , &c. . . . Le
 » sacrifice du repos de la vie n'en est
 » pas un, pour ces esprits vifs, remuans,
 » jaloux de se mêler de tout ; mais c'est
 » un sacrifice sans prix pour ces hommes
 » sérieux , froids , moderez. Un homme de ce temperamment qui se détermine par amour du devoir à y
 » vaquer fidelement , dit dès lors un
 » éternel adieu à son repos. Il n'est plus

» de beaux jours pour lui : Pour lui le
 » soleil ne se leve que dans les nuages ,
 » & ne se couche que dans la tempête ;
 » & sa navigation en ce monde n'est
 » plus un voyage , mais une tourmente ,
 » qui ne finit que par le naufrage. Tel
 » étoit le naturel , & telle a été la cour-
 » se de l'infatigable Magistrat . . . On
 » ne pouvoit pas dire de lui ce qu'on
 » dit de ces Grands , dont la prétendue
 » grandeur n'est connue dans tout un
 » Pays que par le même endroit , qui
 » faisoit juger aux Babyloniens que
 » Bel étoit vrayment un Dieu , *Voyez ,*
 » disoit Cyrus à Daniel , *quelle dépense*
 » *on fait chaque jour pour le nourrir.* Sobre
 » dans sa nourriture , comme dans ses
 » discours , sa table étoit le seul endroit
 » où il s'ennuyoit en lui même , bien
 » qu'au dehors il y parût être à sa place.
 » indifférent pour toutes sortes de dé-
 » lices , il les souffroit bien plutôt qu'il
 » ne les sacrifioit. Le mets qui se trou-
 » voit au hazard devant lui , étoit le
 » seul auquel il touchoit. Et qu'il me
 » soit permis , pour la singularité , de
 » le dire ici ; combien de fois ses Offi-
 » ciers , prenant pour un goût marqué
 » ce qui n'étoit en lui que sobriété ,
 » ont répété le même mets des mois
 » entiers ? En ces cas fréquens , il les

P. 17.

» laissoit froidement dans l'erreur , &
 » vainquoit l'ennui de la même nour-
 » riture , sans qu'il y parût autre chose
 » qu'un peu de distraction. »

L'Orateur pour peindre le vertueux
 Magistrat par des traits encore plus
 R. 18. marquez , continue ainsi ; » Nous sça-
 » vons , dit-il , qu'un ami , comme par
 » pitié de le voir sans aucune sorte de
 » distraction , lui ayant proposé d'atti-
 » rer chez lui le beau sexe : *Voulez-vous*
 » *donc gouverner chez moi* , répondit-il
 » avec hauteur pour la première fois de
 » sa vie. Que si le nombre de ses ma-
 » riages semble effacer ce beau trait de
 » son caractère , qu'on se souviene ,
 » que je parle ici de son éloignement
 » pour les plaisirs , & non pour les
 » douceurs légitimes de la société. Et
 » puisqu'on peut tout dire dans l'Eloge
 » d'un homme irréprochable , nous
 » sçavons par le témoignage du peu
 » d'amis qui ont eu le bonheur de le
 » bien connoître , que s'appercevant
 » enfin que les soins domestiques pou-
 » voient nuire à ceux qu'il avoit vouez
 » au bien public , il appella à son aide ,
 » à mesure que le Ciel le lui enlevoit ,
 » ce secours semblable à lui-même ,
 » que le Créateur donna à notre pre-
 » mier Pere. »

Après un détail de cette espèce, on ne sera point surpris de celui ci, qui regarde le desintéressement parfait & l'intégrité exemplaire de M. le Bret.

» Sous quelque forme que les présens
 » s'offrissent aux yeux de l'incorrupti-
 » ble Magistrat, que ce fût sous le mas-
 » que de l'amitié, ou sous celui de la
 » reconnoissance ; que ce fût comme
 » un usage établi, ou comme une re-
 » devance autorisée : tous ces differens
 » visages, si peu suspects aux yeux de
 » l'intérêt, n'aprivoisoient jamais son
 » inflexible intégrité Cet esprit
 » d'intégrité avoit passé jusques dans
 » ses Employez, jusques dans le bas do-
 » mestique ; & pour parler avec la for-
 » ce du style Saint, jusques dans les
 » gonds & les ferrures de ses portes :
 » elles s'ouvroient d'elles-mêmes. Si
 » quelque Giesu s'étoit insinué dans sa
 » maison, n'eût-il apperçu dans son air
 » & sur ses mains que la plus legere dis-
 » position à la lèpre de l'intérêt, il
 » l'éloignoit aussi-tôt sans pitié.

P. 19.

Ce discours finit d'une maniere très-
 pathetique, par rapport à la mort subite de M. le Bret, qui ne put recevoir les Sacremens de l'Eglise.

» A la place de
 » ces secours désirables, rappelant le
 » souvenir de sa vie, je crois voir au-

P. 24.

» tour de lui, assistant à son dernier
 » soupir, tous ses devoirs accomplis
 » avec une fidélité qui ne s'est jamais
 » démentie ; j'y vois, comme parle l'E-
 » criture sur la fin des justes, que le
 » tourment de la mort n'a pas eu le loi-
 » sir de toucher, *non tanget illos tormen-*
 P. 3. » *tum mortis*, j'y vois, dis-je, ses œu-
 » vres précieuses accourant toutes au-
 » près de lui, pour le secourir & le sui-
 » vre ; *opera enim illorum sequuntur il-*
 » *los* . . . des vertus qui par elles-mê-
 » mes remplacent les secours exte-
 » rieurs de la Religion, & que ces se-
 » cours ne remplacent jamais, s'ils sont
 » seuls. « Cet endroit est suivi d'une
 paraphrase touchante de ces paroles de
 Nehemie, *Memento mei Deus meus in*
bonum, secundum omnia quæ feci populo
huic, que l'Orateur met dans la bou-
 che du vertueux Magistrat expirant.

Histoire de
 Philippe II.
 par Greg.
 Leti,

Vous connoissez Gregorio Leti, cer-
 Italien né à Milan, qui ayant embrassé
 la Religion protestante, alla s'établir
 à Genève, où il obtint des Lettres de
 Bourgeoisie en 1674. Il a écrit un nom-
 bre prodigieux d'ouvrages dans sa lan-
 gue * La vie de Sixte V, celle d'Elisa-
 beth Reine d'Angleterre, & celle de

* En 1697. il avoit déjà publié 90 volumes.

Cromwel ont été traduites en François il y a déjà long tems. On a traduit depuis peu la vie de Philippe II, & elle a été imprimée l'année dernière à Amsterdam chez Pierre Mortier en 6. vol. in 12. Cet ouvrage, ainsi que tous ceux du même Auteur, est écrit avec feu, & librement, mais sans élégance & sans exactitude, ce qu'il faut peut-être imputer en partie au traducteur. Gregorio Leti accable son Lecteur de réflexions & de digressions si longues, qu'elles pourroient passer pour des Dissertations. Cet Ecrivain a mis à la tête de la vie de Philippe II un abrégé de l'histoire de tous les Princes de la Maison d'Autriche. Il examine les différentes opinions sur l'origine de cette Maison, & malgré le penchant qu'il a pour la flatter, il convient qu'il est impossible de remonter au de-là de Rodolphe, Comte d'Hapsbourg né en 1218, qui après s'être signalé à la guerre par plusieurs actions éclatantes, fut élu Empereur en 1273. Ce Rodolphe s'empara du Duché d'Autriche, qu'il conquit sur Othocare Roi de Bohême, & il le rendit héréditaire dans sa Maison, qui en a depuis porté le nom.

Ses réflexions sont quelquefois d'une absurdité ridicule : par exemple, après

avoit raconté comment l'Imperatrice
 Isabelle mere de Philippe II mourut
 en couche. « Ainsi accoucha , dit-il ,
 » ainsi mourut cette Princesse , qui
 » dans tous ses accouchemens pa-ut
 » toujours très insensible aux douleurs
 » de l'enfantement , peut - être avec
 » trop d'affectation , mêlée sans doute
 » d'un mépris criminel pour cette sorte
 » de peine infligée à toutes les femmes
 » depuis la transgression de la mere
 » commune du genre humain ; & s'il
 » est permis d'interposer le bras de
 » Dieu dans un événement de cette
 » nature , la mort de l'Impératrice
 » doit être regardée comme une puni-
 » tion de son insensibilité , par laquelle
 » il semble qu'elle ait voulu braver le
 » jugement du Créateur , & secouer
 » avec orgueil le joug qu'il a imposé à
 » celles qui nous donnent la naissance.

A la page suivante , après avoir parlé
 de la conversion de François de Borgia
 Duc de Gandie , que la vûe du cercueil
 de cette Impératrice toucha vivement
 » Il prit , dit-il , l'habit de l'Ordre
 » qu'Ignace de Loyola venoit de fon-
 » der , & qui depuis quelques mois ,
 » d'une *simple société d'Hermites* qu'il
 » étoit dans sa naissance , étoit réduit
 » par une Bulle de Paul III , en forme

» de Congrégation régulière sous le
 » nom de Jésuites. « Qui a jamais dit que
 les Jésuites aient été des *Hermites* dans
 la naissance de leur Ordre ? Philippe
 mort au mois de Septembre 1598, lui
 donne lieu de faire l'énumération de
 tous les Princes, qu'il se souvient être
 morts dans ce mois depuis l'Empereur
 Auguste. Enfin on peut dire que Grego-
 rio Leti est un des plus insipides, des
 plus infidèles & des plus maussades His-
 toriens que nous ayons. Il est néanmoins
 louable en une chose, c'est qu'il ne fait
 paroître aucune partialité, & que nulle
 passion ne semble conduire sa plume.
 Dans l'Histoire de Philippe II, il est
 difficile de s'apercevoir si l'Auteur est
 Catholique ou Protestant : il est égale-
 ment favorable aux François & aux
 Espagnols, & compile sans choix tout
 ce qu'il trouve d'avantageux dans les
 Historiens aux uns & aux autres. Il
 donne à son Héros toutes sortes de
 vertus ; & à l'en croire, c'est le plus
 grand Prince qui ait jamais été assis sur
 le trône. Cependant, après avoir
 fait un pompeux étalage de toutes ses
 qualités royales, il termine son pane-
 gyrique par ces mots ; » Philippe sça-
 » voit donner un tel relief à ses vertus ;
 » quelque superficielles qu'elles fussent,

» que tout le monde étoit la dupe de
 » son hypocrisie. *

Réflexions
 sur une Note
 du Traduct.
 de la *Lusiade*

Nous sommes assurément très-obli-
 gés à M. de Castéra, de nous avoir
 donné dans notre Langue un Poème
 célèbre, où il y a tant de beautés de
 détail, & qui n'est défectueux que par
 la foiblesse de son sujet, & par le mau-
 vais usage de la Fable. Mais nous au-
 rions été plus redevables encore à ce
 Traducteur, s'il avoit bien voulu supri-
 mer ses *Notes*, ou au moins les réduire
 au demi quart. Je les trouve presque
 par tout inutiles, & fort souvent fau-
 tives. Par exemple, à la page 34, tome
 premier, le Camoëns compare l'ar-
 deur des Portugais, combattant contre
 les Maures, au courage d'un Amant,
 qui pour mériter l'applaudissement des
 amphithéâtres & les regards de sa Maî-
 tresse, s'expose sur l'arene aux fureurs
 du Taureau. » Il se poste *au devant de*
» lui; il saute, court, sifle, crie, &
» provoque le fougex animal par des
» gestes qui *agrippent sa ferocité*. « Le
 Traducteurs'imaginant que cet endroit
 avoit besoin de Commentaire, a fait la
 remarque suivante au bas de la page :
» Pour bien entendre, dit-il, cette

* Tome VI.

» comparaison , & pour en sentir la va-
 » leur , il faut sçavoir un usage qui se
 » pratique en Espagne : on y fait bat-
 » tre des taureaux avec des chiens dans
 » les places publiques. « Je demande
 d'abord , si ces combats des taureaux
 avec des chiens servent beaucoup à
 faire sentir la valeur de la comparai-
 son , où il s'agit du combat d'un tau-
 reau contre un homme. Mais si le doc-
 te Commentateur avoit été en Espagne;
 s'il eût au moins consulté tant de Fran-
 çois qui y ont servi , ou s'il eût lû les
 relations les plus communes de ce pays-
 là , il auroit sçu que jamais on ne fait
 combattre en Espagne les taureaux
 contre les chiens ; ce sont toujours des
 hommes qui les attaquent , & ces
 hommes s'appellent *Toradores*. Dans
 les Fêtes Royales , les personnes de la
 plus haute distinction briguent cet hon-
 neur , & demandent l'agrément du
 Roy. Dans les réjouissances qui furent
 célébrées en 1729. à Seville pour la
 Naissance de Monseigneur le Dauphin.
 M. de Las-Torres Grand d'Espagne ,
 & Capitaine Général , malgré son
 grand âge , demanda à combattre ,
 pour témoigner la joie qu'il ressentoit
 d'un si heureux événement. Le Traduc-
 teur se plaît tellement à enfanter des

Notes , que croyant que ces paroles du texte au même endroit , *Le taureau frappe , renverse , immole tout ce qu'il rencontre* , avoient besoin d'éclaircissement , il a jugé à propos de faire cette observation curieuse sur le mot de *renverse* : » Ce mouvement , dit-il , est » naturel au taureau , lorsqu'il est en » fureur , & qu'il veut frapper quelque chose avec violence. « Pour justifier le Commentateur , on pourroit dire , qu'à l'exemple du Docteur Mathanasius , il a prétendu par un commentaire ridicule se mocquer des Scholastes. Cependant le Poëme ainsi commenté n'en est pas moins brillant.

Lettre à M.
de la Chaussée
sur la Comédie du
Préjugé à la
mode,

Je vous ai parlé d'une *Lettre critique* où la Comédie du *Préjugé à la mode* , si estimable pour les beautés de détail , & pour la versification , est durement censurée. Voici une autre Lettre adressée à M. de la Chaussée , sur le même sujet. L'Auteur en se proposant d'éclairer le Poëte sur le mérite de sa Pièce , met d'abord le Public en contradiction avec lui-même , en ce qu'il critique après l'impression , ce qu'il a admiré sur le Théâtre. Mais cette prétendue contradiction disparoît , lorsque l'on considère qu'une pièce représen-

tée & une pièce imprimée sont , pour ainsi dire , deux pièces. Le choix du sujet plaît beaucoup au Critique. » Vous » nous représentez , dit-il , le ridicule » d'un vice, qui a pris naissance dans les » délices de la Cour , & que le Bour- » geois , fervile imitateur du Courti- » san , semble avoir érigé en mode. « Vous sçavez combien le caractère de Durval a paru bisarre & peu vraisemblable ; c'est un homme de Cour, dit-il , dont les extravagantes inégalités doivent être attribuées , non à son caractère , mais à la situation où l'on le suppose. Saisissez , si vous pouvez , cette subtile distinction. Il loue avec raison le rôle de Constance ; mais les Dames lui feront-elles obligées de la réflexion suivante ? » Je croi que l'on » pourroit douter , si les larmes qu'on » leur a vû répandre (en voyant Dur- » val dans une posture soumise) ont été » plutôt l'effet de l'attendrissement de » leurs cœurs , que de la joye maligne » qu'elles ont ressentie de notre abaïssement & de leur orgueil. « Le caractère d'Argant ; de Damis & de Clitandre lui paroît outré & ridicule : selon lui , ce sont des petits Maîtres du tems de Moliere ; il falloit plutôt les crayonner d'après ceux d'aujourd'hui ,

qui sont, dit-il, plus fins, plus délicats, avec un cœur peut-être encore plus vicieux. Argant a paru sur le Théâtre le pere de Durval, & dans l'impres-
sion, il est devenu le pere de Constance; ce qui déplaît beaucoup à l'Auteur de la Lettre. » Que vous a fait, dit-il,
» cette Constance, si belle, si raison-
» nable, si vertueuse, pour en faire
» le rejetton d'un tronc si méprisable;
» Ou qu'étoit-il besoin qu'un homme
» si peu propre à la paternité, fût pere
» de l'un ou de l'autre? « Il rapporte
ensuite le Pour & le Contre sur la Sce-
ne du Portrait; mais malgré l'envie
qu'il a de la justifier, on sent qu'il la
regarde comme un épisode amené pour
remplir le vuide du troisième Acte. Cepen-
dant il ne peut digérer la manière dont
elle a été parodiée au Théâtre des Ita-
liens, qu'il appelle le Théâtre de la Pa-
rodie, ou plutôt un lieu public, où des
morceaux de diverses Pièces rassemblées se
revendent au même prix que les Pièces en-
tières. Après avoir essayé de prouver,
que Thalie peut prendre quelquefois le
ton élevé de Melpomene, il félicite M.
de la Chaussée d'avoir donné à son style
la noblesse convenable à un sujet de
haut comique. La Lettre finit par invi-
ter le Poëte à ne pas se laisser emporter

par l'amour propre , si pernicieux aux Auteurs dont les Pièces ont été applaudies. » Sans cet empire de l'amour propre , ajoute-t'il , sans cet aveuglement, *le banquet des sept Sages* auroit il osé se présenter au même jour que *le Misanthrope de la Grece* (1) ? Le pere du *Philosophe marié* (2) , n'auroit-il pas dû méconnoître son sang dans *les Philosophes amoureux* ? Le sage & spirituel *Démocrite prétendu fou* auroit-il été en droit de se plaindre à son Auteur (3) , de voir la Scene qu'il devoit occuper , si mal remplie par le fanfaron *Bayard* ? Le froid *Amant mystérieux* feroit-il sorti de la même plume que le Grand *Gustave* (4) ? L'Auteur de la *Double Inconstance* (5) , de la *Surprise de l'Amour*, de l'*Ecole des Meres* , & de plusieurs autres Pièces qui ont justement mérité le succès qu'elles ont eu, n'auroit il pas dû refuser le jour au *Petit Maître corrigé* ? Enfin la grossiere Pastorale de *Lucas & de Perette* , se

(1) Ces deux pièces sont de M. de Pille.

(2) M. des Touches.

(3) M. Autreau.

(4) Ces deux pièces sont de M. Piron.

(5) M. de Marivaux.

» seroit-elle parée du même nom que
 » la tendre & délicate *Pupile* (6) ? «
 Il se moque de ces Auteurs, qui, dans
 l'ivresse de leur amour propre, peu soumis
 à un jugement qui les blesse, en appellent
 hardiment à la postérité.

Histoire du
 16.^e Siècle.

L'Histoire du 16.^e siècle par M. Durand
 qui a paru l'année dernière, * n'est
 presque qu'une traduction de l'ouvrage
 de M. Perizonius, intitulé *Jac. Perizonii
 Historia saculi sexti decimi*, Lugd. Bat.
 1710. Il faut avouer que ce siècle est
 peut-être le plus mémorable qui se soit
 écoulé depuis le commencement du
 monde, & à tous égards le plus fécond
 pour l'Histoire. C'est le siècle de la re-
 naissance des Sciences & des beaux
 Arts: Tous les Thrônes de l'Europe
 étoient alors occupés par de grands
 Princes: Que d'habiles Capitaines,
 que de profonds Politiques, que de
 Sçavans, brilloient en ce tems-là sur
 le théâtre du monde! Que de faits di-
 vers! Que de révolutions dans les Em-
 pires & dans la Religion! Comme
 l'Histoire du Président de Thou, qui

(6) M. Fagan est l'Auteur de ces deux
 pièces.

* A la Haye, chez Pierre de Hondt 1734.
 4. vol. in 12.

commence à l'année 1543, ren ferme une partie des événemens de ce siècle, faut-il s'étonner qu'elle soit si curieuse & si intéressante ? Celle, dont il s'agit ici est un abrégé superficiel, écrit d'un stile plat & barbare. L'Auteur qui est Protestant & Ministre, quitte souvent le langage d'historien, pour celui de Déclamateur ; & il expose la plupart des faits, conformément aux préjugés de sa Secte. Il faut convenir cependant qu'on trouve dans cet Abrégé des choses qui ne sont pas communes, mais on ne le doit lire qu'avec précaution. Ce sont de ces Livres, dont ceux qui ont fait de bonnes Etudes peuvent profiter, & qui ne servent qu'à gâter l'esprit des ignorans.

LA TONTINE DE L'AMOUR.

Allégorie Galante.

L'Amour, en consultant sa puissance divine
 Pour le bonheur de ses sujets,
 Vient d'établir une Tontine ;
 C'est le plus galant des projets.
 Les Bureaux sont dans l'Isle de Cythere ;
 Les plaisirs y feront l'office de Notaire ;
 Venus y recevra toutes les actions :
 Les Grâces marqueront les subdivisions.
 Les Classes seront différentes :
 La première sera pour les cœurs innocens ;

Et l'on assignera leurs Rentes
Sur le seul revenu de leurs désirs naissans.



La seconde est pour ceux, dont l'aimable
jeunesse

Sçait allier la politesse,
L'enjoûment, la discrétion ;
Et qui par une rare adresse,
Des charmes d'une passion
Font l'Ecole de la sagesse.



Pour la troisième elle comprend
Tous ces honnêtes Vétérans ;
Dont la fidélité, l'esprit, le caractère ;
Firent dans leur Printems
La gloire de Cythere.



L'Amour s'étant fait un devoir
De corriger un peu les mœurs de son Empire ;
Par un Edit nouveau défend de recevoir
Tout cœur qui ne sent rien, & seulement sou-
pire.



La Coquette & le Libertin,
Si l'esprit & le goût entrent dans leur com-
merce,
Pourront par fois à la traversé,
Attraper quelque pot-de-vin.



Voici tout le plan du systême :
Le prix des actions sera l'amour lui-même ;
Et les tendres efforts seront le revenu ;
Tout autre gain est inconnu ,
L'émulation de se plaire
Reglera les accroissemens ,
D'où naîtront les émolumens
Plus précieux que l'or vulgaire.



Chaque Classe contient, à l'aide du mystère ;

La douceur de la volupté ;
 La mort n'est pas nécessaire ;
 Et l'on n'a pas besoin de cette cruauté ;
 Pour trouver la félicité.



On débite depuis peu chez Jean Boudot & Jacques Guerin Libraires ,
 Quai des Augustins , le *Catalogue de la*
Bibliothèque de feu M. Bourret ; ancien
 Intendant de la Principauté de Neuf-
 châtel & de Vallengin en Suisse , dont
 la^e vente commencera Lundi prochain .
 18 Juillet , à l'Hôtel de Luynes Quai
 des Augustins. On trouve dans cette
 Bibliothèque un grand nombre de Li-
 vres curieux & assez rares , dont la
 plûpart sont à l'usage des gens du
 monde. Le Catalogue est fait avec
 beaucoup d'ordre & de soin , & mé-
 rite d'être conservé.

On a représenté depuis peu avec suc-
 cès sur le Théâtre de l'*Opera Comique*
 à la Foire S. Laurent , la Parodie de la
 nouvelle Tragédie d'*Abensaid* , sous le
 titre plaisant du *Droit du Seigneur*. Com-
 me ces sortes de Parodies comiques
 ne sont agréables qu'autant qu'elles in-
 diquent finement les défauts de leur
 objet , on fait sentir dans celle-ci que
 l'Auteur d'*Abensaid* a dérobé un grand

Biblioth. de
 M. Bourret.

Parodie
 d'Abensaid.

nombre de vers sans scrupule ; & que le caractère odieux de son *Hilcan* est copié d'après celui de Narcisse dans le *Britannicus* de Racine. Le Parodiste a suivi l'idée publique ; mais n'eût-il pas mieux fait de rappeler le *Cleon* de la *Thebaïde* ? A l'égard du dénouement d'*Abensaid* & du double intérêt , qui à la fin roule entièrement sur l'*Emir* & fait perdre de vue & *Semir* & *Affan* ; l'Auteur de la Parodie a mis ce défaut dans tout son jour.

Je suis, &c

A Paris , ce 15
Juillet 1735.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec
Privilege & Approbation.



OBSERVATIONS

S U R

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE DIX-NEUVIEME.

IL y a long-tems, Monsieur, que la France & l'Italie souhaitoient un ^{Dictionnaire Italien, Latin & François.} bon Dictionnaire François-Italien. Celui qui porte le nom de *Veneroni*; le moins mauvais qui eût paru jusqu'ici & presque le seul dont on pouvoit faire quelque usage, est si négligé, si vuide, si fautif pour l'ortographe, si semé de bévues grossieres & de traits d'ignorance, par rapport aux deux Langues, dont l'Auteur, qui n'étoit ni François, ni Italien, n'avoit qu'une connoissance médiocre, qu'on peut dire en vérité que les François n'avoient aucun Dictionnaire pour la Langue Italienne, non plus que les Italiens pour la Langue François: c'est-à-dire, que ces deux grandes Nations, qui ont une ardeur

Tome II.

D

égale pour apprendre réciproquement les deux plus belles Langues de l'Europe , faite d'un secours suffisant , n'en pouvoient acquérir qu'une intelligence très-bornée. Un bon Dictionnaire en ce genre devoit être l'ouvrage d'un Italien judicieux , profond dans la Grammaire universelle , sçavant dans sa propre langue , instruit de son usage & de toutes ses fineses , versé d'ailleurs dans la lecture de tous nos bons Livres , & qui par un long séjour en France , fût en quelque sorte devenu François. M. l'Abbé Antonin né & élevé en Italie , * qui depuis un grand nombre d'années enseigne avec beaucoup de réputation & de succès la langue Italienne à Paris , où il a appris exactement la langue François , & où le commerce des personnes de condition & des gens de Lettres a perfectionné sa politesse naturelle , étoit donc le seul homme , pour ainsi dire , que son état , sa capacité , son discernement , son courage , son zèle , son goût , appellassent à la composition d'un ouvrage si pénible , & si utile à la France & à l'Italie , & même à toute l'Europe. Après y avoir consacré un travail long , constant & assidu , il vient enfin de publier cet Ouvrage important & si désiré , sous le titre de

* Il est né
à Naples & a
été élevé à
Rome.

Dictionnaire Italien, Latin & François, contenant non seulement un abrégé du Dictionnaire de la Crusca, mais encore tout ce qu'il y a de plus remarquable dans les meilleurs Lexicographes, Etymologistes, & Glossaires, qui ont paru en différentes Langues. A Paris, chez Jacques Vincent, rue S. Severin.

Le célèbre Dictionnaire de la Crusca, Pref. p. 7.
 imprimé en 3. vol. en 1691, a, comme l'on voit, servi de base à celui qui vient de paroître. * » Il renferme, dit
 » l'Auteur, tous les mots employez
 » dans le Dictionnaire de la Crusca, soit
 » pour le nombre, soit pour les accep-
 » tions différentes ; c'est dans cette
 » même source que j'ai puisé toutes
 » les définitions des mots, leur expli-
 » cation latine & grecque, & les exem-
 » ples que j'ai rapportez : ce guide est
 » trop sur, pour craindre de s'égarer
 » en le suivant. Mais ce Dictionnaire,
 » continue-t'il, ne renferme pas tous
 » les mots de notre Langue.... J'ai
 » ajouté au mien plus de deux mille
 » mots, qui ne sont pas dans celui de la
 » Crusca; ils sont tous tirés ou du corps

* Il porte pour titre dans le Privilege: *Compendio del Vocabolario della Crusca colla Spiegazione Latina e Francese.*

» de son ouvrage même , ou des Auteurs qu'il a adoptez. «

L'Italie , comme tous les autres pays , a ses differens Dialectes : mais on n'y en connoit que trois qui soient recûs : Le Romain , le Florentin , & le Siennois : Ces trois Dialectes sont bons , & peuvent être employés par les Ecrivains ; ce qui n'est aujourd'hui ni en France ni ailleurs : car un Ecrivain François ne seroit pas supportable , s'il se servoit de mots Normands , Gasccons , ou Picards ; ni un Anglois , s'il se servoit des termes alterez de sa langue , tels qu'ils sont en usage en Ecosse ou en Irlande. Comme les Italiens suivent en cela la méthode des Grecs , qui admettoient differens Dialectes dans la composition de leurs Ouvrages , M. l'Abbé Antonini a renfermé les trois bons Dialectes d'Italie dans son Dictionnaire : mais lorsqu'un mot n'est pas également usité à Rome , à Florence , & à Sienne , il a eu soin de marquer celle de ces trois Villes où il est le plus en usage. A l'égard des autres Dialectes , comme ils sont bannis de la composition , & qu'ils ne sont en usage que parmi le peuple en quelque pays d'Italie , l'Auteur n'en a fait aucune mention.

Ce nouveau Dictionnaire a quelques

avantages sur celui de la *Crusca* , surtout , en ce qu'on y trouve les accens sur chaque mot ; ce qui est très-important dans la langue Italienne , parce que souvent un même mot a des significations différentes , qui ne sont déterminées que par l'accent. Il en est de même de la prononciation de certaines lettres. Une table placée à la tête du Livre , au sujet des Verbes irréguliers , à laquelle le lecteur est renvoyé dans le cours du Dictionnaire , peut aussi être d'une grande utilité. Enfin l'Auteur a déterminé le cas de tous les mots qui ont un régime , tels que sont les Verbes & les Propositions ; ce qui ne se trouve point exactement dans tous les autres Dictionnaires qui ont précédé celui-ci. Il a aussi marqué les usages différens de chaque mot , & il a distingué les mots d'un usage reçu , ceux du bel usage , ceux qui sont consacrés à la Poësie , ceux qui lui sont communs avec la Prose ; les termes propres ou figurés ; les expressions basses ou élevées , &c. Il a aussi jugé à propos de donner une Table des Auteurs qui sont autorité parmi les Italiens , d'après celle de la *Crusca*.

Au reste ce n'est encore ici que la première partie du Dictionnaire de M.

l'Abbé Antonini, c'est-à-dire l'Italienne Françoise ; mais il promet que la Françoise Italienne suivra de près. Comme presque tous ceux qui s'appliquent parmi nous à la langue Italienne, n'ont d'autre but que d'en entendre les Auteurs, on peut dire que cette première partie nous suffit. Ainsi la deuxième ne doit être attendue avec impatience que par les Italiens ; & nous sommes par cette raison redevables à l'Auteur, d'avoir travaillé pour nous, avant de travailler pour ses compatriotes. Cette seconde partie ne laisse pas néanmoins de nous intéresser, & nous l'exhortons à tenir sa promesse.

M. l'Abbé Antonini a inséré dans sa Préface une espèce de dissertation intitulée : *Défense de la langue Italienne*. Son principal but est de justifier le goût des Italiens, contre le reproche qu'on lui fait d'aimer les pointes, les jeux de mots, & ce qu'ils appellent les *Concetti*. Les principaux adversaires qu'il entreprend de réfuter sur ce point & qu'il nomme, sont Despreaux, Bouhours, & M. de Fontenelle. Ce dernier dans son discours sur l'Eglogue s'est exprimé ainsi. *Pour les Italiens, ils sont toujours si remplis de pointes & de fausses pensées, qu'il semble qu'on doive leur passer ce style*

comme leur langue naturelle, M. l'Abbé Antonini répond : » Je révere , com-
 » me je dois , le merite & les talens
 » universels de M. de Fontenelle ; mais
 » je suis surpris que ce célèbre Ecrivain
 » qui a répandu tant de *jolies choses* dans
 » ses écrits , nous ait fait un crime d
 » ce qui fait l'agrément des lecteur
 » dans ses ouvrages. » C'est-à dire ,
 que M. de F. est lui-même , un peu
 Italien dans sa maniere d'écrire. Mais
 n'en déplaise à M. l'Abbé Antonini ,
 nous ne sommes aucunement disposés
 à lui ceder cet Ecrivain. On pourroit
 faire , ce me semble , une fort agréable
 dissertation sur ce sujet , pour faire voir
 la difference qu'il y a entre les *jolies cho-*
ses de M. de F. & les *jolies choses* des Ita-
 liens , & personne n'y pourroit , je crois
 mieux réussir , que l'ingenieux Auteur
 des *Essais de Morale & de Litterature*.

M. l'Abbé A. . . . réfute solidement
 le Pere Bouhours , qui dans sa *Maniere*
de bien penser a attribué faussement à
 l'Arioste ces deux vers du Berni.

Così colui del colpo non accorto
 Andava combattendo , ed era morto.

Le Pere Bouhours , outre sa méprise
 a blâmé cette pensée , comme folle &

ridicule : » le Berni , (répond Mr. E.
 » A.) a prétendu écrire *dans le stile bur-*
lesque , & en ce stile pourroit-on rien
 » dire de mieux que ce qu'on lui repro-
 » che ? » Il ajoute qu'il n'y a pas
 moins d'injustice de chercher , comme
 on fait souvent , dans la lie des Ecri-
 vains ce qu'il y a de plus méprisable ,
 pour caractériser la Langue & la Poésie
 Italienne. Si l'on trouve, dit-il , quel-
 ques pointes dans les plus célèbres au-
 teurs d'Italie , n'en trouve t'on pas aus-
 si dans les plus fameux Ecrivains Fran-
 çois ! Que juger , par exemple , de ces
 vers du grand Corneille , dans le Cid ?

Pleurez , pleurez mes yeux , & fondez-vous en
 eau ;

La moitié de ma vie a mis l'autre au tom-
 beau ,

Et m'oblige à venger , après ce coup funeste,
 Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

Ou de ces vers de Racine , dans l'An-
 dromaque.

Brulé de plus de feux que je n'en allumai.

» Notre langue , dit Mr. l'Abbé A.
 » est noble , pure , simple & natu-
 » relle. Ce que les François trouvent à
 » reprendre dans nos Ecrits , nous le
 » trouvons condamnable comme eux

» & peut-être même plus qu'eux.
 » Nous rayons de la liste de nos auteurs
 » une grande partie de ceux qui ont pa-
 » ru dans le cours du 17^e. siècle. . . .
 » Si l'on connoissoit bien le vrai génie
 » de notre Langue & de notre Poësie ,
 » on ne liroit que nos Ecrivains du
 » quatorzième siècle & ceux du seiziè-
 » me ; je défie qu'on y trouve des poin-
 » tes & des concetti. Aujourd'hui nous
 » détestons si fort cette mauvaise ma-
 » nière d'écrire , qu'on s'étonne que
 » des Auteurs qui s'en sont servis ,
 » aient pu faire une si grande fortune
 » en France. Car c'est en France préci-
 » sément qu'ils ont brillé le plus.
 » Quels honneurs n'y rendit-on pas au
 » Chevalier Marini , chef de l'école du
 » mauvais goût ? Il avoit été honteuse-
 » ment chassé par les Ecrivains de sa
 » Nation. Le Chevalier Achillini eut à
 » peu près le même sort Il vint en Fran-
 » ce, & il s'y établit une entière repu-
 » tation , par un mauvais sonnet , qu'il
 » composa à la louange de Louis XIII.

Sudate , o fuochi , a preparar metalli.

M. l'Abbé A. expose après cela les richesses, les agrémens, & tous les avantages de sa langue, & on ne peut s'en-

pêcher de convenir que la Langue Italienne est la plus douce , la plus riche , & la plus expressive de toutes les Langues que nous connoissons : mais quelque chose qu'il dise , elle a un défaut considerable , qui est d'être trop monotone dans ses syllabes finales , & de manquer absolument d'harmonie & de majesté. C'est en vain que l'Auteur s'efforce de répondre à ce que j'ai écrit quelque part sur ce sujet ; je le prie de trouver bon que je lui dise , que les foibles raisons qu'il allegue , ne me paroissent pas exiger une réplique : il est au moins trop éclairé , pour ne pas m'accorder que les Langues Françoisse & Espagnole ont bien plus de dignité, & sont beaucoup plus harmonieuses que la Langue Italienne. Cette Langue est d'ailleurs trop badine , trop molle . trop effeminée dans l'usage de ses mots, le badinage , la licence , & la mollesse , sont le genie propre de cette Langue , comme la précision , la clarté , & la justesse sont celui de la nôtre. Cependant l'Auteur , pour faire voir que sa Langue est majestueuse, cite le troisième Chant * de la *Jerusalem* du Tasse où ce Poëte décrit le Conseil tenu par Satan.

* L'auteur a voulu dire le quatrième Chant au lieu du troisième qu'il a mis par méprise.

Mais il ne s'agit point des idées nobles tracées dans ce Chant ; il est question de l'harmonie des sons , & de la majesté du stile : qu'on en juge par la deuxième strophe.

Quinci havendo pur tutto il pensier volto ,
A recar ne' Christiani ultima doglia ,
Che sia , commanda , il popol suo raccolto
(Consilio horrendo) entro la regia foglia ;
Come sia pur leggiera impresa abì stolto.
Il repugnare à la divina voglia :
Stolto, ch'a Ciel s'agguaglia, e in oblio pone,
Come di Dio la destra itata tuene.

J'avoue de bonne foi que la strophe suivante est plus harmonieuse , à la monotonie près.

Chiama gli habitator de l'ombre eterne ,
Il rauco suon de la tartarea tromba.
Tremar le spaciose atre caverne ,
Et l'aer cieco a quel rumor rimbomba ;
Nè stridendo così da le superne
Regioni del Cielo il folgor piomba.
Nè si scossa giamai tréma la terra.
Quando i vapori in sen gravida serra.

Mr. L. A. à la fin de sa préface , nous donne le plan d'un *Dictionnaire universel Italien* , beaucoup plus ample que celui-ci : il est à souhaiter que ses occupations lui permettent d'exécuter un jour ce projet. L'accueil favorable

ble que le public fera sans doute au Dictionnaire qui vient de paroître, doit l'encourager à ce grand travail.

Préface du
Doyen de
Killerinne.

L'Auteur des *Memoires d'un homme de qualité & de Cleveland*, (c'est-à-dire, Mr. P.) vient de donner au public le *Doyen de Killerine*, Histoire morale. En attendant que je vous dise ce que je pense d'un ouvrage d'imagination, dont le genre jusqu'ici fait la réputation de cet Auteur fécond, je vous entretiendrai de la préface, qui commence ainsi.

» Malgré les déclamations qu'on entend tous les jours *contre le goût du siècle*, je ne vois pas que les bons Ecrivains manquent de succès. » On parle aujourd'hui du *réfroidissement* de notre Nation pour les Lettres, de la disette, ou plutôt de la rareté des talens, faute d'encouragement : mais personne ne s'avise de dire, que le mauvais goût regne dans ce siècle. On dit au contraire qu'il n'y a jamais eu en France tant de goût & de lumieres. L'Auteur, en écrivant ceci, avoit sans doute quelque distraction, d'autant plus qu'il ajoute ce que vous allez lire : » N'a-t-on pas rendu justice ces dernières années aux bons ouvrages dans tous les genres ? Le traité des Aurores Boreales,

» les Mémoires sur les insectes, l'é Spec-
 » tacle de la Nature, l'Histoire des an-
 » ciennes Monarchies, la Vie de Julien,
 » celle du Vicomte de Turenne, ont-ils
 » à se plaindre de l'accueil que le pu-
 » blic leur a fait ? « Il s'agit du bon
 ou du mauvais *goût du siècle*. * Mais les
 trois premiers ouvrages que l'Auteur
 cite, très-estimables d'ailleurs par leur
 solidité, sont-ils des ouvrages qui con-
 cernent *le goût*, & dont *le siècle* soit une
 preuve, que les prétendues déclamations
 contre le goût du siècle soient injustes ?
 D'ailleurs où est le discernement de
 l'Auteur, de mettre, par rapport au
 succès, l'une à côté de l'autre, la vie
 de Julien & celle du Vicomte de Tu-
 renne ? Ignore-t'il l'accueil différent
 que le public a fait à ces deux ouvrages ?
 Mais puisque M. P. vouloit faire men-
 tion en cet endroit des écrits qui ont
 beaucoup réussi en ces derniers tems,
 pourquoi citer l'Histoire du Vicomte
 de Turenne qu'il a lui-même si fort ra-
 baissée, & ne rien dire de l'Histoire de
 Charle XII. dont il s'est débité plus
 de dix mille exemplaires ? A l'égard des

* Il n'y a point d'équivoque. L'Auteur dit au
 même endroit : *le bon goût consiste également*
à discerner les bons & les mauvais ouvrages.

spectacles , l'énumération est encore bien plus singulière. » Si l'on parle des » poésies & des spectacles, dit-il , le » Philosophe marié , le Glorieux , la » Pupille, le préjugé à la mode , Gustave , Didon , Abenfaïd , n'ont-ils » pas été glorieusement distingués : » Il y a plus de sept ans que le *Philosophe marié* , a paru pour la première fois : depuis ce tems-là M. de V. nous a donné quatre tragedies , & entr'autres la tendre & aimable *Zaïre*. Mais M. P. n'en sçait rien , ou plutôt il ne prodigue pas à de pareils ouvrages un précieux encens , réservé à l'élegant & judicieux Abenfaïd.

L'Auteur promet de donner la deuxième partie de son ouvrage dans six semaines & de continuer ensuite d'en faire paroître une tous les mois. Il a , dit-il , assez d'avance , pour être exact à suivre cet arrangement. Il ajoute que tout l'ouvrage consistera en 12. parties , qui composeront à la fin de l'année six volumes. S'il tient sa parole , il donnera un exemple de justice & de fidélité à l'Auteur de *Mariane* & du *Païsan parvenu* , qui non seulement pour les moralités prolixes & fréquentes , mais pour cette sorte de publication successive , semble lui avoir servi de modele.

L'Auteur employe dans sa préface une supposition assez triviale, qu'il soutient mal. Le hazard, si on l'en croit, lui a fait tomber les matériaux de cette histoire entre les mains, & on l'a chargé de *retoucher le manuscrit*. Mais quelques pages après, ne se ressouvenant plus qu'il s'agit d'un *manuscrit retouché*, il parle de cette prétendue Histoire, comme d'un ouvrage qu'il a enfanté, & il le compare aux autres livres de ce genre qu'il a publiés jusqu'ici. C'est dans les mêmes vues qu'ils ont tous été composés, à ce qu'il assure ; c'est-à-dire, *dans des vues sérieuses*, sans même excepter la *Manon l'Escot*. Or comme les autres ouvrages de l'Auteur ne sont point des manuscrits retouchés, mais des ouvrages de son imagination (& il en convient) il me semble que c'est dire au Lecteur, que ce qu'il a avancé ci-devant, au sujet des prétendus matériaux qu'on lui a fait tomber entre les mains n'est point vrai ; & que son imagination a été la seule ressource pour la composition de ce nouveau Roman, comme par rapport à tous les autres qu'il a donnés au public ; puisse-t-elle le servir dans la suite plus heureusement qu'elle fait dans cet ouvrage, où il y a quelques beautés jointes à beaucoup

de défauts considérables, comme j'essaierai de vous le faire voir dans quelque tems, si vous jugez cependant qu'il soit utile de discuter des ouvrages de cette espèce.

Les Courses
de Tempé.

Quoique la Pastorale soit un genre froid, languissant & fade, on a vû néanmoins depuis un an deux Comédies pastorales réussir assez sur le Théâtre françois, je veux dire, *les Courses de Tempé*, par M. Piron, & *la Magie d'amour*, par Mr. Autreau. La première, comme vous sçavez, est une pièce semée de vers heureux, & écrite agréablement. Le personnage niais d'Hilas dont le ridicule descend naturellement, selon l'Auteur, de l'idée que notre galanterie se fait de l'amour pastoral, y jette un comique, que les Pastorales n'ont point eu jusqu'ici. C'est dommage que le fond de la pièce soit un peu bisarre. L'Épître dédicatoire, qui est à la tête est très ingénieuse. Comme il y a plus de neuf mois que cette Pastorale est imprimée, je ne vous en parle qu'à l'occasion de l'autre qui vient de paroître.

La Magie
de l'amour.

M. Autreau, Auteur de la Comédie des *Amans ignorans*, a tiré de cet ou-

vrage & d'un petit Roman intitulé, *les veillées de Thessalie*, l'idée de sa Pastorale. Il n'y a dans cette pièce que quatre personnages, dont *Sophilette* est le principal & le plus aimable. Si l'on en croit l'Auteur, il a en quelque sorte formé ce caractère sur celui de l'actrice à laquelle il le destinoit. » Ce qui » m'a dit-il, sur tout invité & déterminé à faire la pièce, c'est la convenance du caractère de *Sophilette* avec celui de l'aimable Demoiselle *Gauffin* à qui je destinois le rôle. Je me suis flatté que les yeux & tous les traits de l'actrice, si touchans & d'une forme si parfaite; que la douceur & la modestie de son air, le plus propre qui fût jamais à exprimer l'innocence & l'ingenuité d'une jeune bergère; que le son tendre & flatteur de sa voix, la netteté de sa prononciation; enfin que les grâces de son action & de toute sa personne, pourroient suppléer à celles, que je ne me sentois pas capable de mettre dans mon ouvrage. « On a trouvé dans cette pièce beaucoup de naturel & assez de délicatesse, sans aucune affectation. L'Auteur a mis à la fin de sa Pastorale une autre manière, dont il l'avoit finie, & qu'il croit meilleure; mais il pouvoit s'en te-

nir à la maniere dont elle a été jouée. Le personnage de Candide mere de Sophilette est fort plat ; les questions qu'elle fait à sa niece ne sont plus de saison en cet endroit , & les réponses de Sophilette semblent des redites. Pour grossir la brochure , M. Autreau a joint à la Pastorale une piece ingenieuse, intitulée *Rodope ou l'Opera perdu*.

La Diane
de Montc-
mayor.

Voici encore une Pastorale (mais ancienne & d'une autre espece) qu'on vient de mettre au jour ; c'est une nouvelle traduction de la Diane de Montemayor , imprimée à Paris chez Briasson. Vous voyez , qu'on n'omet rien , pour remettre le genre Pastoral à la mode en France. Le rang & le caractère du jeune & sçavant Traducteur de la *Diane* rappellent l'idée du dernier Traducteur de l'*Amynte*, dont je vous ai parlé il y a quelque tems , & font voir que Thémis a du goût pour la simplicité de la vie pastorale, & qu'elle aime à se délasser dans la peinture de ses plaisirs innocens. Ce n'est point ici une traduction fidelle & exacte , telle que la dernière qui fut imprimée il y a environ un siècle , & dont l'édition enrichie de figures est assez connue. » Le préjugé » de l'exactitude, dit le Traducteur, est

» à present sur sa fin. J'ose avouer que
 » ma traduction est libre. J'en ai même
 » retranché la plûpart des vers, dont je
 » n'ai cru devoir imiter qu'un petit
 » nombre. « M... a donc supprimé tout
 ce qui lui a paru ennuyeux dans l'origi-
 nal, composé par Monte-mayor, &
 continué par Gaspard Gil Polo. Michel
 Cervantes, dans l'examen de la Biblio-
 theque de D. Quichote, donne à la *Diane*
 de Monte-mayor le premier rang *dans*
son genre, & veut qu'on regarde la con-
 tinuation par Gil Polo, comme si A-
 pollon même en étoit l'Auteur. Cela
 supposé, le succès de l'élégante traduc-
 tion que je vous annonce me paroît in-
 faillible, à moins que nous n'ayons mal-
 heureusement du dégoût *pour le genre*.
 Car, comme dit M. Autreau dans la
 préface de sa Pastorale, » les Italiens &
 » les Espagnols voyent avec plus de
 » plaisir & de patience que nous des co-
 » pies de leur amour douxereux & ro-
 » manesque, qui marche avec une len-
 » teur insupportable à la vivacité de
 » notre nation. « Peut-être aussi que tant
 de fictions ingénieuses & interressantes,
 que notre nation a produites depuis un
 siècle, nous font aujourd'hui regarder
 la plûpart des anciens Romans, com-
 me des inventions insipides, peu dignes

de nous amuser. Il est certain que la réputation de plusieurs ouvrages, autrefois estimés, a beaucoup déchu, par l'accroissement des lumières, & par la perfection du goût. On ne peut lire aujourd'hui l'*Astrée* de Dursy, qui a fait les délices de nos Peres. C'est en vain qu'on a essayé depuis peu de donner à ce Roman un air plus moderne. Ces vieux ouvrages rajeunis sont encore plus dégoutans. Ils ressemblent à de vieilles femmes frisées & parées. Il s'en faut bien néanmoins que ceci tombe sur la nouvelle *Diane*, à qui le Traducteur a sçu donner la plupart des graces des jeunes beautés à la mode.

Histoire du
Doyen de
Killerine

J'avois résolu de vous entretenir une autrefois de l'*Histoire Morale du Doyen de Killerine* : mais pour n'être pas obligé de relire ce Roman, & de vous en parler lorsqu'on n'en parlera plus, je vais vous dire ici ce que j'en pense. Le stile de cet Ouvrage, comme celui de tous les écrits de M. P. est vif, nombreux & élégant sans affectation ; personne ne peint mieux que lui : mais il invente mal. Il se trompe souvent dans le choix des expressions, & il lui en échappe frequemment d'impropres & de barbares. Il donne son *Doyen* pour un

homme d'une haute sagesse , & d'une solide pieté ; mais c'est presque toujours un petit genie , un pedant , un personnage plat , un homme enfin aussi insupportable au Lecteur , qu'il l'est à ses deux freres & à sa sœur : les qualités de son esprit ne compensent point la difformité de son corps. *George* , son frere , représenté comme un homme du monde livré à ses passions , est souvent plus raisonnable que lui. Cependant , malgré la science du monde qu'il doit avoir acquise , par ses lectures & par son commerce avec les personnes de la plus haute condition , on lui fait faire les bévues les plus grossières , & il paroît ignorer les usages les plus communs. *Patrice* , son autre frere est un personnage d'abord fort insipide ; on ne lui fait quitter son humeur froide & melancolique , que pour le jeter dans des aventures extravagantes , telle que celle de l'enterrement des Luthériens dans une Cave ; belle invention , pour introduire un jeune homme dans la maison de sa maîtresse , & lui donner lieu de déclarer son amour. Les bienféances sont violées dans tout ce que *Rose* fait : son frere *George* la mene seule à la Comedie & au Bal , d'où le Doyen , qui l'y va cher-

cher , la fait sortir , comme un écolier que son précepteur tire d'un jeu public , où il se divertit avec ses camarades. L'affassinat simulé est une supposition mal imaginée , & la révélation , qui en est faite ensuite au Gentilhomme Luthérien par Mylord *Linch* , est un trait bas & honteux pour ce Mylord , qu'on nous peint ensuite comme un fort galant homme , qui a le cœur tres-generoux. George , après s'être battu en duel contre lui , est mis en prison , en vertu de la petite maison de campagne située à trois quarts de lieues de Paris. *Le bien que nous avons acquis*, dit le Doyen , *nous soumettoit aux Loix du Païs* : Comme si tout étranger , commettant un crime dans le Royaume , sans même y posséder aucun bien n'étoit pas soumis aux Loix de l'Etat , & punissable comme un sujet. Nous en avons un exemple si récent. C'est sur ce faux principe , que l'Auteur , aussi peu versé dans la connoissance du monde que son Doyen , emprisonne George & fait aller & venir Mylord *Linch* qui s'est battu en duel contre lui , pour solliciter la grace de celui qui l'a blessé.

Des Pesses est un Capitaine de Vaisseau Marchand , c'est à-dire , une espèce de voiturier , de ces gens qui après

avoir commencé par être Mouffes & Matelots , deviennent successivement Capitaines de barques. Cependant l'Auteur le fait jeune & aimable ; il lui donne un pere fort riche, & une famille considerable dans la Robe à Roüen. Y a-t'il en cela du bon sens ? Cet homme de mer d'une rare éloquence, par la peinture des délices de la France, qu'un homme de cet état ne connoit gueres , détermine nos Irlandois à venir en ce Roïaume. Il a ensuite l'audace de demander en mariage une fille de la premiere condition, & de se déclarer le rival d'un Seigneur Anglois riche & aimable. Le Roi d'Angleterre approuve le mariage de Rose avec ce Seigneur ; & cependant le Doyen , favorable au Voiturier de vin , s'oppose à la fortune de sa sœur , & aux desseins de ses deux freres. Patrice, après l'emprisonnement de George , retourne en Irlande. Qu'y va-t'il faire ? Espere-t'il trouver en ce Pais-là quelque secours , pour la délivrance de son frere ? Enfin ce Roman est une fiction , qui heurte partout la vraisemblance , qui offre une ignorance absolue des mœurs des hommes & des usages du monde ; c'est un tissu d'imaginations bisarres , qui n'ont rien d'intéressant , rien d'agréable , rien

d'utile. Si vous exceptez les agrémens du stile, & la vivacité des peintures, où l'Auteur excelle, tout l'Ouvrage n'est à mon gré qu'une masse informe, ou l'on ne trouve pas assurément, comme l'Auteur le promet sans façon dans son titre, *tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable*. On a été si souvent la dupe de ces titres, qu'ils ne facilitent plus du tout le débit des Ouvrages & ne favorisent en rien les principales vues qui les ont fait entreprendre.

Je suis, &c.

*A Paris, ce 22
Juillet 1735.*

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilege
& Approbation.



OBSERVATIONS

S U R

LES ECRITS MODERNES:

 LETTRE VINGTIE' ME.

VOUS connoissez, Monsieur, la *Bibliothèque des Théâtres* qui parut il y a deux ans. Ce Catalogue de pièces Dramatiques, orné de quelques anecdotes, fut assez bien reçu du Public, malgré les défauts que les Connoisseurs y apperçurent. Il ne faut pas douter que M. de Beauchamps ne se soit proposé de mieux faire, en publiant ses *Recherches sur les Théâtres de France*, qu'il ne donne póurtant que comme un *Essai* digne d'être perfectionné par une main habile. Il ne s'est pas borné à compiler des titres de pièces de Théâtre; il a joint à son Catalogue, les *vies des Poètes Provençaux*, tirées de Jean Nostradamus, & des discours sur l'Origine des Spec-

Recher-
ches sur
les Théa-
tres de
France.

Tom. II,

E

acles en France , & sur la Comedie Françoise. Il me semble que M. de Beauchamps eût acquis encore plus d'honneur , s'il eût voulu prendre la peine de développer le goût de nos ancêtres pour les spectacles , l'art & le progrès du Théâtre Tragique & Comique depuis Jodelle ; le génie de nos Poètes , & leur maniere d'imiter les anciens. Mais il eût fallu pour cela , lire les pièces, & réfléchir; travail long & ennuyeux, qui lui eût fourni néanmoins des idées neuves & agréables, capables de le dédommager d'une pénible application.

Comme les vies des Poètes Provençaux, n'ont qu'un rapport bien éloigné à l'Histoire des Théâtres de France , bien des gens prendroient ce morceau pour un ornement postiche , sans la solide raison alleguée par l'Auteur. » Il » m'a paru , *dit il* , que voulant re- » monter le plus haut que je pourrois , » je devois faire mention de ces hom- » mes illustres , qui se sont fait admi- » rer dans les tems , où la Barbarie ré- » pandue dans toute l'Europe sembloit » n'avoir respecté que la Provence. « Il ajoute que dans cette Histoire abrégée , il a imité quelques-unes de leurs Poésies , & qu'il en a inséré quelques-

autres de sa façon. Il a crû qu'étant maître de son sujet , il lui étoit permis d'y jeter quelque sorte d'enjouement ; & pour exciter de plus en plus la reconnaissance de ses lecteurs , il observe page 152, que *l'Histoire de Nostradamus, est l'Ouvrage le moins exact qu'il y ait.* L'envie de mettre dans un beau jour le travail de M. de Beauchamps m'ayant déterminé à comparer la copie avec l'original , je vais vous rendre compte de mes legeres Observations.

Il est d'abord surpris que les vies des Poètes Provençaux , connus sous le nom de *Troubadours* ou *Trouveres*, soient attribuées dans le titre de l'Ouvrage , à Jean de Nostre-Dame Procureur en la Cour du Parlement de Provence, tandis que dans l'Epître Dédicatoire, Jean, frere du fameux Michel de Nostradamus, assure les avoir composées. Mais comment cet homme d'esprit n'a-t'il pas vû , que *Jean de Nostre-Dame* , est le même que *Jean de Nostradamus* , qui dans le titre du Livre , n'a pas jugé à propos de latiniser son nom ?

Je ne suis pas moins étonné de la censure qu'il fait de cette Histoire , qu'il n'a point dédaigné d'abrégér. *C'est* dit-il , *l'Ouvrage le moins exact qu'il y ait.* A quoi se réduit ce défaut d'exac-

titude ? à deux ou trois faits absolument faux , que M. de Beauchamps a corrigés ; mais à la réserve de ces petites négligences , les recherches de cet Ecrivain doivent passer pour exactes , puisque M. de Beauchamps est par tout son éco : simple abbreviateur , il a seulement arrangé les faits d'une manière différente pour pouvoir y enchaîner de jolies pensées. Dira-t'il que ce défaut d'exactitude s'étend plus loin ? Si cela est , il a prononcé une critique qui retombe sur lui-même. Pour en juger sainement , il suffit de tracer une espèce de parallèle de ces deux écrivains.

Nostradamus guidé par le Monge ou Moine des Isles d'or , & par Hugues de saint Césaire , s'est scrupuleusement attaché à son sujet , sans y mêler rien d'étranger : il a recueilli les faits qu'il a crû les plus curieux ; dans ses détails les plus indifférens , il pique la curiosité des personnes accoutumées à réfléchir sur les mœurs anciennes ; enfin il cite des morceaux de la Poësie des Troubadours. On ne peut lui reprocher justement qu'une narration quelquefois embarrassée , & un stile souvent obscur , & d'un goût très provincial. Mais il faut compter sur ces défauts , lorsqu'on lit un Ecrivain du seizième siècle , qui peut-

être n'avoit jamais quitté sa Province. M. de Beauchamps a suivi une route un peu différente; il a supprimé plusieurs faits, n'a conservé qu'une douzaine de vers Provençaux, & y en a substitué de sa façon, où certainement on ne retrouve pas les pensées de ces Poètes; ce qui est pourtant nécessaire, quand on se dit imitateur. Pour faire briller son esprit, il a sçu amener quelques traits empruntés de la fable, des réflexions sur la frugalité des Poètes, sur la fureur Poétique, sur l'astrologie judiciaire, sur la superstition, sur l'envie, sur l'amour propre, sur les flatteurs, sur les esprits tardifs, sur le goût des Dames Provençales pour les beaux sentimens, &c. Nostradamus a ignoré ces ingénieuses digressions, qui donnent un air de Roman aux vies des Poètes Provençaux. Mais peut-être aussi, que cet étalage de bel esprit, ne plaira pas à plusieurs personnes. *

Outre ces embellissemens, M. de Beauchamps s'exerce à faire des commentaires sur Nostradamus: parmi plusieurs exemples que je pourrois citer, en voici quelques-uns qui justifient ce que j'avance. Cet Historien

* L'Histoire de ces Poètes commence en 1161, & finit en 1435.

parlant des amours de Guilhem de saint Desdier & de la Marquise de Polignac, nous apprend pagé 39, qu'ils en firent confidence à Hugue Marechal; & que celui-ci, *Sçachant tous les secrets de Guilhem & de la Marquise, essaya le faire déchasser de la Cour du Marquis, cuidant par ce moyen tenir la place de Guilhem envers la Marquise; mais elle voyant la témérité & improbité de Hugue Maréchal, lui bailla charge d'aller recevoir son revenu, en quelqu'une de ses places, où il fut meurtri par les Paysans du lieu, on ne sçait pourquoi.* Voici comme M. de Beauchamps a orné ce fait, pag. 8. » Hugue Maréchal que Guillaume de saint Didier avoit mis dans le secret, abusé de sa confidence, & croyant réussir auprès de la Marquise dont il étoit amoureux, il alla tout déclarer au mari de la Dame, qui pour se venger du délateur, le fit assassiner. » Il me semble que cette glose n'est pas bien conforme au texte. *Il se trouve, (dit Nostradamus pag. 60.) un dialogue entre Remond de Myrevaux, & Bertrand Allamanon, autre Poëte Provençal qui florissoit de ce tems, auquel y a une belle dispute. Quelle des Nations est la plus noble & la plus excellente, ou la Provençale; ou la Lombarde.* Remond se dé-

clare pour la Provençale, & les Dames de la Cour d'amour furent de son avis.

» L'Abbréviateur, dit pag. 18, que
 » Remond soutint dans un dialogue,
 » contre Bertrand Allamanon, autre
 » Poète Provençal, que la Provence
 » l'emportoit *sur toutes les autres Nations*;
 » & que la Cour d'amour lui donna gain
 » de cause. « Ce fait n'est il pas visiblement
 » altéré? A la page 28. M. de Beau-
 » champs raconte, après Nostradamus,
 » que Hugue de Santeyre ne pouvant
 » plaire, ni cesser d'aimer sa Maîtresse
 » mourut de chagrin. Le Monge dit,
 » qu'il faisoit si mal des vers, qu'il ne
 » méritoit pas un autre sort. » Mais
 Nostradamus parle ainsi page 73. *Le*
Monge de Montmajour dit que cet Hugue
étoit un ignorant, qui ne sçut jamais faire
un bon vers qui valût, ains tout à travers;
& que sa Dame ne tint jamais compte ne
estimation de lui. Trouvez-vous que le
 Monge approuve la malheureuse desti-
 née de ce *Troubadour*? M. de Beau-
 » champs, dit page 93, que la Marqui-
 » se de Malespine envoya secretement à
 » Albertet son amant, des draps d'or,
 » des Chevaux, & de l'argent: « Mais
 Nostradamus, pag. 165. conte ainsi ce
 fait: *La Marquise lui envoya secretement*
de draps, de Chevaux & d'argent. Je

ne comprends pas ce qui a pû donner lieu à l'abbréviateur, de métamorphoser de simples draps, en draps d'or. Le même Historien, dit pag. 255, que Hugue de saint Césari, ou Césaire; *Chanta & dicta de fort belles Chançons* pour une Dame de la Maison de Castillon, qui s'étoit remariée à un Gentilhomme de la maison de Gordes; M. de Beauchamps conclut de-là, pag. 150, que ce Poëte fit leur *épithalame*. J'observerai ici, que dans l'article de cet *Hugue* de saint Césaire, Nostradamus s'est contenté de mettre la lettre initiale H. d'où M. de Beauchamps a pris occasion de l'appeller *Henri*: mais s'il avoit jetté les yeux sur la premiere page de la Préface de l'ancien Historien, il auroit vû qu'il s'appelle *Hugue*.

Je voudrois bien sçavoir encore sur quel fondement il a donné le nom d'*Hermite* au grand *Romeo*, Maître d'Hôtel du Comte de Provence, de qui l'illustre maison de Vence tire son origine. Nostradamus qui à la pag. 105, l'appelle *lo Rometto*, le qualifie de pèlerin, & c'est ainsi qu'il faut traduire ce mot Provençal. Pourquoi, dit il, que le Port de Pertuis s'appelloit autrefois de *Goulard*, tandis que Nostradamus lui donne le nom de *Gontard*? Comment

pourroit-il justifier les changemens qu'il fait dans les noms de quelques Maisons illustres de Provence ? *Santcyre* est appelé Santeyre, *Pontévés*, Pontenas, *Barras*, des Bartas, *Eyguières*, Agüère, *Meyrueilh*, Merveilh. Voilà comme M. de Beauchamps sçait corriger l'Ouvrage le moins exact qu'il y ait. Je puis cependant vous assurer que ces noms paroîtront barbares à ceux qui ont quelque teinture de l'Histoire de Provence. En même tems il copie des fautes d'impression, on lit une seule fois dans Nostradamus *Thoronet*, au lieu de Thoronet, Abbaye de l'Ordre de Citeaux ; M. de Beauchamps n'a pas manqué d'adopter cette faute ; sans considerer que le nom véritable de cette Abbaye se trouve dans quelques autres endroits de son Abregé. Il est encore tombé dans une faute à peu près semblable ; il donne le nom d'Abbaye à la *Prevôté* de Pignans, que Nostradamus appelle *prépositure* ; si l'analogie de ce nom ne pouvoit le guider sûrement, il auroit vû, en consultant quelque Géographe, qu'il n'y a jamais eu d'Abbaye dans cette petite Ville.

Mais de toutes les méprises, la plus singulière est celle qu'on trouve à la pag. 75, de l'Ouvrage de M. de Beau-

champs. » Le Monge de Montmajor ,
 » dit du mal de Giraud de Bournéuil :
 » il l'appelle un *Canard* qui se panade
 » au soleil , dont le *stile est dur & triste*.
 Nostradamus pag. 146 , s'exprime en
 ces termes : *Le Monge de Montmajor ,*
dit que Giraud de Borneil ne fait que char-
later en un cagnard au soleil ; que son
chant est maigre , & dolent. Si M. de
 Beauchampsavoit consulté quelque in-
 terprète en langue Provençale , il lui
 auroit appris que selon le Moine de
 Montmajor, Giraud de Bournéuil fai-
 soit le charlatan dans un endroit ex-
 posé au midi , & à l'abri du vent. Car
 telle est la signification du mot *Canard* ,
 d'où peut-être est venu le mot François
Cagnard , qui signifie un fainéant qui
 ne veut pas quitter le coin du feu. Il
 est vraisemblable que le *chant dolent* , &
 la conformité du mot *Cagnard* , avec ce-
 lui de *Canard* , ont donné lieu à cette
 singulière méprise. *

J'aurois bien envie de vous prouver
 en détail , que M. de Beauchamps a
 substitué ses propres idées à la plûpart
 de celles des anciens Poètes Proven-
 çaux ; mais dans la crainte que cette
 discussion ne vous causât de l'ennui ,

(1) V. le Dict. de Menage sur le mot *Cagnard*.

je me borne à deux exemples décisifs. Nostradamus pag. 198, cite les quatre premiers vers d'une Chançon d'Americ de Sarlac dont voici la traduction. *Plein de candeur, fidèle, exempt de fourberie, & tel qu'un mortel subjugué par l'amour, j'aurai donc souffert tranquillement mes maux; & je ne vais ni me plaindre, ni éclater en murmures.* Voici les vers que M. de Beauchamps pag. 115, donne pour le sens de cette Chançon :

De la beauté la plus sévère
J'adore en secret les appas ;
En vain je m'obstine à me taire
Ses yeux pénètrent le mystère
Et lisent dans les miens ce que je ne dis pas.

Reconnoissez - vous le mélancolique *Troubadour* dans cette ingénieuse paraphrase ! A la pag. 196, de l'histoire de Nostradamus on lit : » L'une des Chançons de Pierre de Valiéras, dit dans » les deux premiers vers, *ce qui est pour* » *les autres un sujet de plaisir, est pour moi* » *un sujet de tristesse.* En laquelle dit » qu'il est né sous telle planète qu'il ne » sera jamais que triste & déplaisant. « M. de Beauchamps fait dire à ce vieux Poète, pag. 113 :

Je suis né pour aimer toujours
Je suis né pour toujours déplaire.

E v j

Il ne s'est pas mis en peine ; comme vous voyez , de pénétrer le sens des vers Provençaux ; ébloüi par le mot de *déplaisant*, qui en cet endroit signifie un homme chagrin , qui se déplaît par tout, il fait faire au Troubadour un aveu bien humiliant , mais très-éloigné de sa pensée. Je ne pousserai pas plus loin une critique à laquelle l'Auteur Moderne pourroit repliquer , qu'il a voulu se rendre *maître de son sujet & y jeter quelque enjouement*. Ce sont ses paroles.

Je vous ai entretenu jusqu'à présent du travail de M. de Beauchamps, en qualité d'Abbreviateur & de Traducteur ; il me reste à citer quelques-uns de ces traits ingénieux, dont il a décoré son Histoire des Poètes Provençaux. Pag. 78 à l'occasion d'un Troubadour qui avoit inseré deux ou trois pensées alambiquées dans une Chançon galante, il fait cette réflexion. » Quand un Poë-
 » te Provençal se met à traiter ces for-
 » tes de matieres, c'est merveille, com-
 » me il les subtilise. Si un Auteur de
 » notre tems , qu'on accuse de donner
 » un peu trop dans la métaphysique
 » du cœur, étoit homme à puiser dans
 » le fond d'autrui , je dirois qu'il a for-
 » mé son stile sur celui de nos Proven-
 » çaux. « En rassemblant toutes les

idées quintessenciées des Troubadours, il n'y auroit pas de quoi remplir une page; comment imaginer que le métaphysicien du cœur dont il parle, si fécond en abstractions subtiles, pût songer à puiser dans une si petite source? Pag. 84, il fait une belle digression sur la malignité humaine; c'est un trait qui peint bien le talent de M. de Beauchamps pour la morale, & sa supériorité sur Nostradamus: » Vous allez » dans une maison; une femme aimable en est la maîtresse; elle a de l'esprit, elle vous en trouve, elle en parle avec cette simplicité de confiance que donne la vertu. Qu'en dit-on à l'oreille de ceux qui la connoissent? » Qu'elle vous aime, que vous êtes bien avec elle. En vérité on est trop à plaindre dans cette vie! Il faut être méchant ou persécuté. « Auriez-vous jamais crû trouver des moralités si solides dans une Histoire des vieux Poètes Provençaux? Pag. 127. » Si l'on en croit le Monge de Montmajor les Chançons indiscretes de Bertrand de Pezars & de sa femme, eurent souvent des suites facheuses pour eux. » Une femme bâtonnée pour ses vers! » Voilà, je croi, le seul exemple qu'on en puisse citer. « Pag. 129, en par-

tant des assemblées de la Cour d'Amour, il dit : » On ne parloit point
 » là de parure ni de chasse, mais de bel-
 » les lettres & de sen'imens. Les hom-
 » mes propofoient les questions ; les
 » Dames les décidoient ; leurs juge-
 » mens étoient fans appel ; nos Fran-
 » çaises trouveront cela *furieusement col-*
 » *let-monté* , ont-elles donc renoncé à
 » l'esprit ? A Dieu ne plaife que je le
 » penfe ; elles en ont quitté l'appareil ;
 » il y a encore des Julies d'Angennes ;
 » il n'y a plus d'Hôtel de Ramboüillet.
 J'ai été bien aife de rapporter ces traits
 pour vous faire voir le genre d'enjoüe-
 ment semé dans l'Ouvrage de M. de
 Beauchamps, qui vous est fans doute
 connu par ses brillantes Comédies , &
 par d'autres Ouvrages d'esprit. Je vous
 rendrai compte dans la Lettre suivante
 , de ce qu'il a écrit sur les Théâtres
 de France.

Confi-
 derations
 sur la Vie
 de Cicc-
 ron.

On m'a communiqué depuis peu ,
 une Brochure Angloife, qui contient
 des *Réflexions sur la vie de Ciceron*, dans le
 goût de quelques petits Ecrits de Saint
 Evremond & de Saint Réal. L'Auteur
 examinant les actions de ce fameux
 Orateur, relativement à l'avantage , &
 au préjudice qu'elles ont caufé à la Ré-

publique Romaine , prétend qu'on se fait une fausse idée de ses vertus politiques , parce qu'on croit qu'il a réellement pratiqué les beaux préceptes d'honneur & de probité dont il a rempli ses Ouvrages.

Cicéron encore jeune fit une action bien hardie , en plaidant pour Roscius Amerinus poursuivi par Sylla. Il céda prudemment au ressentiment du Dictateur, en voyageant en Grèce sous prétexte de rétablir sa santé. Ce fut là , qu'il se perfectionna dans l'éloquence , source de son élévation dans un gouvernement populaire. De retour dans sa patrie , il obtint la Questure de la Sicile , où il acquit la réputation d'excellent Magistrat. La défense des Siciliens , vexés par Verrés leur Gouverneur , lui attira pour toujours leur affection. Tant de zèle pour le bien public, fut récompensé de la Charge d'Édile , & ensuite de celle de Préteur. Ce fut alors que l'ambition de Cicéron se reveilla ; considérant que Pompée jouoit le premier rôle dans la République , il chercha tous les moyens de l'attacher à ses intérêts.

Pompée , chargé d'exterminer les Pirates, avoit été revêtu d'une autorité fort étendue , & par conséquent dan-

gereuse ; après la fin de cette guerre ,
 le Tribun Manilius , jaloux de satisfai-
 re l'ambition de ce Général , proposa
 de lui accorder le Gouvernement de
 l'Asie , & le Commandement de l'Ar-
 mée qu'avoit Lucullus dans la guerre
 contre Mithridate , en lui conservant
 l'énorme pouvoir qu'on lui avoit don-
 né pour détruire les Pirates. Pompée
 étoit devenu si redoutable , qu'excepté
 Q. Catulus & Hortensius , personne
 n'osoit s'opposer à une proposition si
 injuste. » Alors Cicéron monta sur la
 » tribune , & avec une éloquence digne
 » d'une meilleure cause , il attaqua
 » avec beaucoup d'art Lucullus , em-
 » bellit de tous les ornemens de la Rhé-
 » torique le portrait de Pompée , & lui
 » fit honneur du succès de la guerre
 » contre les Esclaves , qui n'étoit dû
 » qu'à Crassus. Ainsi par le cruel affront
 » qu'il fit aux deux plus grands Génér-
 » raux de la République , & par une
 » servile flatterie pour l'Oppresseur de
 » la liberté , il engagea le peuple à ap-
 » prouver la Loy *Manilia* , digne objet
 » de ce zèle qui éclata dans quelques-
 » autres occasions. Mais l'intérêt de la
 » Patrie n'étoit pas le principe constant
 » de la conduite de Cicéron. »

Je passe les éloges que l'Observateur

donne au Consulat de ce fameux Orateur. Il continua toujours de rechercher l'amitié de Pompée, qui auroit dû cependant lui être un peu suspect, puisque par une politique intéressée, il n'avoit pas daigné le féliciter sur les services qu'il avoit rendus à la République, durant son Consulat. Le Général Romain affecta cependant les dehors de l'amitié; Cicéron s'en aperçut; mais trompé par son amour propre, il prit pour jalousie ce qui étoit réellement mauvaise volonté. Il écrivoit à Atticus son ami, que Pompée étoit un homme qui n'avoit ni franchise, ni élévation de sentimens. Mais est-ce là le Héros de la harangue pour la Loy *Manilia*, s'écrie l'Observateur? Pour moi, je ne suis pas surpris de ces sortes de contradictions, elles sont familières aux Courtisans. Quoiqu'il en soit, il brigua encore la protection de Pompée, sur-tout dans sa fameuse querelle avec Clodius, qu'il engagea moins par respect pour les cérémonies de la bonne Déesse, que pour satisfaire la mauvaise humeur de sa femme, qui étoit jalouse d'une intrigue de Clodius avec la femme de César. Cicéron prit le change dans cette affaire; il crut qu'il lui seroit facile de perdre un cou-

pable convaincu , & décrié pour ses vices. » Mais il éprouva bien-tôt qu'un » vif penchant au plaisir ne rend pas » toujours ceux qui s'y livrent , incapables d'affaires , sur tout lorsqu'une » violente passion les fait agir. « Clodius corrompit ses Juges , & fut absous.

Il s'éleva dans ce tems-là deux affaires , qui donnerent lieu à Cicéron d'exercer ses talens politiques. Plusieurs Chevaliers chargés de lever les impôts & d'affermir les revenus de la République , avoient malversé ; Cicéron qui avoit toujours senti la nécessité de fortifier le pouvoir du Sénat , par une union étroite avec les Chevaliers , sacrifia en cette occasion l'équité à leur défense : ils furent absous ; mais Caton obtint ensuite un décret contre les Juges , dont la plupart étoient Chevaliers Romains. Tout le corps ressentit cet affront ; mais il fut encore plus irrité par le refus que fit le Sénat , d'accorder quelques diminutions à des Chevaliers Romains , qui avoient affermé à trop haut prix les revenus de la République en Asie. Cicéron prit leur défense contre Caton , qui eut l'avantage. » L'expérience fit bien tôt » voir , combien il auroit été plus avantageux à la République , d'avoir sui-

» vi l'avis de Cicéron. Les Chevaliers
 » outrés de la sévérité du Sénat, se li-
 » vrèrent à César qui sut mettre à pro-
 » fit cette division. Ce fut la faute de
 » Caton, de ne pas voir que les affai-
 » res publiques sont incapables de per-
 » fection, & qu'il est impossible de
 » gouverner un Etat, sans faire céder
 » les petits intérêts aux plus grands. »

Pendant ces mouvemens, le Triumvirat se forma; Cicéron s'aperçut bientôt que César profitoit de la division de Crassus & de Pompée pour s'élever. Il se tint d'abord dans l'inaction; mais séduit par la chimère de gouverner les deux partis, il eut la faiblesse de croire César, qui le flattoit de se conduire par ses conseils. Au milieu de ces incertitudes, il résolut sincèrement de se reconcilier avec ses ennemis, d'être en paix avec le Peuple, & de s'assurer une tranquille vieillesse; politique, qu'il avoue être contraire aux vertueuses maximes, qui avoient donné tant de lustre à son Consulat. Il se proposoit en même tems une place d'Augure; & à ce prix là, il seroit devenu l'ami de César. Mais frustré de l'objet de son ambition, il se retira à la campagne, d'où il écrivit des Lettres pleines d'injures contre Pompée.

Le mariage de Pompée avec la fille de César, l'engagea à revenir à Rome, & à se joindre aux ennemis de ce dernier, mais sans offenser son Gendre. César pour l'empêcher d'intriguer, lui offrit la Lieutenance des Gaules, & picqué de ce qu'il la refusoit, il le livra à la fureur de Clodius; mais cette partie de l'Histoire de Cicéron est trop connue, pour la répéter ici. Nous dirons seulement, que l'Auteur auroit dû profiter de l'excellente *Histoire de l'exil de Cicéron* par M. Morabin, qui a été si bien traduite en Anglois.

Rappelé de son exil, il obtint la place d'Augure & ensuite le Gouvernement de Cilicie, où il se comporta en bon Magistrat; mais il se rendit ridicule en demandant le triomphe, n'ayant fait aucun exploit militaire qui méritât cet honneur. De retour à Rome, il trouva la guerre allumée entre Pompée & César; d'abord il essaya de les reconcilier; voyant l'impossibilité de ce projet, il tâcha d'arrêter Pompée, en lui représentant, qu'il s'y prenoit trop tard pour disputer le terrain à un homme si puissant. Cicéron livré à ses incertitudes, résolut enfin de suivre le parti des gens de bien: cependant ses amis qui étoient dans l'armée, &

César lui-même , le pressioient d'être neutre : mais sur la nouvelle que ce Général avoit eu quelque désavantage en Espagne , & intimidé par Pompée , il vint joindre celui-ci : ensuite s'étant piqués par de sanglantes railleries , il prit le parti de César avant la bataille de Pharsale.

L'Auteur de cet écrit invective contre la maniere basse dont Cicéron faisoit la cour au Tyran , il avoue pourtant , » qu'il s'est toujours montré par » un bel endroit , n'ayant flatté César » que pour ménager les intérêts de ses » amis , & la sureté des personnes affectionnées à la République. Une telle conduite , ajoute-t'il , fait voir » qu'il y avoit encore en lui quelque » étincelle de vertu ; & quoiqu'elle ne » puisse pas expier l'hommage bas qu'il » rendoit au Tyran , elle diminue sa » faute. »

Après la mort de César , Cicéron se joignit à ceux qui en avoient été les Auteurs ; mais dès qu'il vit leurs affaires ruinées , il partit pour s'en aller dans la Grèce , & il ne revint à Rome , que sur ce qu'on lui écrivit du dessein où étoit Antoine , d'abolir la Dictature : mais ayant bien-tôt reconnu son pernicieux caractère , il

obligea le Sénat par ses foudroyantes Philippiques de le chasser d'Italie ; projet qui , selon l'Auteur , fut trop précipité.

Cicéron crut qu'il étoit de la bonne politique d'opposer Octave à Antoine ; il se laissa gagner par la soumission artificieuse de ce jeune Romain. Les meurtriers de Jule César blâmoient son excessive complaisance pour Octave , qui travailloit sourdement à son élévation. Cicéron eut la bassesse de lui demander la vie de Brutus & des autres Conspirateurs ; mais Octave par un trait de la vertu la plus héroïque , ne put s'empêcher de lui marquer son indignation. Il paroît que Cicéron avoit compté de le dépouiller de cette grande autorité & même de se défaire de lui , dès que l'intérêt de la République le demanderoit : il ne se cacha pas de ce projet : Ainsi Octave ne fut point ingrat , en sacrifiant à Antoine ce fameux Orateur , qui après avoir montré quelque foiblesse , mourut en Romain.

En réfléchissant sur ces faits , il me paroît que la conduite de Cicéron n'a été pernicieuse qu'à lui-même. L'Auteur s'est fait une trop sublime idée de ses talens politiques , en croyant que s'il avoit toujours soutenu les intérêts

de la Republique , il auroit reprimé l'ambition de César , d'Antoine , & d'Auguste. Pour moi je crois qu'il ne lui seroit resté que la gloire inutile , d'avoir voulu conserver la forme du Gouvernement.

Il vient de paroître chez Prault fils, La Pay-
une petite Brochure intitulée: *La Pay-* fanne
fanne parvenue. C'est une espece d'imi- parve-
tation du *Paysan parvenu* ; cependant le nue.
stile en est bien different ; il y a plus de faits , & moins de réflexions que dans les Romans de M. de M. L'Auteur a de l'esprit , mais il paroît avoir peu d'expérience. La vraisemblance n'est point observée en plusieurs endroits. La jalousie de Mademoiselle d'Elbieu à l'égard de la jeune Payfanne, à cause des bontez de sa mere pour cette fille , est une chose ridicule. Le Marquis , homme de la premiere condition , prend trop rapidement la résolution d'épouser la petite Payfanne , sans rien ressentir en lui-même qui s'oppose à un dessein si étrange. Il fait connoissance avec elle d'une façon bizarre ; & il n'y a pas eu de sens à imaginer la gratification des trente louis pour récompense , de la curiosité que cette petite fille a eue de voir le Roi passer près son

village. Le fils de la Comtesse joue un rôle extrêmement odieux, & cette première partie finit par un trait horrible. Je ne sçai si le Public attendra la suite avec impatience. Je souhaiterois que l'Auteur de ce petit Ouvrage ne fût qu'un jeune homme ; en ce cas il mériteroit toute sorte d'indulgence ; on pourroit même espérer qu'il ne grossiroit pas un jour le nombre des fades écrivains de ce siècle. Je ne vous dis rien de la singularité de l'Epître Dédicatoire, ni de certaines fautes de langage répandues dans cet écrit, où il y a d'ailleurs quelques traits assez ingénieux.

Les Adieux de Mars, Pièce ingénieuse du célèbre Auteur de *Didon* ; sont imprimés, & se vendent chez Chaubert,

Je suis, &c,

*A Paris, ce 29
Juillet 1735.*

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec
Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE VINGT-UNIÈME.

JE vous entretiendrai aujourd'hui, Monsieur, des Recherches de M. de Beauchamps sur les Théâtres de France. Mais il faut vous rendre compte d'abord du Discours sur l'origine de nos Spectacles, où il essaye de donner une idée du Théâtre Romain. » Roscius, dit-il, » pag. 156, trouvoit des rôles dans » Plaute & dans Terence; mais Esope, » Acteur tragique, que jouoit-il? On » nous parle, il est vrai d'un Oedipe » par Jules César, d'une Medée par » Ovide, dont on n'a que ce seul vers,

Servare potui : perdere an possim, rogas?

» & d'un Ajax par Auguste : mais ces » trois Pièces pouvoient-elles suffire? » D'où peut naître cette stérilité? « En supposant la vérité de ces faits, l'Auteur s'épuise en réflexions, qu'il se feroit

Tome II.

F

Oeuvres épargnées, s'il avoit lû ce que le P. Rapin a remarqué à ce sujet. » Dès que la politesse des lettres fut un peu établie à Rome, dit le P. Rapin, la plûpart des Grands s'attachèrent à écrire des Tragédies. Catule fit une Tragédie sur Alcméon, dont Cicéron cite des vers dans son Lucullus : Gracchus fit Thieste, dont parle Censorin : César fit Adraсте, dont Festus fait mention : Rutilius fit Astianax, dont parle Fulgence Planciade : Mécenas fit Octavie, dont parle Priscien : Ovide fit Medée, dont Quintilien dit quelque chose ; & comme ces Tragédies se sont perdues, on n'en peut juger que par le mérite de leurs Auteurs. « Vous voyez, Monsieur, que le Théâtre Romain n'étoit pas aussi stérile que le dit M. de B... D'ailleurs, selon le Pere le Brun, *comme les Romains entendoient la Langue Grecque, on aimoit à voir représenter les Pièces des Grecs.* Mais je voudrois bien que M. de B... m'expliquât comment Esope, contemporain de Roscius, mort long-tems avant Cicéron, a pû jouer, comme il le dit, l'*Ajax* d'Auguste, Tragédie dont ce Prince fit seulement quelques vers qu'il supprima. C'est ainsi que Suetone n°. 85. de la vie d'Auguste raconte ce fait ; il rap-

Discours
sur la Comédie.
P. 25.

porte même une plaisanterie de cet Empereur sur la mort de son *Ajax*, c'est-à-dire, sur la suppression de sa pièce.

M. de Beauchamps, pour augmenter encore la stérilité du Théâtre Romain, prétend, malgré l'autorité des Scayans, que vraisemblablement les Tragédies de Seneque n'ont jamais été jouées, parce que ce sont plutôt, dit-il, des déclamations que des pièces de Théâtre; c'est comme si l'on disoit dans cent ans, qu'on n'a jamais représenté à Paris certaines pièces, semées de traits alambiqués, & infectées d'une subtile & ridicule métaphysique, ce raisonnement seroit-il bien juste ?

L'Auteur me permettra aussi de dire, qu'il se trompe sur des faits qui concernent l'Histoire de France, » Je sçai, » dit il pag. 154, que S. Louis renou- » vella les Ordonnances de Philippe » Auguste son grand-pere, & qu'il chas- » sa les Joueurs, les Comédiens & les » Farceurs de son Royaume. « Mais ce fait avancé par Mezerai est absolument faux, ainsi que l'a démontré le P. le Brun. M. de B. nous apprend à la page suivante, qu'un certain Leon inventa les vers rimés: c'est-là encore une erreur historique: *Leonius* ou *Leoninus*, Chanoine Régulier de S. Victor de

Paris , ne fit que perfectionner dans le douzième siècle les vers latins rimés , qui dans la suite furent nommés *Leonnins* : ces sortes de vers étoient connus en France & ailleurs dès le neuvième siècle; & pour ne pas user de répétition, je vous renvoye à ce que je vous ai écrit il y a quelque tems * , & dans les *Nouvelles du Parnasse* pag. 352. Tome II. Un fait bien vrai, est que M. Falconnet prépare une nouvelle édition du Roman de la Rose , avec des Remarques , telles qu'il est capable d'en faire , c'est-à-dire , excellentes. Ce sont les termes de l'Auteur , qui nous apprend aussi que les prix établis pour de petits Poëmes , appelés *Chants Royaux* , & qui se distribuoient en public , donnerent lieu à de nombreuses assemblées : ce qui forma une espece de spectacle , qui conduisit insensiblement à d'autres.

» On crut, ajoute-t'il pag. 168. qu'il
 » suffisoit pour concilier toutes choses
 » d'y faire entrer la Religion. On choi-
 » sit nos mysteres, la Vierge & les Saints,
 » pour être l'objet du plaisir & de l'é-
 » dification du Peuple. Cette idée réus-
 » sit : Nos Peres qui n'y regardoient pas
 » de si près , n'eurent garde d'y soup-
 » çonner de la profanation , & y assiste-

* Observations Lettre XI.

» rent devotement. Des mysteres , on
 » passa jusqu'aux simples moralités ;
 » ensuite , comme on abuse de tout ,
 » on s'émancipa jusqu'aux farces & aux
 » sotises. « A la renaissance des Lettres
 sous François I. on traduisit d'ancien-
 nes pièces , & l'on osa ensuite faire des
 Comédies toutes Françaises ; mais les
 progrès furent bien lents. Enfin Cor-
 neille , dit l'Auteur , éleva notre Théa-
 tre au point de grandeur que Racine
 soutint , & qui subsiste encore aujour-
 d'hui .

L'Epopée , comme vous sçavez , fit
 naître parmi les Grecs le genre drama-
 tique. Le Chant Royal auroit-il pro-
 duit le même effet parmi nous ? C'est
 une conjecture du Commissaire de la
 Mare , adoptée par D. Felibien , mais
 qu'ils ont sans raison fortifiée de l'auto-
 rité de Pasquier , qui n'a prétendu que
 caractériser un genre de Poésie , dont ces
 deux Ecrivains ont donné une fausse
 idée. Cependant cette conjecture , exa-
 minée indépendamment de toute auto-
 rité , ne paroîtra-t'elle pas vraisembla-
 ble , en supposant que quelques uns de
 ces Chants Royaux renfermoient une
 action dialoguée. J'observerai ici que
 le R. P. Brumoi , excellent Juge en ces
 sortes de matieres , trouve quelques airs

Théâtre
 des Grecs
 pag. 47.
 du T. 1.
 édit. in
 12.

de l'ancienne Tragédie ou Comédie dans les *Répuës franches*, qu'on attribue à Villon. Ce qu'il y a de certain, est que le sçavoir ayant triomphé de l'ignorance, la Comédie fut substituée aux Farces, & la Tragédie aux Mysteres.

M. de B. auroit pû expliquer ces moralités & ces farces, qui faisoient les délices de nos Ancêtres; mais il a mieux aimé rapporter divers passages de quelques anciens traités de Poétique François. Les moralités, selon ces Auteurs, étoient sérieuses, pleines de faits illustres, magnanimes, vertueux; si la fin en eût été triste, elles auroient un peu ressemblé à la Tragédie Grecque & Latine. Toutes sortes de vers pouvoient y entrer; le nombre étoit ordinairement de mille ou de douze cens. Dans la suite, pour temperer le sérieux de ces moralités, on y mêla des bouffonneries. A l'égard des farces elles étoient, à proprement parler, les Mimes & les Priapées des Latins: c'étoit un tissu de polissonneries grossieres & souvent obscènes, mais qui ne passaient pas cinq cens vers. Les sotties étoient remplies de traits niais, & quelquefois satiriques & malins.

L'Histoire de l'établissement des divers Théâtres à Paris, eût été, ce me

semble , plus curieuse , si l'Auteur y avoit inferé ce qu'on trouve dans les Registres du Parlement , & dans divers Auteurs , sur nos premiers spectacles , & sur les entrepreneurs. Moins le nombre des faits est considerable , plus il falloit être attentif à les recueillir pour en former une Histoire suivie. Ces faits singuliers & peu connus auroient donné du relief au Catalogue que l'Auteur donne des mysteres , des farces & des sotties, où je conviens cependant qu'on trouve des choses curieuses. Mais il auroit bien dû composer une liste séparée des mysteres par personnages muets , pour empêcher le lecteur de les confondre avec les mysteres qu'on déclamoit.

Voulez-vous que je vous donne un exemple des faits qui ne devoient pas être oubliés? L'introduction des *Sotties* donna lieu de créer un Prince des Sots qui subsistoit encore en 1608 , & qui eut un procès fort singulier. Nicolas Joubert Sieur d'Angoulevant , Prince des Sots avoit cédé à un de ses créanciers une somme à prendre sur une confiscation que le Roi lui avoit accordée; six ans après le créancier demanda la même somme au Prince des Sots , & le paiement de quelques repas ; en conséquence il fit saisir sa Loge de l'Hô-

tel de Bourgogne , & voulut même le
 faire emprisonner. L'affaire fut portée
 devant le Prévôt de Paris. Le Prince
 des Sots dit dans ses écrits , que sa quali-
 té de Seigneur d'Angoulevant lui don-
 noit droit à ses repûës franches par tout ;
 qu'ayant cédé une somme qu'on avoit
 négligé de recouvrer il devoit être dé-
 chargé de sa dette ; que sa Loge fai-
 soit partie du Domaine affecté à son
 Etat , & qu'ainsi elle n'avoit pû être
 saisie ; enfin qu'ayant l'honneur de tenir
rang & qualité de Prince de toute liberté ;
ennemi mortel de toute servitude & con-
trainte , il ne pouvoit être arrêté. Ce
 burlesque personnage est représenté
 avec un capuchon , se tenant aux por-
 tes du Palais , des Eglises & dans les
 Places publiques , pour avertir un cha-
 cun qu'il n'est pas sage , & que les plus
 grands esprits même ont une dragme de folie.
 Le Prévôt de Paris rendit une Sentence
 comique : il lui donna main-levée de
 sa Loge , mais avec défense de la louer
 à peine de décheoir de ses droits & hon-
 neurs , en lui laissant la faculté d'en gra-
 tifier qui bon lui sembleroit ; & vû sa
 qualité de Prince , il défendit à tous
 ses créanciers & Huissiers de l'emprison-
 ner , en vertu des obligations par lui
 passées , ou des Sentences rendues con-

tre lui en cette qualité ; sous peine de perdre ses graces , & l'esperance de parvenir aux dignités de sa Principauté : mais il ordonna que lorsqu'il auroit oublié de prendre ses titres , il seroit déchu de son privilege , & qu'alors Joubert sieur d'Angoulevant auroit recours contre le Prince des Sots , c'est-à-dire , contre lui même. Il le condamna à payer dans quatre mois les repas , & la somme qui étoit legitiement dûë , avec permission à sa partie de le faire arrêter faute de payement. Le Prince des Sots appella au Parlement. Julien Peleus célèbre Avocat de qui j'ai emprunté ce détail , plaida sa Cause : comme c'étoit dans le Carnaval , il eut soin d'orner son discours de tous les traits comiques dont il étoit susceptible. Le Parlement rendit un Arrêt le 19 de Fevrier 1608 , qui condamna le Prince des Sots à payer dans six mois, la somme contenuë en l'obligation , sans qu'il pût être contraint par corps , lui donna main-levée de sa Loge ; & sur la demande des repas , il mit les parties hors de Cour & de Procès , sans dépens. Une farce intitulée *le jeu du Prince des Sots* , que M. de B. cite à la pag. 293 , auroit dû lui faire naître la curiosité de connoître ce Prince.

356

Quoique M. de B. ne se soit proposé que de donner un catalogue de Comédies, cependant il cite de tems en tems quelques endroits curieux : lisez l'extrait qu'il a fait pag. 296, d'une Sortie de Pierre Gringere, vous y trouverez des traits fort singuliers. Les démêlez de Jules II avec Loüis XII font le sujet de la pièce; la maniere dont il est traité, fait voir que le Poëte n'étoit pas un politique ignorant.

On trouve aussi quelquefois des remarques agréables. Vous sçavez que Loüise l'Abé, appelée vulgairement *la belle Cordiere de Lyon*, est peinte par du Verdier comme une Courtisane qui faisoit courtoisie à un sçavant plutôt gratis, qu'à un grand Seigneur pour grand nombre d'écus. M. de Beauchamps a entrepris de réhabiliter la réputation de cette femme bel esprit, appuyé de l'autorité de Paradin Historien de la Ville de Lyon, & d'un Poëte anonyme qui en fait une Lucrece. » Il est vrai, » ajoute-t'il pag. 354, que plusieurs Poë- » tes du tems ont paru amoureux d'el- » le dans leurs ouvrages; mais les Poë- » tes sont en droit d'aimer & de dé- » clater leur passion, sans faire tort à » la réputation de celles qu'ils adorent; » il est vrai aussi que ses Elegies & ses

» Sonnets sont remplis d'une passion
 » vive & délicate ; mais pourquoi une
 » femme , qui fait des vers amoureux ,
 » n'auroit-elle pas le droit de les adresser à un amant imaginaire ?

Jodelle fut le premier qui fit représenter des Comédies & des Tragédies de sa façon. M. de B. a cru devoir mettre au commencement de son Catalogue, qui va jusqu'en 1735, un discours sur la Comédie & la Tragédie, considérée du côté des mœurs & du sentiment.

Nos premières Comédies n'étant que de serviles traductions des Pièces Grecques & Romaines, ne dûrent produire aucune émotion dans des spectateurs incapables de sentir un ridicule étranger. » Comment les Poètes ne se dégoûtoient-ils pas de leur métier, dans un tems, où réduits à faire jouer leurs pièces par leurs amis dans quelques maisons particulières, ils n'avoient point de Comédiens qui les fissent valoir par le prestige de l'action, point de spectateurs utiles, encore moins d'Imprimeurs qui payassent chèrement le frivole avantage de les imprimer : « Peu s'en faut que M. de B. ne souhaite qu'à l'exemple des Romains, il y eût parmi nous quelque

personne de considération chargée de l'examen des pièces de Théâtre. » Quel-
 » le difference , dit-il , de traiter avec
 » un t: dile ou avec des Comédiens ! cet
 » usage nuirait peut-être à l'émulation ;
 » mais il garantirait un homme de ta-
 » lens de mille dégouts humilians ,
 » qu'essuient ceux qui veulent se don-
 » ner au Public. «

Le mariage de Catherine de Médicis avec Henri II , nous ayant mis en commerce avec les Italiens , nous imitâmes leurs pointes & leurs jeux de mots. » La
 » passion d'avoir de l'esprit s'empara de
 » tous ceux qui se mêlerent d'écrire ;
 » & comme il est difficile d'en mettre
 » dans les choses , on se rejeta sur les
 » mots ; les métaphores & les pointes
 » devinrent à la mode ; leur regne a du-
 » ré si long-tems , qu'à peine en som-
 » mes-nous revenus. Voilà pourtant
 » sur quoi les Italiens prétendent avoir
 » été nos maîtres « C'est à M. l'Abbé Antonini , le défenseur du goût itali-
 que, à repousser une accusation si grave.

Il semble que nous étions faits pour nous approprier l'esprit des autres Nations ; à peine Louis XIII eut-il épousé Anne d'Autriche , que nous prîmes le goût du Théâtre Espagnol. Notre Scène fut infectée d'amours romanes-

ques , pompeusement exprimées , de fanfaronades outrées , & d'intrigues multipliées. On crut ensuite s'ouvrir une nouvelle route , en donnant dans l'allégorie ; mais on se dégouta bien-tôt d'un spectacle , où chaque mot étoit une énigme. Les Comédies héroïques , & les Pastorales n'eurent pas un plus heureux succès. Le Cardinal de Richelieu , plus magnifique que délicat & galant , fit consilter la perfection du Théâtre dans la somptuosité des embellissemens. » Il étoit réservé à Moliere de » pénétrer les hommes , & de tirer du » fond de leurs caractères ce comique » noble & sensé , qui devoit nous instruire en nous amusant , & nous faire » éprouver que le plaisir ne consiste pas » à rire , mais à sentir & à comparer. « Le ridicule de la Capitale , qui étoit un fond tout neuf , lui fournit une abondante matiere ; selon M. de B. Moliere fit deslors changer de face à la Ville & à la Cour. » On ne cessa pas , ajoute-t'il , d'être vicieux , mais on eut » honte de paroître ridicule ; & c'est » beaucoup pour la société , de réduire les vices à se cacher ou à s'affoiblir. « Cet excellent Personnage es-
 fua le caprice d'un tribunal quelque-
 fois injuste , je veux dire du *Parterre*.

M. de B. a pris de là occasion de se
 considerer dans Athenes , dans Rome
 & en France. » Ceux qui parmi nous
 » remplirent le Parterre , se crurent ,
 » dit-il , aux droits des Grecs & des
 » Romains , & se mirent à exercer la
 » même juridiction , avec plus ou
 » moins de despoticité , selon qu'ils
 » furent plus ou moins frappés des dé-
 » fauts ou des beautés des pièces. « Ces
 réflexions suivies de quelques autres ne
 font rien , en comparaison de l'investi-
 ve qu'il fait contre le Parterre moder-
 ne; c'est une espece de Philippique. On
 croioit que M. de B. avoit épuisé cette
 matiere dans sa Préface de la *Mere ri-
 vale* , où il se fait l'application de ce
 Vers du fameux Sonnet de des Barreaux.

J'adore en périssant la raison , qui r'aigrit.

Cependant après avoir fort maltraité
 ce capricieux tribunal , il se radoucit :
 » Tout Auteur indigné contre lui, dans
 » la premiere amertume d'une chute
 » éclatante , conviendra , dit-il , dans
 » le flegme de la reflexion , que c'est
 » moins sa critique qui est injuste, que
 » sa maniere de critiquer.

Horace , comme vous sçavez , veut
 que toute Comédie ait cinq Actes ; M.
 de B. soutient que celle qui n'en a que

trois , est la plus régulière , & qu'elle renferme avec plus de précision ses deux objets essentiels , l'instruction & le plaisir. » Je pourrois , ajoute-t'il : » en donner plusieurs raisons , dont la » plus forte est qu'on n'est point obligé d'avoir recours aux épisodes , pres- » que absolument nécessaires aux Co- » médies en cinq Actes , & que les épi- » sodes doublent , ou du moins font » oublier l'action principale , à laquelle » on ne revient plus qu'avec peine.

M. de B. s'est principalement proposé en parlant de la Tragédie , de justifier l'amour que nous y avons introduit : » Amour , dit il , généreux & désinté- » ressé , qui nous porte aux grandes cho- » ses , qui n'a pour objet que la gloire , » que la volonté de la personne aimée. Mais l'amour peint de ces couleurs , n'est que l'insipide galanterie de nos Opéra & de nos Romans : celui qui est du ressort de la Tragédie est la plus violente de toutes les passions , accompagnée du trouble , des inquiétudes , des remords & de toutes les vives agitations qui en font le caractère , ainsi que l'a remarqué un Ecrivain célèbre par ses talens. Tel est l'amour que les Grecs ont représenté dans leurs Tragédies , & non celui qui n'a pour objet que

le plaisir & la possession. Il n'étoit pas nécessaire d'invectiver contre leurs mœurs & leur religion , pour nous prouver qu'ils n'ont pas connu cette passion comique & badine , à laquelle il donne le nom d'amour , parce que personne ne leur a reproché ce ridicule.

Le reste de l'ouvrage consiste en un Catalogue de pièces de Théâtre , d'Opéra & de Ballets , depuis l'an 1552 , jusqu'en 1735. avec des particularités de la vie de quelques Comédiens François. Mais il manque à ce Catalogue bien des Anecdotes intéressantes. Il feroit aisé de prouver que l'Auteur a un peu négligé cette partie de son ouvrage; car , pour revenir au tems où l'on representoit les mysteres , comment n'a-t'il pas lû dans Rabelais , que Villon entreprit dans son séjour à S. Maixent dans le Poitou , *pour donner passe-tems au peuple , de vouloir faire jouer la Passion en gestes & langaige Poitevin.* A la page 529 du Tome II , il cite la Tragédie de Sylla comme imprimée , & à la page 544 , elle est mise au nombre des pièces manuscrites , c'est pourtant la même Tragédie du P. de la Ruë , que le P. Buffier a fait imprimer , avec quelques changemens , à la suite de sa Grammaire Françoisse. *Parthenice* , ci-

tée comme Comédie manuscrite page 544, est une Tragédie de M. de Sainville, imprimée chez Ribou, ainsi qu'il est marqué page 129. des *Nouvelles Littéraires* du P. Desmolets, où l'on trouve encore parmi les manuscrits du même Auteur, une Comédie intitulée *Metaphrasle Amoureux*. Le même Pere Desmolets pag. 122. parle d'une *Idile* intitulée *Les Muses rassemblées par l'Amour*, qui fut chantée à Aix en 1723, la musique est de M. Campa. Il nous apprend encore page 94, que M. Gautier, Auteur de la Comédie de *Bazile & Quiterie*, avoit présenté aux Comédiens François une petite pièce, qui a pour titre, *Les pouvoirs de la Cabale ou Les guerres du Parterre*. Comment M. de B. si versé dans l'Histoire du Théâtre, a-t-il ignoré que M. de Campistron a laissé une Tragédie intitulée *Pompeia*? Je pourrois pousser plus loin mes remarques; mais j'ai peur qu'elles ne vous ennuyent.

Il suffiroit de vous dire que les *Adieux de Mars* représentés sur le Théâtre Italien, & imprimés depuis peu chez Chaubert sont de l'Auteur de la *Tragédie de Didon*, pour vous en donner une idée avantageuse. C'en est point propre-

Les
Adieux
de Mars.

ment une Comédie ; c'est une pièce d'esprit , agréablement dialoguée , partagée en Scenes différentes qui se rapportent au même objet , & qui sans nœud , & sans dénouement , ne laissent pas de faire un tout qui plaît. C'est une bagatelle bien versifiée , qui rassemble le gracieux & le délicat , le sublime même , avec quelques traits de critique. L'Auteur , dont la naissance , le caractère & les mœurs semblent destinés à remettre la Poësie en honneur dans la société civile , & à la venger en quelque sorte des affronts que plusieurs de ses partisans lui attirent , ne donne pas seulement dans cette pièce des marques de son talent distingué ; il y fait sentir encore l'usage qu'il est disposé à en faire , & combien il déteste l'indigne abus que quelques Ecrivains font de leur génie. Vulcain parle ainsi à Apollon dans la cinquième Scene :

Qu'est-ce qu'un tas de Vers & de Prose indécente ,

Avortons criminels d'une plume mordante ,
Dont l'Auteur s'applaudit en pâissant d'effroi,
Où la vertu, l'honneur, le rang & la naissance
Ne sont point à couvert du trait le plus sanglant ,

Enfans de la fureur p'ûtôt que du talent ,
Qu'on devroit étouffer le jour de leur naissance ?

.....

N'arr' terez-vous point ces funestes Libelles,
Qui, d'un travail obscur, sombre & coupable
fruit,

Laisseroient après eux des traces éternelles,
Sans la Vérité qui détruit

Leurs impostures criminelles :

Ces traits que la malice en secret applaudit,
Mais que la probité, que la raison abhorrent,
Qui font craindre votre art, ou qui le desho-
norent,

Et font rougir le cœur * des succès de l'esprit.

Quand on déteste ces vers, peut-on
être ami de ceux qui les font ? Apollon
répond à Vulcain, qu'à cette image il
ne reconnoît point ses dignes Enfans ;
& que ceux qu'il aime, jaloux du soin
de leur réputation, ne cherchent point
leur gloire dans la honte d'autrui. Il
expose ensuite en vers magnifiques le
noble emploi qu'ils font de leurs talens.
Vulcain qui a parlé lui-même avec tant
d'énergie (apparemment sans s'en ap-
percevoir,) contre l'abus criminel des
talens, réplique à Apollon.

Ma foi je n'entens rien à ce ton emphatique,
Et vous perdez le fruit de votre Poétique.

Mars agit avec une grande hauteur à
l'égard de Vulcain & d'Apollon, il les
traite en Dieux fort subalternes, ou
plûtôt il traite l'un comme un vil ou-
vrier, & l'autre comme un misérable

* Le cœur ne pâlit ni ne rougir ; la rougeur est le
signe extérieur de la honte qui est dans l'âme.

rimailleur. La Scene de Mars & des trois Graces renferme une allusion indirecte & badine au *Ballet des trois Graces* de M. Roi. Venus qui survient leur fait une reprimande sévère, sur le peu de succès qu'elles ont eû depuis peu à Paris par leur faute : Euphrosine répond, *je suis très-pardonnable*. * Thalie tâche aussi de se justifier. Pour Aglaé elle dit :

Mon enjouement a plû, mes traits ont réussi :
Voilà mes sœurs, je comptois sur leur rôle ;
Tout alloit au gré de mon choix ,
Elles m'ont manqué de parole ;
Je ne pouvois pas seule en faire passer trois.

Vous sçavez que l'enjouée Aglaé est la seule qui ait plû dans le *Ballet des Graces*, quoiqu'il y ait plusieurs endroits excellens dans les autres parties de ce Ballet, revêtu de tous les agrémens de la Musique de M. Mouret. Enfin je vous invite à lire cette pièce ingénieuse des Adieux de Mars.

Je m'étois attendu à trouver dans les
nouvelles *Lettres Persannes* traduites de
l'Anglois des portraits originaux, des
paradoxes ingénieux, une critique dé-

Nouvel-
les Let-
tres Per-
sannes.

* *pardonnable* est un nom adjectif qui ne peut convenir à la Personne, mais seulement à la chose, parce que le Verbe *Pardonner* n'est pas actif pas rapport à la personne. On pardonnera une chose, mais on ne pardonne pas un homme.

licate des mœurs, le ridicule national finement développé, le vrai peu commun exposé avec esprit, des réflexions politiques d'un tour singulier. Mais que ma curiosité a été bien trompée ! Les portraits sont en petit nombre & grossièrement dessinés ; & les paradoxes triviaux ; la critique des mœurs est exprimée sans finesse, & une hardiesse insensée tient lieu de ce vrai caché, dont la découverte est si agréable à l'esprit. D'ailleurs le fond d'idées, susceptibles d'agréments vifs & piquans, n'est pas assez égayé : il est obscurci par les traits de la mélancolie Angloise ; la galanterie n'est point parée de ses vraies couleurs ; elle y est souvent peu timide & sans délicatesse ; on trouve cependant une histoire bien intriguée. Le Persan qui écrit à son compatriote sur les mœurs des Anglois, n'est à proprement parler qu'un membre du Parlement jaloux de la liberté, & assez instruit de l'Histoire & du Gouvernement du Pays : il brille lorsqu'il parle Politique, ou qu'il crayonne des Princes & des Ministres. Il fait quelquefois des allusions heureuses qui n'échapperont pas à des vûes pénétrantes. En general la partie politique de cet ouvrage pique plus que tout le reste. Voici mainte-

nant quelques traits qui vous paroîtront peut-être agréables. Le Persan étant à l'Opera avec de ses amis , fut étonné d'entendre chanter mollement un Eunuque appelé *Jules César*. » Je » demandai , dit il , qui étoit ce *Jules* » *César* , & si ç'avoit été un fameux » chanteur. On me répondit que c'étoit » un grand Guerrier, qui avoit conquis » le monde entier, & débauché la moitié des femmes de Rome. « Le Persan fut étonné de cette réponse, & encore plus des applaudissemens donnés par deux Dames à cet Eunuque , tandis qu'un homme le siffla hautement. » Ne prenez pas garde à lui , dit l'ami , » il est du parti contraire & ne vient » ici que pour épier ce qui se passe. » Comment , reprit le Persan ? Etes- » vous donc divisés aussi en fait de Musique ? Oui , répondit-il , c'est une » regle parmi nous de ne juger de rien » par nos sens ou par notre raison , » mais d'écouter , de voir , de penser » selon le parti dans lequel nous nous » trouvons. « Il alla un autre jour à la Comédie , & voici ce qu'il écrit à ce sujet : » Comme j'entends à présent » assez bien l'Anglois, je fus hier au » soir à la Comédie. Le principal Acteur representoit un jeune éveillé, qui

» dans l'espace de trois ou quatre heu-
 » res , que dura le rôle qu'il jouoit , fit
 » cocus deux ou trois maris, & débau-
 » cha autant de filles. J'avois oui dire que
 » le Théâtre Anglois étoit trop meur-
 » trier ; mais il est évident que l'Auteur
 » de cette pièce avoit beaucoup plus à
 » cœur la propagation que la destruc-
 » tion du genre humain. « Il me sem-
 » ble qu'il n'y a pas beaucoup de délicates-
 » se en tout cela. Le trait suivant qui re-
 » garde les Nouvellistes, est assez plaisant.
 » Le Persan trouve dans un Caffé un An-
 » glois , zélé partisan de *Kouli-Kan* , &
 » lui parle ainsi : » Monsieur , je vois que
 » vous vous intéressez beaucoup pour
 » *Kouli Kan*. Etes vous en quelque liai-
 » son avec lui ? Non , répondit-il , je
 » ne suis jamais sorti d'Angleterre ; mais
 » j'aime les Persans , parce qu'ils haïssent
 » les Turcs. Et quel mal vous ont
 » fait les Turcs, repliquai-je, pour avoir
 » mérité de votre part tant de haine ?
 » C'est , Monsieur , reprit-il , que je
 » crains qu'ils ne fassent du mal à l'Em-
 » pereur , dont j'ai toujours été ami. Je
 » demandai alors tout bas à mon voi-
 » sin , qui étoit cet ami de l'Empereur,
 » & j'appris que c'étoit un Maître à
 » danser qui demeuroit dans le Quar-
 » tier de S. Jame.

Je pourrois vous citer encore quelques autres endroits de cet ouvrage, qui ne vous déplairoient pas, mais il faut finir ma Lettre. En terminant mes Observations sur le Livre de M. de Beauchamps, j'ai dû vous dire, que je ne croyois pas qu'elles fussent capables de nuire à sa réputation littéraire, si bien établie par plusieurs Ouvrages ingénieux, & principalement par sa Comédie intitulée *le Portrait*. D'ailleurs on connoît si bien le goût fin & délicat de l'Auteur, que des fautes, telles que celles que j'ai remarquées, ne doivent passer que pour des défauts d'attention ou de mémoire, très-excusables dans un Ouvrage de cette espece, où plusieurs endroits excellens & un grand nombre de réflexions sensées, compensent tout ce qui s'y peut trouver de répréhensible.

Je suis, &c.

A Paris, ce 5.

Août 1735.

A PARIS, chez CHAUBERT, avec
Privilege & Approbation.



OBSERVATIONS

S U R

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

IL s'est passé, Monsieur, depuis quel-
 que temps, à Paris, une guerre litté-
 raire, qui n'a été connue que d'un as-
 sez petit nombre de personnes, parce
 qu'elle s'est faite en Latin. Cinq Doc-
 teurs de Sorbonne * ont publié l'année
 dernière une Lettre adressée à M. le
 Marquis Maffei, au sujet d'un Ouvra-
 ge, auquel ils travaillent depuis qua-
 tre ans, c'est-à dire, d'une *Bibliothèque*
Alphabétique, ou Table générale des
 pièces anciennes, éparées dans une infi-
 nité de Recueils & de compilations mo-
 dernes, qui contiennent des Actes, des
 Vies, des Chroniques, des Traités,
 des Bulles, des Constitutions, des Dé-

Lettre
 des Doc-
 teurs de
 Sorbon-
 ne à M.
 Maffei.

* M M. Salmon, de S. Aubin, de la Lande,
 Digaultray, de Villevielle.

crets , des Dissertations , des Epîtres , des Diplomes , des Transactions , des Liturgies , des Discours , des Homelies , des Opuscles , & plusieurs autres Monumens de cette espèce. Cet ouvrage des cinq Docteurs est intitulé , *Index Sorbonicus*. Voici le précis de leur Lettre à M. Maffei , qui est de 12 pages in 4^o.

Depuis l'invention de l'Imprimerie on a publié , disent-ils , beaucoup de Recueils , sous le titre de *Collections* , d'*Analektes* d'*Anecdotes* , de *Spicilèges* , &c. Comme ces compilations se sont extrêmement multipliées , & que la plupart ont été faites sans discernement & sans ordre , il est arrivé que quelques Compilateurs de ces derniers tems , ne pouvant suffire à parcourir tous ces Recueils , ou ne voulant pas s'en donner la peine , ont fait imprimer un grand nombre de Pièces , qui avoient paru , & les ont données au Public , comme de vraies découvertes. Ils ont ainsi augmenté le nombre importun des Collections , & ont surchargé inutilement la République des Lettres. Ce qu'il y a de pis , est que souvent ces modernes Editeurs se trompent , tantôt sur le nom des Auteurs auxquels ils attribuent les Ouvrages , &

tantôt sur le titre de ces Ouvrages mêmes, ne sçachant pas qu'ils ont autrefois vû le jour sous le nom de leurs vrais Auteurs, & avec le titre qui leur convient. Comme ils ne consultent que le Manuscrit, souvent fautif ou inutile, qu'ils ont sous leurs yeux, l'Ouvrage, qui a paru il y a 200 ans sain & entier, reparoît aujourd'hui par leurs soins, dans un état digne de pitié, altéré, tronqué, partagé, estropié de toute maniere. Enfin il suffit que ces Compilateurs de profession trouvent dans le coin d'une Bibliothèque un vieux Manuscrit rongé de vers; aussi-tôt, sans examiner s'il n'a pas déjà été publié, ils se hâtent de le mettre sous la presse dans l'état où ils le trouvent. Cependant l'Ouvrage a été imprimé dix fois, & fort correctement. Ces Sçavans dédaignent de s'en informer; il est au dessous d'eux de le sçavoir; les Manuscrits seuls qu'ils découvrent sont dignes de leur attention. Comme ces Compilations modernes sont plus communes, & bien plutôt consultées que les anciennes, il arrive que les travaux de nos sçavans Editeurs, leurs notes, leurs remarques, leurs dissertations, n'aboutissent qu'à augmenter l'ignorance publique, & qu'à répan-

dre des ténèbres sur l'Histoire Ecclesiastique & Prophane.

Les cinq Docteurs, après avoir exposé le dessein d'un Ouvrage important pour remédier à cet abus, & avoir rendu compte de la méthode qu'ils se proposent de suivre dans cet Ouvrage, dont les deux premiers Volumes paroîtront bien-tôt, ont crû devoir donner quelques exemples des fautes considérables, où les plus fameux Compilateurs sont tombés.

Le P. Mabillon, au Tome II. page 18. de ses *Analec̃ta*, a inséré une Homelie de muliere Cananaea d'après un Manuscrit de S. Germain-des-Prez. Il attribue cette Homelie à un S. Laurent surnommé *Mellissus*, qui selon lui, a été Evêque de Novare, & ensuite Archevêque de Milan. Cependant comme on ne trouve aucun Evêque de ce nom dans le Catalogue des Evêques de Novare, Bosca dans son Martyrologe de l'Eglise de Milan, soutient que cette Homelie est d'un Laurent Prêtre de Novare & martyr. Lazare Augustin Cotta, qui a imprimé cette Homelie avec des Notes, est du même sentiment; & un docte Capucin, nommé le R. P. Joseph-Marie de Novare, a rassemblé une foule de preuves, pour confirmer cette opinion : mais voilà

bien des peines perdues. Cette Homelie se trouve au nombre des Oeuvres de S. Jean Chrysostome en Grec & en Latin, & le P. Monfaulcon l'a inserée lui même dans l'Edition qu'il a donnée de ce Pere. Pourquoi y a t'on été trompé jusqu'ici? C'est que la version latine du texte Grec est differente, quant au choix & à l'arrangement des expressions, de la prétendue Homelie de S. Laurent. Mais ce qu'il y a de singulier, est que tous ces Sçavans ont donné la torture à leur esprit, pour découvrir le veritable Auteur de l'Homelie, & n'ont pas dit un mot de l'Homelie de S. Chrysostome, qui est pourtant la même que celle dont il s'agit. D'un autre côté les Editeurs de S. Chrysostome, & le P. de Monfaulcon lui même, n'ont fait aucune mention des differentes attributions de l'Homelie & des conjectures diverses qu'elle a fait naître. C'est que les premiers n'avoient point lû S. Chrysostome, & que les seconds, ou n'étoient point informés de la dispute au sujet de l'Homelie, ou ne l'avoient point lûe dans les Compilations.

L'actif & infatigable scrutateur de Manuscrits, Dom Martenne, dans son *Tre-sor d'Anecdotes*, t. 5. col. 377. a recueilli onze Homelies, qu'il met sous le

nom du venerable Bede , & qu'il prétend n'avoir jamais paru. Cependant l'onzième de ces Homelies est inserée & attribuée à Origene dans l'*Homiliarium Doctorum* de l'Edition de Bâle 1493 ; dans une autre collection imprimée à Cologne en 1576. p. 164 ; dans la *Bibliotheca Concionatoria* du P. Combéfis, t. 1. p. 740 ; & enfin parmi les Oeuvres d'Origene de l'édition de Paris 1619 , partie 2. pag. 286. Dans tous ces endroits elle se trouve bien plus correcte , que dans le *Thesaurus* du P. Martenne. Les six autres ; sçavoir , la 2^e. la 4^e. la 5^e. la 6^e. la 7^e. la 9^e. sont imprimées parmi les Oeuvres de Bede à Cologne 1612. avec des differences assez considerables. C'est ainsi qu'on lit dans cette édition des œuvres du même Bede les questions sur l'*Octateuque* , que le P. Martenne a tronquées, & dont il a tiré seulement celles qui concernent les premiers Chapitres de la Genese , pour en grossir son *Tresor* t. 9. col. 293. prétendant que cet Ouvrage n'avoit point encore vû le jour.

Christophe-Godefroi Hoffinan (*in nova scriptorum & monumentorum collectione, Lipsiæ in-quarto 1731. T. 1. pag. 633.* a prétendu publier , comme un Ouvrage qui n'avoit jamais paru , le

Memoriale Card. Bellarmini ad Clem. VIII. Cependant cette pièce fut imprimée à Paris en 1670 dans le Livre de Claude de la Place, intitulé *de Clericorum sanctimoniâ & de singularitate Beneficiorum*, pag. 581.

Nous pourrions, ajoutent les Docteurs, citer une infinité d'autres exemples encore plus étonnans. Mais ce qui s'est passé depuis peu, au sujet de deux Epîtres attribuées à S. Augustin, trouvées dans le Monastere de Gottwik *, & imprimées à Vienne en Autriche en 1732. & la même année à Paris, mérite une plus sérieuse attention. Il s'agit de sçavoir si ces deux Epîtres sont réellement de S. Augustin. Possidius & S. Fulgence en font mention, dit l'éditeur de Paris. Mais est il bien certain que les deux Epîtres de S. Augustin, dont parlent ces deux Auteurs, soient celles dont il s'agit? au moins l'Editeur ne le prouve point. Quant à la premie-

* Elles ont été découvertes dans un ancien Manuscrit de cette Abbaye par Dom Geoffroi Besselius Abbé du Monastere. Cet Abbé, avec le célèbre Dom Bernard Pez Benedictin d'Allemagne, les ont fait imprimer à Vienne avec une Préface; & Dom Jacques Martin Religieux de S. Germain en a donné aussi une édition avec des notes dans la même année. C'est celle de Paris.

re, il n'y a aucune preuve certaine, *
 Pour ce qui est de la deuxième, qui est
 adressée à Optatus, il étoit assez inutile
 de citer l'autorité équivoque de l'offi-
 dius & de S. Fulgence; puisque la plus
 grande partie de cette Epître se lit dans
 les extraits qu'Eugypius, Auteur du
 cinquième siècle, a faits des Oeuvres de
 S. Augustin, ch. 345. fol. 101. de l'édi-
 tion de Bâle 1542. Voilà uniquement
 ce qui fait voir clairement, selon les
 cinq Docteurs, que l'Epître est véri-
 tablement de S. Augustin, & est la mê-
 me que l'Epître à Opratus, dont S. Ful-
 gence fait mention: mais comme le
 Manuscrit de Gottwik n'est pas correct,
 & qu'il y a des fautes considérables,
 que l'Editeur de Vienne & celui de Pa-
 ris ont mal corrigées, les cinq Doc-
 teurs ont jugé à propos d'insérer dans
 leur Lettre le Fragment de celle de
 Saint Augustin, tel qu'on le lit dans
 Eugypius, dont l'édition est fort rare.

Dom Jacques Martin ** de la Congre-

* Les Docteurs, dans la Replique qu'ils ont
 publiée, conviennent que les deux Epîtres sont
 réellement de S. Augustin. Ils proposent seu-
 lement ici des doutes sur la première, en for-
 me d'objection.

** Auteur du Livre de *la Religion des Gau-
 lois*, & de plusieurs autres, qui font honneur
 à son érudition.

gation de S. Maur, regardant la Lettre des cinq Docteurs comme injurieuse aux Sçavans de son Ordre, & s'imaginant que les Docteurs avoient dessein d'attaquer toutes les éditions des Peres dont la respectable Congregation de S. Maur a enrichi la Republique des Lettres, a crû devoir y répondre par une Lettre adressée au Corps des Docteurs de Sorbonne. Il commence par témoigner beaucoup de mépris pour la latinité de ses Adversaires, & pour leur stile négligé; où il eût voulu trouver, dit-il, *docum levocinium, humanitatis sales, facetam ironiam*. Il prétend ensuite que c'est avec raison que le Pere Mabillon a attribué à S. Laurent Evêque de Novare l'Homelie de *Muliere Cananaâ*, parce que le Manuscrit de S. Germain où elle est, & qui est très ancien, porte pour titre, *Incipit liber primus S. Laurentii Episcopi*, & que tous les Compilateurs des Ouvrages des Peres, avant le Pere Mabillon ont attribué cette pièce à S. Laurent Evêque de Novare; & que c'est aussi le sentiment du Cardinal Bona, de Guillaume Cave, de Dupin, de la Bigne, d'Ughellus dans son *Italia sacra*, & enfin des célèbres Bollandistes. Il est vrai qu'on ne trouve aucun Evêque de ce nom dans le Catalogue

des Evêques de Novare : Mais Dom Jacque Martin répond , qu'on découvre tous les jours , par des monumens certains , plusieurs Evêques qui n'étoient point dans les anciens Catalogues , & que la critique fait revivre dans la mémoire des hommes. Tel est selon lui le S. Laurent Evêque de Novare. Il avoue que cette Homelie est presque entièrement la même , que celle qu'on lit en grec dans les Oeuvres de S. Chrysostome : mais cette objection ne l'ébranle point : S. Chrysostome , si on l'en croit , par rapport à cette Homelie , a été plagiaire , ainsi que S. Ambroise , S. Jérôme & plusieurs autres Peres l'ont été par rapport à Origene , à S. Basile , &c. Quant à l'objection faite au P. Mabillon au sujet de son silence sur l'Homelie de S. Chrysostome , & au R. P. de Monfaulcon , qui dans l'édition de ce Pere , n'a rien dit de l'attribution de cette Homelie à un S. Laurent Prêtre ou Evêque de Novare , Dom Jacque Martin a jugé à propos de passer cet article sans y répondre.

Pour ce qui regarde les onze Homelies du *Trésor des Anecdotes* , Dom Jacque Martin soutient que c'est fausement qu'elles ont été imputées à Origene , & qu'elles sont réellement du vé-

néralle Bede. On le lui accorde. Mais le Pere Martene ne devoit donc pas les publier comme des Oeuvres Anecdotes qui n'avoient point encore vû le jour, *tanquam ineditas*, puisqu'elles avoient été déjà imprimées plusieurs fois sous le nom d'Origene, c'est le point principal dont il s'agit. Il en est de même du Manuscrit des Questions sur l'*Ostentique*: il falloit se contenter de dire que cet Ouvrage, qui avoit paru sous le nom de Bede, n'étoit point de cet Auteur, sans le donner comme une nouvelle découverte; & on devoit apprendre seulement au Public qu'on avoit trouvé un Manuscrit de cet Ouvrage de Bede, que Charlemagne avoit autrefois fait copier pour son usage particulier.

Dom Jacques Martin vient ensuite aux deux Epîtres de S. Augustin. Il prétend d'abord que le stile seul de ces deux pièces suffit pour en discerner le véritable Auteur, parce qu'on peut dire du stile de S. Augustin ce que S. Augustin lui-même a dit de celui de S. Cyprien: *Stylus ejus habet quandam propriam faciem, quâ possit agnosci.* (Epît. 93. n. 39.) Le doute des cinq Docteurs à ce sujet donne lieu à Dom Jacques Martin d'invectiver contre leur discernement &c

leur goût. Doubter, selon lui, de l'authenticité de ces deux Epîtres c'est revoker en doute tout ce qu'il y a de plus constant & de plus respectable dans les anciens Manuscrits. 2°. Il prétend qu'Eugypius qui vivoit du tems du Pape Pelage & de l'Emp. Tibere Constantin & par conséquent à la fin du sixième siècle, & non du cinquième, comme Dupin le dit, & les cinq Docteurs après lui; ce qui lui donne lieu de les railler sur leur Chronologie. 3°. Si le Livre d'Eugypius, dit-il, eût péri, nous n'aurions donc, selon les cinq Docteurs, aucune raison de croire que les deux Epîtres sont de S. Augustin, ce qui est absurde. 4°. Le Fragment d'Eugypius n'est que la troisième partie de l'Epître à Optatus. Ce Fragment sert donc à appuyer la découverte; mais la découverte ne laisse pas de subsister toujours, indépendamment du Fragment. Cela est vrai; mais qu'il me soit permis de dire que le sçavant Editeur de ces deux Epîtres, qui s'est mis si fort en frais pour convaincre le Public qu'elles étoient de S. Augustin, ne devoit pas oublier la preuve tirée du Fragment d'Eugypius: il a ignoré ce fragment, & c'est tout ce que les cinq Docteurs ont eu dessein de faire connoître pour montrer en

même-tems l'utilité de l'Ouvrage qu'ils ont entrepris. Au reste, ajoute Dom Jacques Martin, je ne regarde le Fragment contenu dans l'édition que les hérétiques ont donnée d'Eugypius, & qui est fort suspecte, suivant la remarque de Bellarmin, comme un fragment de S. Augustin, que parce que j'y découvre le stile & la maniere de penser de ce Pere. C'est la regle en effet que suivent tous les bons Critiques.

Dom Jacques Martin va plus loin : il prétend que le Recueil d'Eugypius imprimé à Bâle en 1542. & puis à Venise, n'est point authentique, *que ce n'est point l'Ouvrage d'Eugypius* : 1^o. parce que, suivant Cassiodore, les extraits d'Eugypius étoient compris en 338 Chapitres. Or ces extraits, tels qu'ils paroissent de l'édition de Bâle & de Venise, sont contenus en 332 Chapitres. On trouve en effet 338 Chapitres dans un Manuscrit de la Bibliothèque du Roy & dans celui de S. Germain, avec quelque difference néanmoins, quant à la division des Chapitres. Mais ce qui est à remarquer, c'est que le Fragment de l'Epître à Optatus ne s'y trouve point, quoiqu'il soit dans d'autres. Il y a été sans doute ajouté, dit l'Auteur, dans les siècles suivans, ainsi que plusieurs au-

tres articles. Il fait ensuite plusieurs remarques sur la difference de quelques Manuscrits d'Eugypius : Or celui de Corbie qui est aujourd'hui dans la Bibliotheque de S. Germain , contient plusieurs augmentations & interpolations ; & l'on y voit le fragment de la *Lettre à Optatus*, plus exact qu'il ne l'est dans l'édition qui a été faite de cet ancien Auteur. Dom Jacques Martin ajoute que ce fragment est si fautif dans la Lettre des cinq Docteurs, *ut Ludi-magister Quartanum , qui ita legeret scriberetque , vel è Scholâ pelleret , vel virgis caderet*. Il donne ensuite lui-même ce Fragment avec des notes de sa façon.

Repli
que de
M. de la
Lande.

Au mois de Janvier de cette année a paru une Replique de 48 pag. *in-quarto* , attribuée à M. de la Lande , l'un des cinq Docteurs ; & adressée au R. P. General de la Congregation de S. Maur, aux Prieur & Religieux de l'Abbaye de S. Germain. Cette Lettre est aussi polie que vive & solide. L'Auteur prétend d'abord que la Lettre de Dom Jacques Martin a été écrite de concert avec toute l'Abbaye de S. Germain, que les Sçavans de cette Maison ont distribué l'Ouvrage entr'eux ; que les uns ont été chargés de fournir les materiaux, les autres de les mettre en œu-

vre & de leur donner la forme ; les autres enfin de répandre le fiel & les invectives. L'Auteur les rappelle toutes, sans en omettre aucune, & sans cependant user de reprefailles. Voilà, dit-il, ce *vocum lenocinium*, ces *humanitatis sales*, que notre adversaire a trouvé manquer dans notre Lettre à M. Maffei.

Le Docteur entre ensuite en matiere. Après avoir cité plusieurs autres fautes des Peres Mabillon, Martene & Durand, semblables à celles qui sont rapportées dans la Lettre des cinq Docteurs à M. Maffei, il justifie tout ce qui y est avancé par rapport à l'Homelie de *Muliere Cananea*. Mais ce sont de longues discussions que je ne puis exposer ici. Il suffit de vous dire que l'Auteur fait voir clairement que Dom Jacques Martin sur cet article, ainsi que sur les autres dont il s'agit, n'a pas toujours raisonné avec justesse & a manqué d'attention dans plusieurs faits qu'il a avancés. Il avoue néanmoins que leur adversaire les a redressés fort à propos, sur une méprise qui leur étoit échappée. Les deux principales loix de la Sorbonne, ajoute t-il, sont *simplex erroris confessio*, & *modesta defensio veritatis*. Mais s'il cède en cette occasion la victoire à Dom Jacques Martin, il

prend bien ensuite sa-revanche , sur tout par rapport au prétendu Plagiat de S. Chrysostome , de S. Ambroise & des autres Peres de l'Eglise ; comme si c'étoit être plagiaire , que d'imiter les Auteurs qui ont précédé , & de se rendre propres quelques-unes de leurs pensées. Peut-on dire , par exemple , que certains écrits de S. Ambroise ou de S. Jérôme sont les mêmes que ceux qu'on attribue à Origene , parce qu'on y trouve quelques pensées de ce Pere ? Il n'en est pas de même de l'Homelie de *Muliere Cananaa* ; elle est toute entiere dans S. Chrysostome , & toute semblable à celle que le P. Mabillon attribue à S. Laurent Evêque de Novare ; enforte qu'il faut nécessairement , ou que S. Chrysostome en soit le véritable Auteur , ou qu'il soit coupable d'un plagiat indécet , & qui n'a point d'exemple dans les Peres de l'Eglise.

A l'égard des deux Lettres de S. Augustin nouvellement trouvées dans le Monastere de Gottwik , l'Auteur prétend que c'est à tort que Dom Jacques Martin impute aux cinq Docteurs , de ne les pas reconnoître pour véritables & authentiques. Ce n'est pas en effet de quoi il s'agit dans leur Lettre à M. Maffei. Loin de vouloir enlever à S.

Augustin des Ouvrages qui lui appartiennent , l'Auteur reproche-au contraire aux Peres Benedictins , de l'avoir dépouillé mal-à-propos & sans aucun fondement , dans leur édition , du *Dialogue entre Orose & S. Augustin*, qui avoir été jusqu'alors mis au rang des Ouvrages de ce S. Docteur. Il me paroît que l'Auteur raisonne sur cet article avec beaucoup de justesse & de force. Il n'a pas moins d'avantage , lorsqu'il refute les raisons alleguées par Dom Jacques Martin , pour prouver que la *Collection d'Eugypius* imprimée à Bâle en 1542. & à Venise en 1543. n'est point le véritable Ouvrage de cet ancien Auteur. Il prouve avec succès qu'Eugypius vivoit sur la fin du 5^e. siècle , & non sur la fin du sixième , comme Dom Jacques Martin le prétend , & il se moque des notes de ce Religieux sur le Fragment de S. Augustin contenu dans la *Collection d'Eugypius*.

Comme Dom Jacques Martin avoit reproché des défauts de latinité aux cinq Docteurs , l'Auteur de la Replique n'a pas jugé à propos de se taire sur cet article , quoique frivole. Il semble convenir que la Lettre à M. Maffei n'est pas écrite fort purement : mais il applique aux cinq Docteurs ces paro-

les de M. le Clerc , dans sa Bibliothèque choisie , t. 20. pag. 262. » On a
 » critiqué le stile de M. l'Abbé Fonta-
 » nini , . . comme s'il avoit dû être for-
 » mé sur la latinité du siècle d'Auguste.
 » Mais ceux qui écrivent de ces sortes
 » de choses (de la Diplomatie) ne
 » se piquent pas d'être Ciceroniens. Il
 » est comme impossible que la multitu-
 » de des Livres qu'ils lisent , & qui sont
 » très-mal écrits , ne gâte insensible-
 » ment leur stile. Les Peres Mabillon
 » & Ruinart en sont de bons exemples.
 » On voit bien par quantité d'endroits
 » de leurs Ouvrages , qu'ils avoient lû
 » les bons Auteurs , & qu'ils les enten-
 » doient , puisqu'ils en empruntent
 » très-souvent des expressions ; mais
 » on voit aussi qu'ils ne se sont nulle-
 » ment proposé de les imiter constam-
 » ment. « L'Auteur pouvoit ajouter
 que pour cette raison les personnes d'u-
 ne érudition vaste & profonde n'écri-
 vent jamais bien en aucune langue.

Lettre
 de M. de
 Bacques.

Avant que cette Replique parût, M.
 de Bacques ancien Professeur du Colle-
 ge des quatre Nations , & ancien Rec-
 teur de l'Université , avoit publié une
 Lettre de neuf pages in-quarto , adres-
 sée au Supérieur General de la Congre-
 gation de S. Maur , pour se plaindre de

la réponse injurieuse de Dom Jacques Martin à la Lettre des cinq Docteurs , pour les justifier sur plusieurs chefs , & pour relever quelques erreurs de ce sçavant Benedictin. Dans cet Ouvrage d'ailleurs bien écrit , les matieres n'étoient pas traitées à fond, comme elles l'ont été depuis dans la Lettre de M. D. L. L. Dom J. M. pour prouver que l'Homelie de *Muliere Canana* étoit de S. Laurent Evêque , & non de S. Laurent Prêtre , avoit avancé dans sa réponse que dans le quatrième siècle il étoit défendu par les Canons aux Prêtres de faire des discours aux Peuples. M. de Bacques avoue que dans les quatre ou cinq premiers siècles de l'Eglise, c'étoit la coutume de l'Eglise d'Afrique, qu'un Prêtre ne prêchât jamais en présence de l'Evêque. S. Augustin n'étant que Prêtre , fut dispensé de cette loi par Valere Evêque d'Hippone (auquel il succéda depuis) parce que Valere qui étoit né Grec, avoit de la peine à s'énoncer en latin. Mais il soutient que cet usage n'étoit point dans l'Eglise d'Orient , ni en Italie , ni dans le Diocèse de Novare , dont Laurent étoit Prêtre. Origene n'a point été Evêque : Peut-on dire qu'il n'a jamais prêché , & que ses Homelies ne sont point de lui ?

Cette prétention ne seroit pas raisonnable. Il est vrai qu'il y a quelques Canons qui défendent aux simples Prêtres de prêcher en présence de l'Evêque : mais aucun Canon ne leur interdit la prédication , lorsque l'Evêque est absent. L'Auteur fait voir ensuite , par rapport aux deux Lettres de S. Augustin , que selon Vossius & Bellarmin , c'est une erreur grossiere de prétendre qu'Eugypius vivoit du tems de Pelage & de l'Empereur Tibere Constantin : le contraire est démontré.

Lettre
du R. P.
de Mon-
faulcon.

Un autre Ecrivain * s'est déclaré contre les Docteurs de Sorbonne , qui , selon lui , ont dans cette dispute franchi les bornes de la modestie , de la bien-seance & de la Religion. On se préparoit à lui répondre , lorsqu'un homme respectable par son caractère , par les qualités de son cœur & de son esprit , & par les grands services qu'il a rendus à l'Eglise & à la Republique des Lettres , un homme très-distingué par son sçavoir dans un Ordre où les Sçavans sont aussi communs que les ignorans le sont dans quelques autres ; le R. P. Dom Bernard de Monfaulcon , a écrit à M. Salmon , le premier des cinq Docteurs ,

* M. Prevôt Auteur des feuilles Periodiques du Pour & Contre , V. la feuille 81. & 82.

une Lettre latine de quatre pāges , *
 par laquelle il déclare que lui & tous
 ses confreres *sans en excepter un seul*, ont
 condamné la Lettre de Dom Jacque
 Martin. Il donne de grands éloges à
 l'utile entreprise des cinq Docteurs. Il
 proteste que l'ouyrage , dont ils ont
 lieu de se plaindre , est uniquement de
 ce Religieux ; que les autres Peres de
 l'Abbaye n'y ont aucune part ; que les
 Superieurs lui avoient seulement ac-
 cordé la permission de publier un
 Ecrit sur ce sujet, mais non de se servir
 de termes injurieux & offensans. Enfin
 il offre ses services aux Auteurs de l'*Index*, &
 promet de répondre , dans le
 treizième Tome de son Edition de S.
 Chrysostome, aux objections qu'ils ont
 faites dans leur replique , au sujet de
 quelques Ouvrages de ce Pere. Mais
 il promet de le faire *amico semper animo*.
 Puis il ajoute ces paroles qui ont été
 depuis peu relevées dans le Journal de
 Trevoux : *Deinde verò orbis litterarii ju-*
dicium expectabimus , nihil curantes Tre-
voltianos illos, qui officinam nostram à mul-
tis jam annis frustra laceffunt. Il nous ap-
 prend enfin que le douzième volume
 de S. Chrysostome est entierement imprimé ;
 qu'on y verra onze Homelies qui

* Elle est imprimée sans date.

n'ont point encore paru , & qui sont capables de jeter beaucoup de lumieres sur l'Histoire de ce siècle-là; mais ce Tome ne paroîtra qu'avec le treizième.

Voilà donc la guerre litteraire entierement finie entre la Sorbonne & l'Abbaye de S. Germain. D. J. M. informé que je travaillois à l'extrait des pièces de son procès avec les cinq Docteurs , m'a fait l'honneur de m'envoyer la Lettre suivante du R. P. Edmond Martene son Confrere , adressée à lui même.

» Mon R. P. Je ne sçai personne que
 » Dom Bernard ait consulté quand il a
 » écrit sa Lettre à M. Salmon. Je sçai
 » bien qu'il ne m'a pas consulté : & s'il
 » m'avoit demandé avis , je lui aurois
 » conseillé de ne le pas faire. Je ne vois
 » pas que sa Lettre lui fasse honneur ,
 » &c. Ce 2 Août 1735. Signé *Martene*.
 Au reste je vous invite à lire ce que les
 Auteurs du Journal de Trevoux (Journal
 estimable depuis Janvier 1734.)
 ont écrit sur cette matiere.

Je m'imagine , Monsieur , que vous seriez un peu las de mes Lettres , si je vous en avois écrit un grand nombre d'aussi sérieuses que celle-ci. En cas qu'elle vous ennuye , souvenez - vous que vous vous êtes plaint vous-même que je ne vous entretenois le plus sou-

vent que de ces livres frivoles , dont la plupart des Journalistes dédaignent de faire mention. En cela vous ne m'avez pas rendu justice. Depuis que j'ai entrepris de vous écrire toutes les semaines des Observations sur les Ecrits modernes , je n'ai passé sous silence aucun Ouvrage nouveau , de quelque espece qu'il fût, si ce n'est ceux des pais étrangers qui ne sont point parvenus à ma connoissance. Je vous ai souvent parlé de Livres frivoles , parce que depuis quelque tems on en imprime beaucoup plus de ce genre que d'un autre ; & je n'en sçai pas la raison.

Il paroît depuis quelques jours un Livre intitulé *Paris* , ou le *Mentor à la mode* ; de peur que vous ne me fassiez encore le même reproche, & avec plus de fondement , je ne vous en dirai rien. Au reste je ne vous enverrai plus de pièces de vers galans , que vous avez raison de mépriser. En verité je ne vous ai fait part de la dernière que par une espece de complaisance , & comme malgré moi. Cela ne convient ni à notre caractère , ni à notre âge. A l'égard des vers satyriques , que je regarde comme de lâches assassinats , je les ai en horreur ; je ne me permets pas même

Paris ou le Mentor à la mode.

mede les lire , ni de les entendre. Cependant la licence sur cet article n'a jamais été poussée plus loin : c'est une triste preuve de la corruption de notre siècle , où , au mépris de la raison & du Christianisme , l'humanité & la charité sont des vertus malheureusement fort négligées.

On débite actuellement chez Chaubert , Quai des Augustins , *l'Histoire des Révolutions de Pologne*, par M. l'Abbé D.F. imprimée à Amsterdam chez l'Honoré 1735. 2. vol. in 12.

Je suis, &c.

*A Paris , ce 13
Août 1735.*

A PARIS , chez CHAUBERT, avec
Privilege & Approbation.



OBSERVATIONS

S U R

LES ECRITS MODERNES.

 LETTRE VINGT-TROISIE'ME.

LE goût que vous avez , Monsieur , Histoire
 pour les Ouvrages d'une érudition re littéraire de
 solide, excite souvent votre colere con- la France
 tre le grand nombre de brochures frivo-
 les , accréditées par l'ignorance ou par
 l'oïveté : mais le froid accueil , que
 leur fait le Public éclairé , doit un peu
 vous adoucir : d'ailleurs il paroît de
 tems en tems des Livres utiles & cu-
 rieux , qui méritent d'être estimés. Je
 mets dans le nombre de ces derniers
l'Histoire littéraire de la France , dont on
 vient de publier deux volumes nou-
 veaux , qui renferment le cinquième ,
 le sixième & le septième siècles. Le
 but de cet important Ouvrage vous est
 connu , ainsi je ne m'arrête pas à vous
 l'exposer. Les doctes Benedictins de la
 Tom. II. . H

Congrégation de Saint Maur , qui l'ont entrepris, fournissent leur carrière avec succès. C'est toujours le même goût d'érudition , & une égale attention à ramasser tout ce qui a rapport aux Sçavans , aux Lettres , & aux personnes qui les ont encouragées. Leur genie & leurs talens sont fidèlement retracés aux yeux des Lecteurs, & le flambeau de la critique brille en divers endroits de cet Ouvrage. A l'égard des écrits perdus , l'énumération en paroît d'abord aussi inutile , que les calculs d'un profit chimérique que feroit un Marchand assuré de la perte de son Vaisseau : cependant pour peu qu'on réfléchisse , on sent qu'elle sert à faire connoître les diverses matieres qu'on a traitées , & les Auteurs anonymes des Manuscrits qu'on découvre de tems en tems.

Ne vous attendez pas que je passe en revûe les divers Ecrivains du cinquième siècle : ce sont pour la plupart des Saints illustres , des Prédicateurs pathétiques , de pieux Compilateurs de Vies des Saints , des Controversistes habiles & lumineux , des Ecrivains de Livres de piété : ce sont les Euchers , les Hilaires d'Arles , les Prosper , les Cassiens , les Salvien , les Vincents de Lerins , &c.

Vous comprenez allez que je dois laisser à d'autres plumes le soin de parler de ces Héros du Christianisme , & me contenter de communiquer en particulier quelques remarques au Sçavant Religieux qui préside à cet Ouvrage si digne de son zèle. Mais en m'abstenant de ces détails Théologiques, je ne dois pas oublier le discours sur l'état des Lettres dans les Gaules , durant le cinquième siècle ; parce qu'il renferme beaucoup de faits littéraires ; c'est un tableau curieux, dont les principaux traits ne peuvent manquer de réveiller votre attention.

Vous avez vû dans le premier volume , combien les Lettres ont autrefois été florissantes dans les Gaules. Vers la fin du cinquième siècle, elles commencerent à décheoir de leur splendeur ; révolution qui leur a été commune avec la Grece & avec Rome , ces Mères célèbres des Sciences & des Arts. Au milieu de cet obscurcissement , il y eut quelques rayons d'une brillante lumière. On trouve un grand nombre de Théologiens, de Philosophes, de Mathématiciens, d'Historiens, de Poètes, d'Orateurs , & de Sçavans. Il est vrai que tous leurs Ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous ; mais ce qu'on en

ſçait , comparé avec ceux qui nous reſſent , ſuffit pour juger de la fécondité de ce ſiècle en gens de Lettres & en beaux eſprits. D'ailleurs les erreurs, nées ou protégées dans les Gaules , y ont trouvé de ſçavans adverſaires. Malgré tous ces efforts le torrent de la barbarie inonda enfin tout le pays.

Juſqu'au milieu du cinquième ſiècle, les Gaulois cultiverent les Lettres & les Sciences. Il y avoit dans toutes les principales Villes des écoles où l'on enſeignoit la Philoſophie , la Poétique & les belles-Lettres. Dans les unes on liſoit Ariſtote , & dans les autres Virgile, Ciceron , Plaute, Nævius, Caton, Varron , Gracchus , Chryſippe , Fronton. Le deſir de ſe perfectionner dans les Sciences , attiroit les Gaulois dans les Ecoles célèbres des Pays étrangers. Ils alloient continuer à Rome leurs études du Droit, & y fréquentoient le Barreau, moderant par la gravité Romaine ce qu'il y avoit de diffus & de trop vif dans leur éloquence. Leur grande capacité étoit enſuite récompenſée par les chaires de Réthorique , & quelquefois par les premières dignités de l'Empire.

L'ardeur des Gaulois pour les Lettres alloit encore plus loin ; ils entrete-

noient des liaifons dans les Pays Etrangers, avec des personnes célèbres par leur érudition. On les voit au commencement de ce fiécle consulter S. Auguftin, S. Jérôme & S. Paulin. Quelques-uns entreprenoient de longs voyages, pour jouir de leurs fçavantes converfations; des femmes même propofoient à ces Oracles de l'Eglife des difficultés fur l'Ecriture Sainte. Ce commerce donna naiffance à des Lettres édifiantes, & à divers Ecrits pieux ou fçavans.

Tant d'application à l'étude conferva les Lettres dans leur ancien luftre. On voit dans Severe Sulpice un noble rival de Salufte & de Tacite; fi S. Hilaire Evêque d'Arles, S. Eucher Evêque de Lyon, & Salvien Prêtre de Marseille, joignent aux beautés de l'éloquence toute la force du raifonnement; Caffien & Vincent de Lerins nous ont laiffé des Traités dignes des fiécles les plus éclairés. La langue Latine, qui étoit la langue vulgaire de nos Gaulois, retenoit encore fes principales beautés, & la langue Grecque n'étoit pas ignorée. On poffédoit dans toute fa perfection la bonne maniere de traiter la Théologie, en la puisant dans fes feules & veritables fources; je veux dire l'Ecriture & la Tradition; maniere.

qui a servi de modèle au dix-septième & dix huitième siècles, où la barbarie scholastique a presque entièrement expiré. La Poétique ne fut pas négligée ; S. Prosper & le Poète Ruthilius font voir qu'elle conservoit encore parmi nos Gaulois toute son élévation, & toute son élégance. Vivès, Critique très-judicieux, soutient que certains endroits de leurs Poèmes approchent de la beauté & de la politesse de ceux des anciens, & que quelques autres vont même jusqu'à les effacer. A l'égard de la Médecine, de la Géométrie, de l'Astronomie, nous trouvons des Auteurs comblés d'éloges pour avoir cultivé ces sciences avec succès, & beaucoup pour s'y être perfectionnés : mais il faut se défier de ces louanges, & se rappeler souvent que chaque siècle a une idée du beau, de l'excellent & du parfait, relative à ses lumières & à ses connoissances. En comparant ces Panegyriques qui nous restent, on voit que la médiocrité, pour ne rien dire de plus fort, suffisoit pour les mériter. S. Sidoine Apollinaire nous parle d'un certain Consence, comme d'un prodige. C'étoit un Amphion pour la voix, & pour toucher toutes sortes d'instrumens avec délicatesse; un Sophocle, un Euripide pour la Tragédie, un

Plaute , un Terence , un Alexandre pour la Comédie ; un Démosthène , un Cicéron pour l'éloquence ; un Tite-Live , un Virgile pour la belle latinité ; un Petrone , un Ovide pour les vers tendres & enjoués ; un Euclide , un Aratus pour les Mathématiques ; un Sénèque pour la Philosophie , un Homère pour le génie ; un Herodote , un Saluste , un Tacite pour l'Histoire ; enfin un Varron pour la diversité de ses Ecrits. Vous jugez bien qu'il y a beaucoup à rabatre d'un éloge si pompeux. Le cinquième siècle seroit le siècle d'or des Lettres , s'il avoit produit un pareil génie. Tout ce qu'on peut dire de moins , c'est que le distributeur de ces louanges n'avoit pas une idée juste de ces excellens Auteurs de l'antiquité.

Il faut pourtant avouer que la Méta-physique avoit extrêmement germé dans ce siècle. Fauste , Moine de I.e-rins & Evêque de Riez , le grand zélé-
 teur du Semipelagianisme , consulté sur la nature de l'ame , soutenoit qu'elle étoit corporelle ; & appuyoit son sentiment sur divers textes mal interprétés de l'Ecriture & des Peres de l'Eglise. Aux autorités il joignoit un raisonnement ridicule , confondant l'immense avec l'incorporel. Il prétend que Dieu

étant immense , & n'étant borné par aucune créature , il est le seul qui soit sans corps. De-là il conclut que les ames & les Anges étant renfermés dans un certain lieu , sont des corps , quoique plus subtils que les autres , & il veut qu'on dise que ce sont des créatures spirituelles , comme il dit que l'air est spirituel. Fauste , qui aimoit les opinions singulieres , a avancé dans un autre écrit , où il se déclare encore pour la corporalité de l'ame , que le peché d'Adam n'est puni que dans le corps de ses descendans , par la mort , mais nullement dans l'ame.

Mamert Claudien, Prêtre de l'Eglise de Vienne , ayant lû l'écrit de Fauste , entreprit de le réfuter. Son Ouvrage est digne du plus subtil Métaphysicien : On ne peut assez admirer la justesse de ses raisonnemens & la pénétration de son esprit , qui lui a fait découvrir & expliquer des verités très-abstraites. M. Dupin & Vigneul Marville , disent que le fameux des Cartes a copié dans ses méditations , ce que Claudien dit de la nature de l'ame , dans le premier Livre de son Traité. » On y trouve en effet , » dit le sçavant *Benedictin* , la plûpart » des principes dont s'est servi M. des » Cartes pour établir son nouveau systê-

» me. Cela s'est fait, ou parce que l'un
 » & l'autre ayant l'esprit juste & géomé-
 » tre, & ayant suivi les mêmes routes,
 » ils ont rencontré les mêmes principes;
 » ou pour parler plus naturellement,
 » parce que M. des Cartes avoit fait
 » une lecture particulière de l'Ouvrage
 » de Claudien. « Un homme qui a four-
 ni des idées à cet illustre Philosophe
 moderne, mérite d'être placé à côté des
 plus grands hommes de l'antiquité. Il est
 étonnant que dans un siècle où il y avoit
 encore tant de lumières, on eût la sim-
 plicité de croire que l'Antechrist, c'est-
 à-dire, le Diable en la personne d'un
 homme, n'étoit pas loin, & qu'il prê-
 cheroit la Circoncision, & établiroit le
 Judaïsme. Comment ne s'appercevoit-
 on pas que l'avarice, dont le regne tiran-
 nique étoit regardé comme un signe de
 l'avenement de l'Antechrist, avoit en-
 fanté cette puérile opinion ?

Les disputes excitées à l'occasion du
 Pelagianisme & du Semipelagianisme
 dont le docte Benedictin fait l'Histoire,
 servirent à soutenir les Lettres dans les
 Gaules ; mais l'irruption de plusieurs
 Nations barbares, dont quelques unes
 y fixerent leur demeure, fut extrême-
 ment nuisible à leur progrès : ce n'étoit
 que désordres, que meurtres & que pilla-

ges. Il n'étoit pas possible que les Lettres pussent se conserver au milieu de tant d'horreurs. Les Ecoles publiques étoient fermées; on n'avoit pas même la liberté d'aller étudier dans les Pays étrangers. Mais les Bourguignons qui vinrent s'établir au commencement de ce siècle dans le pays auquel ils ont donné le nom , & dans le Dauphiné & la Savoye , traitoient les Gaulois de leurs Etats avec beaucoup de douceur; ainsi, à leur langage près , qui étoit un dialecte du Germain , ils ne pouvoient guere nuire aux Sciences & aux beaux Arts. Ils souffroient même des Ecoles publiques à Vienne & à Lyon. Les François qui peu de tems après s'établirent dans les Gaules, en chassèrent tous les Barbares , hors les Bourguignons qui rechercherent leur amitié. La passion dominante de ces nouveaux Conquerans étoit la guerre & la chasse. Ils s'incorporerent si bien dans la suite avec les Gaulois , qu'ils ne firent plus qu'une même Nation, & ils s'entrecommuniquèrent leurs bonnes & leurs mauvaises qualités.

Mais la domination des François , quoique civils & polis , ensevelit bientôt, sous les ruines de celle des Romains, les Lettres & les Sciences. La langue latine qu'on avoit parlée communément

dans le Pays depuis les Empereurs, dégénéra successivement en une langue rustique , qui n'étoit qu'une monstrueuse émanation de la première ; on ne faisoit que donner des terminations latines à des mots barbares. Il falloit donc étudier le latin comme une langue étrangère, & peu de gens se donnoient cette peine ; l'émulation étoit éteinte , *parce que les Lettres ne conduisoient plus aux dignités*, & que les étrangers qui dominoient dans les Gaules, méprisoient également les Sciences & les Sçavans. Le mal étoit venu jusqu'à ce point , que Mamert Claudien étoit prêt en son tems, c'est à-dire, environ dix ou douze ans après le milieu de ce siècle , de faire l'építaphe des Sciences. Non seulement on y négligeoit la Langue latine ; mais on avoit même quelque honte de la parler. On regardoit les Sciences comme autant de monstres qu'il falloit exterminer. » L'éloquence consistoit à » ne se faire entendre que de peu de » personnes , & par une grande concentration d'esprit : on énermoit sa force » naturelle par des cadences affectées , » on la paroît de grands mots qui » remplissoient la bouche. « Que ce portrait ressemble bien à certains Orateurs modernes. La Poésie s'abatar-

dit aussi ; on se donna la licence de changer la quantité des syllabes , en faisant longues celles qui sont brèves de leur nature, & brèves celles qui sont longues.

Ce siècle ne manquoit pourtant pas de génies propres aux Sciences : mais le peu d'émulation , source de la négligence , les empêchoit de s'y appliquer. De cette négligence naquirent l'oïveté, la mollesse & l'ignorance. La gradation, dit l'Auteur, est tout-à-fait remarquable. L'irruption des Barbares causa la ruine entière de l'Empire ; la ruine de l'Empire entraîna celle de l'émulation. Ce défaut d'émulation fit naître la négligence & le mépris des Lettres ; & la paresse engendra l'ignorance , mere de tous les vices.

A mesure que l'ignorance fit des progrès , le nombre des personnes studieuses, & portées à lire, diminua. Les Auteurs ne se soucierent plus d'écrire ; & à leur place on vit s'élever des abreviateurs , qui voulant passer pour sçavans , crurent faire plaisir au public en donnant le moyen de lire en quelques heures ce qui auroit occupé pendant plusieurs mois. Ils firent donc connoître, suivant leur goût particulier , les Ouvrages des anciens ensevelis dans la

poussière. Ces mémoires ou extraits ont passé dans la suite pour les Ouvrages entiers des Auteurs originaux, & la posterité les a long-tems regardés comme tels. Quelques Scavans blâment avec raison ces abrégiateurs, comme coupables de la perte des originaux, qui ne furent plus lus. D'autres au contraire, frappés du déplorable état des Lettres, prétendent que sans ces abrégiateurs il ne nous seroit rien resté de beaucoup de monumens de l'antiquité. Mais tous doivent convenir qu'ils ont introduit l'ignorance, en favorisant la paresse. « On doit raisonner, dit l'Au- » teur, de ces anciens abregés, com- » me les plus habiles raisonnent des » Dictionnaires historiques & moraux, » qui sont aujourd'hui si fort devenus » à la mode, & qui pour quelques con- » noissances superficielles qu'ils don- » nent, détournent grand nombre de » personnes de s'instruire à fond dans » les sources & les originaux.

On perdit par là le goût des Anciens & de la bonne critique; d'où vint la facilité de recevoir des écrits faussement attribués à des Auteurs célèbres, & la crédulité pour les prétendus miracles. Les Histoires, qui en contenoient un plus grand nombre & des plus extraor-

dinaires, étoient les plus estimées. Je ne sçai si, comme l'affure l'Auteur, ceux qui les composoient n'avoient d'autres qualités remarquables que la naïveté & la bonne foi. Quoiqu'il en soit, il s'inscrit judicieusement en faux contre les actes d'un Martyr, parce qu'on y voit regner par tout le merveilleux, au préjudice du vrai-semblable. » Tels » sont, ajoute-t'il, les endroits où l'on » décrit, en soutenant toujours le genre merveilleux, les tourmens qu'éprouva le saint Martyr, comme le chevalet, l'exposition aux bêtes, & le feu, sans en souffrir le moindre mal. « Si l'Auteur avoit étendu l'usage de sa critique, il auroit peut-être mis au nombre des Romans certaines pièces dont il fait l'éloge. Je ne sçai quel effet produisoit ce merveilleux sur nos Gaulois; mais leur antipatie pour la fidélité historique est inconcevable.

Après la Religion Chrétienne, rien ne contribua plus que l'institut Monastique, à entretenir quelque politesse & quelque connoissance des Lettres dans les Gaules. Il se forma en ce siècle un grand nombre de Monasteres, qui étoient autant d'écoles, où l'on enseignoit aux Moines & aux Etrangers les Lettres sacrées, & les sciences hu-

maines. Tels étoient le Monastere de Saint Victor de Marseille, de Condat, aujourd'huy de Saint Claude en Franche-Comté, de Grigni dans le Diocèse de Vienne, d'Ainay près de Lyon, & quelques autres dans les Diocèses d'Apt, d'Arles & de Clermont. Les Etudes étoient si florissantes à Grigni, qu'on y enseignoit le Grec. Mais de tous les Monasteres, il n'y en eut aucun qui fût aussi illustre que celui de l'Isle de Lerins, située à l'extrémité de la Provence: c'étoit un Seminaire d'Evêques & d'Abbés, & une Ecole de Sçavans. Ce siècle fut encore fertile en grands Evêques qui instruisoient eux-mêmes leur Clergé. Cependant toutes ces études n'empêcherent pas les Ecclesiastiques & les Moines de fabriquer de faux actes, & d'abreger les écrits des anciens. Voilà un précis bien court d'un discours sçavant & étendu, que je vous invite à lire tout entier. Vous y trouverez plusieurs autres faits également curieux & instructifs.

L'avertissement que le docte Benedictin a mis à la tête du second Volume, donne lieu à quelques observations, que je puis vous communiquer, sans m'écarter de la loi que je me suis imposée. Il répond à deux cri-

Réponse
de l'Au-
teur à
quelques
Criti-
ques.

tiques qui ont porté un jugement différent de l'Histoire littéraire de la France. L'un qui demeurait alors à Londres, * prétend que les Anglois, fiers de leur M. Cave, ont mis cette Histoire au dessous de cet Auteur, & même de M. Dupin. Il ajoute qu'ils ont jugé plus favorablement du Dictionnaire de Bayle. L'Auteur de l'avertissement a senti que le Critique s'est paré mal-à-propos du suffrage supposé de la Nation Angloise, pour rabaisser l'Histoire littéraire de la France. Il s'étonne avec raison qu'on cite le Dictionnaire de Bayle, qui étant un Ouvrage d'une espèce différente, ne peut servir de rien pour prononcer sur le mérite du Livre dont il s'agit. A l'égard de Messieurs Cave & Dupin, il déclare qu'il ne prétend pas se comparer à ces Ecrivains; mais il ajoute qu'il ne leur est pas inférieur dans les Portraits qu'il fait des hommes de Lettres dont il donne l'Histoire. Il suffit d'avoir parcouru cet Ouvrage pour se convaincre de la vérité du fait. Le même Censeur a encore reproché de la part des Anglois à notre Sçavant Historien, d'avoir imprimé une Histoire littéraire dénuée de criti-

* L'Auteur du *Pour & Contre*, connu par plusieurs autres Ouvrages.

* que. On n'a jamais avancé de fausseté plus marquée ; en ouvrant le volume , on voit un Ecrivain appliqué à démêler le vrai d'avec le faux , & le certain d'avec le douteux.

L'autre critique* , plus équitable , avoue que les Auteurs de cette grande entreprise littéraire , qui lui paroît en quelque sorte au-dessus des forces de l'humanité , ont les talens nécessaires pour ce grand dessein ; mais il auroit voulu qu'ils n'eussent pas donné place dans leur Histoire à des Ecrivains obscurs , dont les Ouvrages n'existent plus , aux Auteurs Ecclesiastiques , aux Heretiques , aux Controversistes , & aux Conciles , parce que ces matieres sont épuisées. On répond que les Auteurs de cette Histoire se sont proposé de donner une Histoire entière de la Litterature Française ; qu'ainsi ils sont obligés de ne rien omettre. En suivant le plan que le Critique leur a proposé , ils n'auroient composé qu'une Bibliotheque choisie des Auteurs profanes de la France. L'Auteur de l'avertissement reconnoît cependant la nécessité de se borner à ce qui concerne

* Une personne qui durant trois mois à travaillé à Paris au même Ouvrage periodique , pour en empêcher l'interruption.

la Litterature ; article où le même Critique l'a trouvé en défaut. Au reste le docte Benedictin lui répond avec tant de politesse qu'on pourroit appliquer au Critique ce qu'on a dit d'un ancien Gaulois.

Hoc censore etiam displicuisse placet.

Il a joint à cette réponse divers éclaircissemens fort utiles. Je ne m'arrêterai qu'à ce qu'il dit touchant Euthymene. M. Olivier, dans sa *Dissertation sur l'ancienne Academie de Marseille*, a prétendu qu'Euthymene est plus ancien qu'Hérodote, parce que celui ci rapporte son système sur le débordement du Nil. Mais cette preuve paroît bien foible à notre Auteur, parce qu'on ne peut prouver que l'historien ait pris ce système du sçavant Marseillois, qu'il ne nomme nulle part. Tout ce que l'Auteur conclut du texte d'Hérodote, est qu'Euthymene épousa dans la suite cette opinion. Il me semble cependant que cette réponse ne détruit point la conjecture de M. Olivier. Seneque qui avoit lû les Ecrits d'Euthymene, décrit son système sur le débordement du Nil de la même maniere qu'Hérodote. Il ne dit pas qu'Euthymene l'ait emprunté d'autrui ; par

consequent il est probable que l'Historien Grec rapporte l'opinion même d'Euthymene. Il est bien vrai que Thales avoit long-tems auparavant eu une idée assez semblable ; mais en examinant de près ce que l'un & l'autre a dit , on voit qu'Euthymene avoit donné un autre tour à ce systême. Pour anéantir la conjecture de M. Olivier , il faut supposer qu'Euthymene a été l'éco d'autrui ; mais dans ce cas , comment Seneque , qui vraisemblablement avoit lû Hérodote , a-t-il pû attribuer à Euthymene , une opinion qu'on trouve dans l'Historien Grec ?

Il a paru l'année dernière à Genève un abrégé de l'Histoire Ecclésiastique par le sçavant M. Joseph Alphonse Turretin Professeur de l'Académie de la même Ville ; ouvrage estimable pour la précision du style , & l'arrangement des faits. Il avance dans sa Préface qu'il écrit sans partialité , *missis partium studiis* : cependant il paroît n'avoir composé son Livre, que pour déclamer contre l'Eglise Romaine , & établir les opinions de sa Secte. Le seizième siècle , funeste époque de la prétendue réformation , remplit presque la moitié du

Abregé
de l'Hif-
toire de
l'Eglise.

Livre ; & ceux qui en ont été les Auteurs & les Promoteurs , y sont peints avec les couleurs les plus brillantes. L'Historien , trop occupé du dessein de tourner en ridicule l'Eglise Catholique , cite comme certains , quelques faits douteux. Pag. 80. il donne pour preuve de l'ignorance du huitième siècle , la condamnation du Prêtre Virgile pour avoir crû les Antipodes. Cet habile homme peut-il ignorer , que selon les meilleurs Critiques , Virgile étoit accusé de soutenir qu'il y avoit un autre Soleil & une autre Lune , *aliusque Sol & Luna* , ce qui est formellement contraire à la Genèse ? Le Pape Zacharie ne condamna pas Virgile ; il écrivit seulement à S. Boniface de le déposer , s'il persistoit dans ses erreurs. Pag. 138. il dit qu'en Espagne on termina d'une façon burlesque , c'est-à-dire , par le duel & par l'épreuve du feu , la dispute touchant l'Office Gothique & l'Office Romain ; & que malgré la victoire remportée par l'ancien , il fut aboli par ordre du Pape & du Roy. Mais ce fait rapporté sans aucune preuve par Roderic de Tolède , cent cinquante ans après qu'on le suppose arrivé , est regardé comme fabuleux par tous les bons Critiques. M. Turretin est pourtant assez

sincere pour reconnoître que la fable de la Papesse Jeanne , qui est encore si chère à quelques Protestans , ne s'accorde ni avec l'Histoire , ni avec la Chronologie.

Un petit Poëme ingénieux , partagé en quatre Chants , déjà imprimé trois fois à Roüen depuis un an , & cependant presque inconnu à Paris , vient enfin d'être imprimé pour la quatrième fois , & se débite actuellement avec beaucoup de succès dans cette Ville. Il est intitulé *Ver-Vert* , ou *les Voyages du Perroquet de Nevers* , brochure in 12. Il s'agit d'un Perroquet appartenant aux Religieuses de la Visitation de Nevers.

Ver-
Vert
Poëme.

Ver-Vert (c'étoit le nom du personnage.)
Transplanté-là de l'Indien rivage ,
Fut , jeune encor , ne sçachant rien de rien ,
Au susdit Cloître , enfermé pour son bien.
Il étoit beau , brillant , leste & volage ,
Aimable & franc , comme on l'est au bel âge ;
Né tendre & vif , mais encore innocent ,
Bref digne oiseau d'une si sainte cage ,
Par son caquet digne d'être en Couvent ;

.....
Il n'étoit point de ces fiers Perroquets ,
Que l'air du siècle a rendu trop coquets ,
Et qui sifflés par des bouches mondaines ,
N'ignorent rien des vanités humaines.
Ver-Vert étoit un Perroquet dévot ,

Une belle ame innocemment guidée ;
 Jamais du mal il n'avoit eu l'idée ,
 Ne disoit a ucun immodeste mot ;
 Mais en revanche il sçavoit des Cantiques ,
 Des *Oremus* , des colloques mystiques ,
 Il disoit bien son *Benedicite* ,
 Et notre *Mere* & votre *Charité*.
 Il sçavoit même un peu de Soliloque ,
 Et des traits fins de M.....

Les Religieuses de la Visitation de
 Nantes , brûlant du desir de voir un
 oiseau si rare , écrivent à la Supérieure
 de Nevers , pour la prier de le leur en-
 voyer. Par une délibération du Cha-
 pitre , le Perroquet est embarqué sur la
 Loire. Là se trouvant dans le bateau en
 fort mauvaise compagnie , il apprit
 beaucoup de termes malhonnêtes.

Trop bien sçut-il graver dans sa mémoire
 Tout l'Alphabet des Bateliers de Loire.

Il arrive enfin à Nantes chez les Reli-
 gieuses , qui l'attendoient avec impa-
 tience.

.... Quand la Mere Prieure
 D'un air auguste , en fille intérieure ,
 Voulut parler à l'oiseau libertin ,
 Pour premiers mots & pour toute réponse ,
 Nonchalamment & d'un air de dedain ,
 Sans bien sçenger aux horreurs qu'il prononce ;
 Mon gars répond avec un ton faquin ,
 Par la corbleu , que les Nones sont folles !

L'histoire dit qu'il avoit en chemin
 D'un de la troupe entendu ces paroles.
 A ce début la Sœur Saint Augustin,
 D'un air sucré voulant le faire taire,
 Et lui disant : si donc , mon très-cher frere ,
 Le très-cher frere indocile & mutin ,
 Vous la rima très-richement en tain.
 Vive Jesus ! il est sorcier , ma Mere ,
 Reprend la Sœur. Juste-Dieu , quel coquin !
 Quoi c'est donc-là ce Perroquet divin ?

.....
 Les B les F voltigeoient sur son bec :
 Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit grec.

L'Oiseau impudent est bien-tôt remis en cage & renvoyé à Nevers , où il fut mis en penitence. On le condamna à deux mois d'abstinence , à trois de retraite & à quatre de silence. Le Perroquet contrit se reconnoît & on abrege sa penitence ; mais bien-tôt après il meurt.

Du sein des maux d'une longue diète
 Passant trop tôt dans des flots de douceurs ,
 Bourré de sucre & brulé de liqueurs ,
 Ver-Vert tombant sur un tas de dragées
 En noirs cyprès vit ses roses changées.

Ce petit Ouvrage n'est qu'un Conte orné de plaisanteries innocentes , & assaisonné de sel , & n'est en aucun sens un *Poëme héroïque* , comme le titre le porte mal-à-propos. Il paroît avoir été

publié sans la participation de l'Auteur, que vous connoissez, & dont je vous ai parlé plus d'une fois. Bien qu'il fasse son séjour à Paris, il pourroit en un sens appliquer à son Poëme de *Ver-Vert* ces vers d'Ovide;

...., ... *Sine me, Liber ibis in urbem,*
Hei mihi! quòd domò non licet ire tuo.

Je suis, &c.

A Paris, ce 19,
 Août 1735.

Faute à corriger dans la précédente Lettre.

Pag. 156. lig. 6. qui vivoit, effacez qui.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilège
 & Approbation.



OBSERVATIONS

S U R

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

LE tableau que j'ai ébauché de la décadence des Lettres dans les Gaules, vers la fin du cinquième siècle, vous a sans doute préparé, Monsieur, à les y voir presque éclipsées dans le siècle suivant; tel est en effet leur sort, dès que les esprits ne sont ni échauffés par l'émulation, ni animés par les récompenses. Les François devenus maîtres des Gaules y firent dominer avec eux le goût de la guerre & de la chasse, & ne prirent d'abord des anciens habitans, qu'une légère teinture de politesse. Il est vrai que par un trait de politique, ils ne changerent rien au Gouvernement; & qu'ils laisserent aux Gaulois, la liberté de cultiver les Lettres &

Suite de
l'Histoire
litté-
raire de
la Fran-
ce, Tom.
III.

les Sciences ; mais ceux-ci s'en dégout-
terent bien-tôt , (comme il arrive tou-
jours , lorsqu'elles ne sont point favo-
risées) voyant que les dignités ne s'ac-
cordoient ni au sçavoir , ni aux talens.
D'ailleurs les François jaloux d'établir
leur nouvelle domination, ne confioient
pas les charges aux anciens habitans ,
dont les plus illustres se jettoient dans
l'Eglise , pour n'être pas soupçonnés de
cabaler contre le Gouvernement.

Ecoles
publi-
ques &
Episco-
pales.

Il y avoit pourtant diverses Ecoles pu-
bliques ; & dans quelques-unes les Pro-
fesseurs faisoient usage des anciens Ora-
teurs & Poètes pour former leurs dis-
ciples. Les Eglises Cathédrales avoient
encore leurs Ecoles, où l'ancienne ma-
niere d'enseigner étoit en vigueur. C'é-
toit l'Evêque même qui enseignoit , ou
sous ses ordres, quelque Clerc ou quel-
que Moine distingué par sa science. On
donnoit dans ces écoles , des leçons de
Grammaire , de Dialectique , de Rhé-
torique , de Géométrie , d'Astrologie ,
de Musique, & quelquefois de Poétique,
On expliquoit l'Ecriture Sainte , & on
y lisoit les écrits des Peres & des autres
Auteurs Ecclésiastiques ; mais sur-tout
on s'y appliquoit à donner des princi-
pes de morale , & quelque connoissan-
ce de la discipline de l'Eglise. Ces éco-

les étoient plus ou moins célèbres, selon le degré de capacité des Maîtres. Celle de l'Eglise d'Arles, sous S. Césaire, fut la plus florissante de ce siècle. Quoique cet illustre Evêque prêchât en latin, la langue Grecque étoit encore en usage parmi le peuple de cette ville. Dans les grands Diocèses, outre l'Ecole de l'Eglise matrice, il y avoit d'autres Ecoles à la Campagne, que les Ordonnances des Conciles multiplièrent. C'est ainsi que S. Remi de Reims en établit une à Mouson à l'extrémité de son Diocèse. Cette Ecole avoit de la réputation dès le commencement de ce sixième siècle. Elle étoit dirigée par des Prêtres & des Diacres, qui avoient un *Primicier* ou principal à leur tête : *Primicerium Schola clarissima militiarum lectorum*; ce sont les propres termes de S. Remi dans une lettre à Foulques Evêque de Tongres, qui vouloit envahir cette Ecole. Au reste la qualité de *Primicier* que S. Remi donne à celui qui en étoit le chef, est peut-être le premier titre d'honneur, bien marqué dans l'histoire, qui ait été accordé aux personnes chargées de ces emplois. Je remarquerai ici que ce titre de *Primicier* subsiste encore dans quelques Chapitres & dans quelques Universités. Dans la suite

on leur donna les titres d'*Ecolatres* ou de *Scholastiques*, de *Chef-ciers* ou de *Chanceliers*; titres qui ont été érigés en dignitez depuis l'extinction des Ecoles Episcopales.

Ecoles
de Mo-
nafteres.

Les Monasteres multipliés dès le cinquième siècle, devinrent encore plus nombreux dans la suite. Les François les fondoient, sans qu'il leur en coûtât beaucoup. On cedit à des Moines autant de terres incultes qu'ils pouvoient en mettre en valeur. Comme ils menotent une vie frugale, leur travail les mettoit en état de faire des aumônes considerables, qui attirerent successivement un grand nombre de personnes, éprises d'ailleurs de la beauté des lieux. C'est ainsi que se formerent plusieurs villes considerables, qui subsistent encore aujourd'hui. Ces Monasteres servirent d'azile aux Lettres & aux Sciences, dans ces temps déplorables. Les regles données alors à ceux qui embrasseroient la vie monastique, aux filles aussi-bien qu'aux hommes, ordonnent d'employer à la lecture tout le tems qu'ils n'emploieroient pas à la priere & au travail. Mais de quels livres se servoient ces anciens solitaires? Fortunat les marque, en faisant l'énumération de ceux que lisoit Sainte Ra-

degonde Religieuse à Poitiers. Ce n'étoit pas seulement l'Ecriture Sainte , les Vies des Saints , les livres ascétiques ; c'étoit encore tous les Ouvrages des Peres de l'Eglise , Grecs & Latins ; c'étoit les Poëtes Chrétiens comme Sédulius. C'étoit les Historiens Ecclésiastiques comme Orose. Il falloit donc qu'on cultivât la langue Grecque, pour y lire les Peres Grecs , puisqu'il ne paroît pas que tous eussent été traduits en latin , dans ces tems-là. A Condat , aujourd'hui S. Claude en Franche-Comté , on apprenoit cette langue aussi-bien que la latine , aux jeunes moines ; & selon quelques Auteurs , il y avoit des Monasteres où l'on enseignoit l'Arabe & l'Hébreu. Il paroît par les Ouvrages de S. Avite Evêque de Vienne , qu'il sçavoit l'Hébreu & le Grec : Felix Evêque de Nantes possédoit si parfaitement cette derniere langue , qu'il sembloit à Fortunat son Panegyriste, que Constantinople fût passé dans l'Armorique. Mais cet éloge doit être apprêtié relativement aux foibles lumieres de ce siècle.

Pour faciliter l'étude des Moines , il y avoit dans chaque Monastere une Bibliothèque , où l'on conservoit les livres de plusieurs siècles , dont on avoit soin de renouveler les exemplaires ;

sans ces Bibliothèques , il ne nous resteroit gueres d'ouvrages des anciens. C'est de là en effet que sont sortis presque tous ces excellens manuscrits , que l'on voit aujourd'hui en Europe , & sur lesquels , depuis l'invention de l'Imprimerie , on a donné au public tant de précieux monumens littéraires. Afin d'enrichir ces Bibliothèques , on commença dès ce siècle , à l'exemple des premiers Cenobites de Marmoutier sous S. Martin , de substituer à l'agriculture l'occupation de copier les anciens livres , ou d'en composer de nouveaux.

Quoique les anciennes Regles monastiques ne parlent pas en détail des Sciences qu'on enseignoit dans ces Ecoles , il n'y a pas lieu de douter qu'on ne se conformât aux usages des Ecoles Episcopales. On envoyoit même quelquefois aux Monasteres les Clercs destinés au Sacerdoce , pour y être instruits. Merovée fils du Roi Chilperic fut envoyé dans cette vûe au Monastere d'Anissole , ou Saint Calais au Maine. Outre les Ecoles pour les gens élevés dans le Cloître , il y en eut dans la suite pour les externes. De ces Ecoles sortirent un nombre prodigieux de Sçavans Evêques , & une nuée de célèbres écrivains. Ainsi sans les Clercs & les Moines , les

Lettres auroient fait un entier naufrage. Comme ils étoient les seuls qui étudiaient, il ne fut point étrange de les voir exercer la Médecine & la Justice entr'eux, même pour des affaires temporelles. Enfin le Clergé étoit dans une si grande considération, qu'un Concile ordonna que lorsqu'un Laïc à cheval rencontreroit un Clerc à pied, il descendroit pour saluer l'autre; & que s'ils étoient tous deux à cheval, le Laïc ôteroit son chapeau.

La Langue Latine qui commençoit insensiblement à cesser d'être vulgaire dans les Gaules, étoit cultivée par les Clercs & par les Moines, ainsi que je l'ai observé. Les Rois barbares s'y appliquèrent aussi, sçachant qu'elle étoit entendue de toute la nation, & que leur langage étoit trop dur & trop grossier: Ils employoient le Latin dans leurs loix & dans tous les actes. « Au » reste, dit l'Auteur, on ne sçauroit dire » précisément quelle étoit la langue » primitive des anciens François. . . Il y » a néanmoins apparence que ce n'é- » toit autre chose qu'un dialecte de » l'ancienne Langue du Nord, ou de » Germanie.... il en est passé quantité » de mots & dans la basse latinité, & » dans ce qu'on nommoit le Roman ;

» mais après avoir reçu diverses inflexions & terminaisons. De-là on les a transportés pour la plûpart, dans notre langue Françoisé, en les accommodant à son génie.

Cependant malgré toutes ces Ecoles, la Langue Latine, si altérée dès le cinquième siècle, fut entièrement corrompue : la construction du discours fut méprisée, sans aucun égard pour les règles qu'on ignoroit peut-être. De la corruption, qui ne consistoit que dans le changement de la terminaison des mots, on passa tout-à-fait au changement des termes. Comme les mots latins manquoient, faute de lire les anciens Auteurs, on y en substituoit de barbares, en leur donnant une inflexion & une terminaison latine, à l'exemple des François habitués dans les Gaules, qui ignoroient une langue qu'ils étoient pourtant obligés de parler. Rien n'étoit plus estimé dans ces tems-là, que le Grammairien Africain Felix Capella, dont le style est la barbarie même. Quiconque le possédoit, passoit pour sçavoir tous les secrets des arts liberaux.

Poësie La Poësie, si defigurée dès le siècle précédent, acheva de perdre le peu de beauté qui lui restoit : Les fautes de quantité se multiplièrent, la mauvaise

latinité & l'obscurité s'y glissèrent comme dans la prose ; & le naturel fut remplacé par le fard & par l'affectation. On prit alors dans les Gaules un goût particulier pour les acrostiches , inventées depuis plus de deux cens ans. De tous ceux qui s'exercerent à ces penibles bagatelles , personne n'y prit plus de plaisir que Fortunat de Poitiers. On en trouve de toutes les façons parmi ses œuvres , mais ils ne sont bons qu'à exercer inutilement l'imagination des Lecteurs. Au reste , il n'y a rien de surprenant dans cette marche de l'esprit humain ; le goût pour le subtil , & l'affecté conduit naturellement aux énigmes & à l'obscurité. Mais qu'étoit-il nécessaire d'écrire en vers , dans un tems où peu de personnes étoient à portée d'entendre ce genre de composition ? Aussi S. Avite Evêque de Vienne , qui étoit lui-même un Poète élégant , & digne de vivre dans un siècle plus heureux , avoit presque formé le dessein de ne plus écrire en vers. Ennode se distingua aussi ; c'est un Poète ingénieux & un bel esprit ; il y a dans plusieurs de ses pièces du feu , de la vivacité , de l'imagination , de l'éloquence. En louant ces deux Poètes , je ne considère que leurs pensées ; car leur versification est infec-

tée des défauts communs dans le siècle où ils ont écrit. Chilperic I. composa aussi diverses Poësies, mais sans sçavoir les regles de la versification ; à l'exemple de nos premiers Rois, il fit revivre les anciens Bardes, ou d'autres Poëtes à peu près semblables. On voit encore au commencement de la troisième race la coutume introduite par ces vieux Poëtes, de ne point donner de combat, que dix ou douze voix n'eussent chanté de toutes leurs forces la fameuse chanson de Roland, afin d'encourager les troupes, par le récit des exploits de ce héros imaginaire. On reconnoît encore mieux les Bardes dans les Poëtes nommés Fatistes, qui, comme eux, composoient de petites pièces, qui se chantoient en chœurs ; Poësies d'autant plus goûtées qu'elles étoient semées d'éloges de la vertu & de traits piquans contre le vice. Le sçavant Historien a pris de-là occasion de parler des différens bouffons, que nos premiers Rois avoient à leur Cour.

Eloquence.

L'éloquence, ainsi que dans le siècle précédent, ne consistoit qu'à affecter un style inintelligible à force de vouloir orner le discours, & de produire des pensées sublimes, on se perdoit dans les nuës. On croyoit être éloquent en

donnant un tour guindé à ses idées , & en disant peu de choses en beaucoup de mots obscurs & confus. Ce mauvais goût regnoit principalement dans les Vies des Saints , & dans les relations de leurs miracles , où le merveilleux Vies des Saints. l'emportoit sur le vrai , & l'extraordinaire sur le simple. Ce sont les termes de l'Auteur. Jamais il n'y eut tant de miracles que dans ce siècle ; Dieu voulant appeller à la foi Catholique des peuples barbares , presque tous payens ou heretiques, *les prit par les sens* , parce que *leur rusticité les rendoit peu susceptibles d'instruction & de respect pour les choses saintes.* Il se faisoit un nombre infini de miracles aux tombeaux de S. Martin à Tours , de S. Hilaire à Poitiers , de S. Germain à Auxerre , de S. Loup à Troies, de S. Remy, de S. Medard, & de tant d'autres Saints. Ils étoient si éclatans & si averés, que les Evêques les proposoient comme une marque distinctive de la vraie Religion : rien ne contribua plus à la conversion de Clovis.

Mais quelque nombreux & quelque célèbres que fussent ces miracles , les Ecrivains avoient soin de les orner de circonstances merveilleuses, & d'en inventer d'autres , indignes de toute créance. C'étoit un bon siècle pour ces

fortes de fictions, il n'y avoit ni lumieres
 ni goût pour la critique, la grossiere
 crédulité recevoit tout sans examen,
 même les plus ridicules visions: mais on
 tournoit ces fables à profit. » Le desir
 » d'attirer de plus frequentes ou de plus
 » riches offrandes, ou de conserver les
 » biens des Eglises, faisoit tantôt embel-
 » lir, tantôt multiplier les guérisons ex-
 » traordinaires; & les miracles de justi-
 » ce contre les ravisseurs des biens Ec-
 » clesiastiques. « Aussi la plûpart des
 écrivains s'occupoient utilement à com-
 piler des recueils d'histoires miraculeu-
 ses. Composoient-ils la vie de quelque
 Saint? Au lieu d'arrêter le Lecteur sur
 ce qui pouvoit l'instruire ou l'édifier,
 ils se jetoient dans des merveilles, pro-
 pres à l'éblouir. Les Ecrivains les plus
 éclairés de ce siècle ne furent pas exemts
 de ce défaut. A Troyes il y avoit le
 tombeau de S. Patrocle; mais on n'a-
 voit pas les actes de son martyre; ce qui
 étoit cause qu'il n'étoit pas fréquenté,
 parce que le peuple ne se porte à hono-
 rer les Saints, qu'à proportion qu'il est
 instruit de leurs merveilles. Un Clerc
 gardien de ce tombeau fabriqua le
 moins mal qu'il put, les actes du marty-
 rede S. Patrocle, & les porta à l'Evê-
 que, qui soupçonnant quelque pieuse

supercherie, le reprimenda; mais peu de tems après ces mêmes actes ayant été apportés d'Italie, l'Evêque les regarda comme authentiques. S. Gregoire de Tours qui raconte ce fait, ne fait pas difficulté de les adopter. On commençoit à croire dès ce temps-là que cette sorte de fraude tendoit à la plus grande gloire de Dieu, Voulez-vous des exemples de ce faux merveilleux? je vais copier quelques-uns de ceux qu'a cités le docte Benedictin. » On voit » pag. 168. le prodige éclatant par lequel un Ange au milieu de la nuit répand la lumiere de toutes parts, brise les portes de la prison où étoient enfermés trois Martyrs, les en fait sortir, & les envoie mettre en pièces les idoles des payens. Pag, 170. on lit, qu'après qu'on eut coupé la langue aux martyrs S. Ferreol & S. Ferrution, bien loin de perdre l'usage de la parole, ils n'en eurent que la voix, & plus sonore, & plus éclatante. « Mais les miracles attribués à S. Guingalois Abbé dans la Bretagne, sont encore plus extraordinaires. » L'inventeur dit que ce Saint & ses Compagnons, firent à pied sec le trajet de la grande Bretagne dans l'Armorique: la mer leur ayant ouvert un chemin, com-

» me autrefois aux Israélites à leur sortie d'Egypte ; & qu'une oye ayant arraché & avalé l'œil de la sœur de S. Guingalois , le Saint le rétablit dans son premier état après l'avoir tiré du corps de l'oye , qu'il fit ouvrir. « Le sçavant Benedictins'inscrit en faux contre ces sortes de prodiges , dont nous nous mocquons avec raison ; mais n'en pourroit-on pas citer de plus ridicules encore , qui dans les siècles éclairés ont ont trouvé des partisans ?

Super-
stition.

La superstition étant la fille de l'ignorance , il n'est pas surprenant que sous le masque de la religion , elle fût si répandue. La divination connue sous le nom de *Sort des Saints* , fut fort en vogue. On mettoit sur l'Autel trois livres differens de l'Ecriture Sainte ; on les ouvroit l'un après l'autre , & les premiers versets servoient à pronostiquer l'événement qui avoit donné lieu à cette ceremonie. Les Chrétiens n'avoient fait que spiritualiser une pratique usitée parmi les Payens ; mais quoiqu'elle fût couverte du voile de la Religion , elle fut condamnée par les Evêques & par nos Rois. La maniere de justifier son innocence par le duel , par le fer rouge , par l'eau froide , par l'eau bouillante , ou enjurant sur un Autel , sur une Croix ,

sur le Livre des Evangiles, sur le Canon de la Messe, sur un Reliquaire ou sur le Tombeau d'un Saint, méritoit d'être consacrée par un siècle d'ignorance. » Toutes ces preuves se faisoient » dans l'Eglise avec des ceremonies » aussi ridicules que l'action même. Et » ce qu'il y avoit de plus ridicule, c'est » que le peuple s'imaginoit que Dieu » eût plutôt fait un miracle, que de » permettre que l'innocence succom- » bât en cette sorte d'occasion. « Il y avoit des gens adonnés à la Nécromantie, & des Pythonisses qui rendoient des oracles : ou n'entreprenoit rien d'important sans consulter ou les devins, ou les entrailles des bêtes, ou le vol des oiseaux.

Dans les siècles précédens on s'en te-
noit scrupuleusement à l'Ecriture & à Théologie.
la Tradition; mais dans celui-ci, c'est-
à dire dans le sixième siècle, sans tou-
cher pourtant au fond du dogme, on
s'avisa d'y mêler des questions inutiles
& inconnues aux anciens Docteurs. On
osa même expliquer les mysteres par les
principes de la Dialectique, & exciter
de frivoles disputes. Chilperic I. com-
posa un livre, où suivant les erreurs de
Sabellius, il soutenoit qu'on devoit
nommer la Sainte Trinité simplement

Dieu , fans distinction de personnes : qu'il étoit indigne de Dieu de lui donner le nom de personne comme à un homme mortel ; que le même est le Pere, Fils, & Saint-Esprit. Mais deux celebres Evêques s'étant élevés avec beaucoup de fermeté contre son livre , il le condamna lui-même ; ce qui est peut-être la cause qu'il n'est pas venu jusqu'à nous. Mais au milieu de ces petits nuages répandus sur la Théologie, l'Eglise Gallicane, & les Evêques combattirent avec zele contre l'erreur, comme on voit par les actes des Conciles , & par les Ecrits de S. Césaire , de S. Avite, & de S. Gregoire de Tours. Il y eut d'ailleurs une infinité d'Evêques illustres par leur sainteté & par leur sçavoir , qui firent fleurir la Religion dans les Gaules.

Histoire. On ignoroit entierement l'art d'écrire l'Histoire ; nul ordre , nul choix des matieres , nulle chronologie , un amas de minuties méprisables ; un style bas , rampant & grossier , un goût décidé pour les fables ; voilà les beautés de l'Histoire de ces temps-là : S. Gregoire de Tours , écrivain d'ailleurs si utile , en est une preuve. Jugez par tous ces détails du mérite de ces Ecoles dont on fait tant d'éloges.

Il y eut dans ce siècle quelques Prin-

ces , qui firent honneur aux Lettres & aux Sciences. Chilperic I. dont j'ai déjà parlé , ordonna de joindre à l'alphabet commun , quatre caracteres pour marquer d'un seul trait , certaines prononciations, dont chacune avoit besoin de plusieurs lettres. Ce qui ne fut observé que pendant sa vie. A son exemple quelques Courtisans cultiverent la Poësie , la Jurisprudence & la Politique. Gondebaud Roi des Bourguignons passoit pour un Prince fort éloquent , & de beaucoup de sçavoir. Cassiodore nous apprend qu'il demanda à Théodoric Roi des Ostrogots en Italie, une clepsydre ou horloge d'eau, qu'on ne connoissoit point encore dans les Gaules. Théodoric la lui envoya avec une autre , où l'on voyoit tous les mouvemens du Ciel. Il fit accompagner ces deux machines par ceux qui les avoient construites , afin qu'ils montraissent la maniere de s'en servir. Les loix que fit ce Prince marquent un législateur éclairé, & excepté celle qui autorise le duel, toutes les autres sont judicieuses & dignes d'un Prince plein d'humanité & de justice. Le latin en est assez bon par rapport au tems où elles ont été écrites, & il ne s'y trouve pas defiguré par une infinité de mots barbares, comme dans la loi Sa-

lique. Il y avoit dans ses Etats des Ecoles publiques, aussi-bien que dans ceux d'Alaric : celui-ci fit faire en faveur de ses sujets , tant d'Espagne que des Gaules * , un Recueil du Code Théodosien , & de plusieurs autres livres de l'ancien Droit , & lui donna autorité , du consentement des Evêques & des plus nobles de chaque Province. Ce Recueil fit naître à l'Empereur Justinien l'idée d'une pareille entreprise.

Quoique je ne me propose point de marquer ce qui se passa dans les Conciles des Gaules , je ne puis m'empêcher d'observer ici que le second Concile d'Orleans tenu en 533 , excommunie ceux qui mangeroient des animaux tués par les bêtes, étouffés ou morts de maladie; c'étoit apparemment un reste de Judaïsme. Le second Concile de Mâcon assemblé l'an 583 , oblige, sous peine d'excommunication, tous les fideles de l'un & de l'autre sexe , de faire tous les Dimanches leur offrande de pain & de vin à l'Autel , & de payer les dixmes, suivant la loi de Dieu & la coutume immémoriale des Chrétiens. Je pourrois citer quelques autres faits éga-

* C'est-à-dire de l'ancienne Narbonnoise & de l'Aquitaine , où s'étendoit sa domination.

lement curieux , mais j'en ai assez dit pour caractériser le génie du sixième siècle.

M. Dunod , ancien Avocat au Parlement & Professeur Royal en l'Université de Besançon , vient de faire imprimer à Dijon 1735 , *l'histoire des Sequanois & de la Province Sequanoise & du premier Royaume de Bourgogne* , &c. Il se plaint dans la Préface , de ce qu'on est si indifférent pour l'Histoire de son pays , de laquelle on pourroit tirer beaucoup d'utilité , tandis qu'on se pique de connoître parfaitement les Grecs , les Perses , les Egyptiens , & les Romains. Nous sçavons , dit-il , avec un Critique moderne , qu'un tel Empereur Romain avoit un poireau au visage , & nous ignorons les noms de plusieurs de nos Souverains. L'Histoire ancienne , peut être facilement traitée , il ne faut que du gout & de l'esprit : sans sortir de son cabinet , on en trouve les matériaux ; & ces livres , où on les trouve , élèvent & enrichissent l'imagination. Il n'en est pas de même des Histoires particulieres d'un pays. On achete par beaucoup de travaux , la peine de les écrire ; les commencemens en sont pour l'ordinaire fort obscurs ; & l'on ne peut que faire des conjectures , d'après un petit nombre d'Auteurs , &

Histoire
des Sequanois
in 40.

de monumens très-difficiles à expliquer. L'on vient ensuite au tems des Legendes écrites sans art, & où la vérité est étouffée par une infinité de menfonges. Enfin on trouve le secours des Chartes, mais elles sont presque *indéchiffrables*. L'on en tire quelques faits estimés des Connoisseurs; mais qui étant isolés, ne peuvent jamais former une Histoire agréable.

L'amour de la patrie a fait surmonter ces difficultés à deux Franc-Comtois, l'un nommé Louïs Golut, meilleur compatriote qu'historien; il n'a ni méthode ni critique; écrivain diffus il aime les fables, & il a noyé son histoire du Comté de Bourgogne dans celle de l'Empire & de l'Espagne. Le second est Jean Jacques Chifflet Médecin de Besançon, qui a donné en beau Latin, l'histoire Civile & Ecclésiastique de cette Ville. Mais il a fait de Besançon ville Celtique, une ville toute Romaine: & si l'on retranche de son histoire Civile l'érudition étrangère, elle sera réduite à bien peu de chose. Celle de l'Eglise de Besançon est bien meilleure; excepté les fables empruntées des Legendaires, tout le reste est bon; il y a néanmoins plusieurs omissions.

Ces défauts ont déterminé M. Du-

nod à puiser dans les sources. Il a observé & écrit tout ce qu'il a lû dans les Auteurs ; il a parcouru le Comté de Bourgogne & les Provinces voisines , pour s'instruire de la situation des lieux , & pour examiner les anciens monumens : il a fouillé dans les Archives , & a fait copier les Chartes & les Manuscrits qui lui ont paru inconnus , & dignes d'attention. Voici quel est le plan de son Ouvrage. Il donne d'abord l'Histoire des anciens Sequanois issus des Celtes , & de la Province Sequanoise , jusqu'en 413. Et il explique dans six Dissertations les difficultés que présente la maniere dont il a débrouillé ce morceau d'histoire. Ces Dissertations sont suivies de notes , d'inscriptions , & de quelques anciens Monumens , dont on trouve les figures , avec des explications. A la tête de l'histoire des anciens Sequanois il y a une Carte de la Province Sequanoise , avec les noms Latins qui sont expliqués dans la Préface ; & à la fin on trouve une Carte de la Ville de Besançon. Ensuite viennent l'histoire du premier Royaume de Bourgogne , qui finit dans le sixième siècle , & l'histoire Ecclesiastique de Besançon , qui va jusqu'au même tems. Enfin l'Auteur fait l'histoire des Abbayes nobles du

Comté de Bourgogne , Saint Claude ; Baume, Gigny, Château-Châlon, Baume-les-Dames , Lons-le-Saunier , Migette & Martigny , depuis leur fondation jusqu'à présent.

En lisant cette histoire , on sent un Auteur laborieux & fort exact , qui a du goût , de la critique , & qui est versé dans l'antiquité. L'amour de la patrie ne lui a point fait adopter des fables ; il ne fait point instruire dans la Religion Chrétienne par Eusebe Evêque de Besançon , l'Empereur Constantin ; il ne prétend pas non plus que c'est près de cette ville que parut au Ciel en forme de Croix , la fameuse colonne de lumière ; il ne daigne pas même réfuter ces fables adoptées par le Pere Chifflet Jesuite. Il y a un arc de triomphe , érigé par la Ville de Besançon ; le Médecin Chifflet soutient qu'il a été élevé en l'honneur de l'Empereur Aurelien , & son frere le Jesuite dit que c'est en l'honneur de Constantin. M. Dunod qui ne dit rien de l'opinion du Pere Chifflet , réfute celle du Médecin , & conjecture fort heureusement , que cet arc de triomphe fut érigé en l'honneur de l'infortuné Crispus , fils de Constantin , né dans les Gaules , & que ce Prince élevé peut-être à Be-

fançon , a donné à cette Ville le nom de *Crispopolis*.

Vous sçavez combien les antiquaires sont embarrassés à expliquer ces mots , qu'on trouve dans des anciennes Epitaphes : *sub ascia dedicavit* , M. Du-nod prétend que l'*ascia* étoit une es-
pece de pioche dont on se servoit pour creuser le monument , & qu'après que le creux étoit fait , celui qui faisoit dresser le tombeau , le dédioit lui-même par quelque cérémonie dans laquelle on tenoit l'*ascia* élevée ; & que c'est pour cela qu'on marquoit ordinairement la figure de cet instrument sur les Tombeaux. Il y a plusieurs choses curieuses dans l'histoire Ecclésiastique de Besançon ; dans un ancien ordinaire de l'Evêque Protade , qui vivoit au commencement du septième siècle , il est marqué que dans les grandes fêtes de l'année , on allumoit des étoupes , en présence de l'Evêque , & que l'Archidiacre lui disoit , *Reverendissime Pere ; c'est ainsi que passe le monde & sa concupiscence*. La même cérémonie se pratique encore aujourd'hui après l'élection des Papes.

Dans l'Abbaye de Saint Claude , le Célérier étoit encore dans le seizième siècle , Juge ordinaire de la Terre ; il tenoit les assises dans les sièges accou-

rumés, suivant la quantité des affaires qu'il devoit juger sommairement; conformément à la coutume du Pays & de celle du lieu. L'Abbé commettoit enfin un Religieux sçavant & de probité, pour connoître de l'appellation des Jugemens du Celerier & de ceux des autres Juges de la terre. Ce grand & dernier Juge tenoit ses assises quatre fois l'année: mais depuis long-tems la Justice est administrée par des Juges séculiers.

On trouve dans l'Eglise de Baume une Epitaphe singulière de Jean de Watteville Abbé.

Italus & Burgundus

In armis,

Gallus in albis,

In Curiâ Rectus,

Presbyter, Abbas,

Adest.

Pour entendre cette Epitaphe, il faut sçavoir que Watteville avoit porté les armes en Italie & en Bourgogne, qu'il s'étoit fait Chartreux en France; qu'étant sorti de cet Ordre, il avoit été Maître des Requêtes du Parlement de Dole & enfin Prêtre & Abbé. C'est le même Jean de Watteville dont M. Pellisson fait un si beau portrait dans l'*Histoire de la Conquête de la Franche-Comté*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 26.

Août 1735.

A PARIS, chez CHAUBERT, avec
Privilege & Approbation.



OBSERVATIONS

S U R

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE VINGT-CINQUIEME.

IL m'est tombé depuis peu entre les mains, Monsieur, une pièce imprimée, aussi nouvelle que rare : c'est une *Lettre du Pere P o i s s o n , Provincial des RR. PP. Cordeliers de la grande Province de France, aux Convents, Abbayes & Monasteres de sadite Province.* Le R. Père Poisson ci-devant Définitéur de son Ordre, & élu cette année Provincial de la Province de France dans le Chapitre de Mantes, commence par rendre compte des motifs qu'il a eus autrefois de refuser, d'abdiquer même cette dignité, à laquelle on avoit voulu l'élever dans d'autres Chapitres. » Ce n'est point, dit-il, par légèreté, » par inconstance, qu'après avoir autrefois renoncé au Provincialat, lors-

Lettre d.
R. P. Poisson.

Tom. II.

K

» que la pluralité des Electeurs vouloit
 » m'y élever ; qu'après l'avoir même
 » abdiqué une autre fois , lorsqu'il me
 » fut déferé par tous les suffrages , à
 » la réserve d'un seul qui s'écarta de
 » l'unanimité, je l'ai accepté la troisié-
 » me fois , me déroband à l'amour de
 » l'étude & aux douces occupations
 » de ma retraite, pour me tourner aux
 » soins de la premiere Magistrature de
 » notre grande Province , & aux em-
 » barras de son gouvernement. Cette
 » variation est fondée sur des motifs
 » simples. A l'âge de trente-deux ans,
 » je ne devois pas croire être en état
 » de commander à tant de Docteurs,
 » à tant d'hommes vénérables , dont je
 » respectois la science & la vertu , à
 » tant d'Abbeses, à tant de Monaste-
 » res, dont la sainteté est si connue , &
 » qui font une portion illustre de notre
 » troupeau. D'ailleurs, vous vous en
 » souvenez, dans le Chapitre de Beau-
 » vais, le jour n'étoit point assez pur ;
 » *il s'élevoit du côté la mer , du cœur*
 » de quelques Vocaux superbes & ora-
 » *geux, de petits nuages qui ne paroissoient,*
 » je l'avoue, *que la grandeur du pied*
 » *a'un homme.* Mais vous sçavez com-
 » me moi , *qu'on est dans les périls entre*
 » *les faux freres.* Le Ciel pouvoit être

» tout d'un coup couvert de ténèbres :
 » les nuées même parurent quelque
 » tems amoncelées ; *le vent je faisoit*
 » *sentir ; & annonçoit une grande pluie.*
 » Je voulus rassurer l'Assemblée & lui
 » rendre le calme , & forcer les am-
 » bitieux de nos Cloîtres à reconnoître
 » qu'il est toujours beau de se prêter
 » pour la charité & pour la concorde, à
 » la modération la plus rare. Vous pro-
 » diguâtes votre admiration à ma con-
 » duite désintéressée . . . Il est vrai que
 » l'union regna en Souveraine dans
 » notre Chapitre de Laon : là le con-
 » cert de toutes les voix fut merveil-
 » leux , & la seule qui par un aigre
 » dissonance n'entra point dans l'ac-
 » cord ravissant de 52 suffrages, n'empê-
 » cha point , & ne pouvoit empêcher
 » qu'une élection si canonique & si
 » pleine ne me plaçât à votre tête. »

Le R. Pere Poisson ayant modestement renoncé à l'éminente dignité où le Chapitre de Laon l'avoit élevé , justifie ainsi son abdication. » Chere
 » Province, s'écrie-t'il qui m'avez don-
 » né la naissance dans l'Ordre Séraphi-
 » que, Princesse & Reine des Provin-
 » ces , si je vous oublie , que ma main
 » droite me soit cachée & inconnue
 » pour toujours ; que ma langue s'at-

» tache à mon palais , si je ne me sou-
 » viens pas de vous dans tous mes vœux.
 » Si vos intérêts & ceux de ce Con-
 » vent respectable qui a cultivé ma jeu-
 » nesse dans son sein, au milieu de cette
 » Ville Royale, ne sont pas les grands
 » objets de mon cœur. Mais au milieu
 » de toute l'harmonie de notre paisible
 » assemblée de Laon, & à la vue d'une
 » élection si glorieuse, ma pente pour
 » la justice distributive me parla con-
 » tre moi-même. Déjà revêtu de la di-
 » gnité de Définitéur Général de tout
 » l'Ordre, & placé au-dessus des Pro-
 » vinciaux, je me representai que
 » c'étoit trop de mettre tout ensemble
 » sur la même tête des honneurs dis-
 » ferens, qui peuvent décorer plusieurs
 » sujets, quand on les sépare... En-
 » fin une occupation incompatible
 » avec le gouvernement de notre Pro-
 » vince, me possédoit alors tout entier.
 » * Permettez que j'en abandonne le
 » souvenir; il nourriroit trop délicieu-
 » sement chez moi la vanité humaine.
 » Rien de tout ce que je viens de vous
 » rappeler ne pouvoit me servir de pré-
 » texte, pour abdiquer dans notre der-
 » nier Chapitre de Mantes. J'y voyois,

* Il prêchoit alors avec beaucoup d'éclat.

» selon les expressions d'Isaïe, *de nou-*
 » *veaux cieux & une terre nouvelle.* Nou-
 » veau ciel, sans le moindre nuage :
 » tous les astres qui y étoient attachés
 » concoururent à former le plus beau
 » jour. Pouvois-je méconnoître la voix
 » de Dieu dans celle de 55 Electeurs,
 » qui composoient tout le nombre des
 » organes de l'Esprit Saint ? Terre nou-
 » velle : le tems de mon Définitoire
 » Général étoit écoulé ; on ne multi-
 » plioit plus sur moi les Offices émi-
 » nens. Le cri de votre amitié, répété
 » pour la troisième fois, entra jusqu'au
 » fond de mon ame, & l'emporta
 » sur mon penchant pour la retraite.
 » C'est ainsi que j'ai présenté mes épau-
 » les sous le fardeau dont je suis chargé,
 » & que vous m'avez arraché du com-
 » merce de ces illustres Morts, qui
 » vivent dans nos Bibliothèques, où
 » je rentrerai jusqu'au tombeau, après
 » les années de mon ministère.

Le R. P. Poisson fait voir ensuite
 quelles ont été ses saintes occupations,
 depuis que son élection a fait descen-
 dre l'Esprit Saint sur les Peres Cor-
 deliers, *sous la figure de langues de feu,*
 suivant les paroles de l'Ecriture, qu'il
 applique à cet événement. Il expose la
 conduite qu'il a tenue à l'égard des

differens sujets de sa Province , & sur-
 tout des Religieuses qui lui sont sou-
 mises. » Quelquefois, dit-il , j'ai payé
 » à leur vertu le tribut de louanges
 » qu'elle mérite. Je les ai encouragées
 » à la vûe de l'Epoux *qui les réveille ,*
 » *qui les ressuscite sans cesse sous le pom-*
 » *mier.* D'autres fois pour leur inspi-
 » rer une vigilance & une crainte salu-
 » taires , je leur ai montré autant de
 » Vierges folles que de Vierges sages ,
 » autant de lampes vuides que de lam-
 » pes pleines dans la parabole de l'E-
 » vangile. Je leur ai dit , à la vûe mê-
 » me de l'Arbre de vie ; il y a encore
 » des serpens dans le Paradis de la ter-
 » re ; *c'est là qu'Eve votre mere s'est cor-*
 » *rompue ; c'est là que celle qui vous a don-*
 » *né la vie a perdu son innocence.* Et si j'ai
 » permis à quelques-unes d'aller se la-
 » ver dans la Piscine de Siloé, ou de se
 » faire transporter dans les Galeries de
 » la Piscine de Bethesda , autour de
 » laquelle les malades attendent le
 » mouvement des eaux salubres , je
 » leur ai crié de toutes mes forces :
 » N'allez pas revenir noire , vous qui
 » êtes *belle comme les tentes de Cedar :*
 » Craignez le grand jour ; tremblez
 » que le *Soleil ne vous rende brune , &*
 » *ne vous ôte toute votre couleur.*

Cant. ch. 3.
 v. 9.

Ibid.

Jean. ch. 9.
 & s.

Cant. ch. 1.
 6. 4. 5.

Le nouveau Supérieur communique ensuite à ses Religieux une Lettre qu'il a écrite à une Abbessé de son Ordre, & cette Lettre roulé entierement sur la paix & la concorde fraternelle. Elle commence ainsi : » Jamais le Ciel ne » paroît plus serein, qu'après les grands » orages. Je vous prie, Madame, de » faire de cette image celle de la situa- » tion tranquille où vous comptez » avec raison être maintenant. Tous » les nuages sont dissipés ; & aux tem- » pêtes qui ont été ci-devant entre » votre Maison & quelques-uns de mes » Prédecesseurs, succedent de beaux » jours, un calme profond De » quelles agréables idées, poursuit le » R. Pere, de quel religieux plaisir ne » doit pas nous remplir le tableau de » la paix ! Je ne fais que la nommer, » & elle saisit mes entrailles ; elle y » excite les mouvemens les plus doux, » & les élans les plus gracieux ; elle » me fait déjà désirer d'être transporté » dans la Patrie de la Paix.

Il revient enfin à ses Religieux & Religieuses, & leur parle ainsi : » Je » visiterai dans mon indignation ces hom- » mes sans ferveur, ces hommes de » chair & de sang, dégoutés de leur » Profession, qui paroissent n'être tout

» entiers qu'une vile boue . . . Pensez-
 » vous donc nous envelopper sans cesse
 » dans le tourbillon de tous les capri-
 » ces d'une Province ? Pensez-vous
 » nous tenir plus long-tems dans la
 » tempête de vos desirs differens , que
 » nous ne sçaurions remplir ?
 » Vous sied-til bien de vouloir porter
 » les mouvemens de vos passions vers
 » celui que le Ciel a mis sur vos têtes,
 » afin que vous attendiez ses comman-
 » mens ? Est-ce vous que Dieu a é-
 » tablis pour veiller sur les besoins de
 » la Province ? *Ce troupeau appartient-il*
 » *à Melibée ? **

Quoique le R. P. Poisson promette
 de se comporter avec une extrême dou-
 ceur, pour rétablir la paix dans sa Pro-
 vince , il ne laisse pas d'annoncer qu'il
 ira toute la sévérité qui conviendra.
 » Gardez-vous , dit-il , d'abuser de
 » ma douceur ; n'armez point un hom-
 » me pacifique : J'ajouterois alors aux
 » paroles d'Isaïe celle de l'Evangile ,
 » *Je ne suis pas venu apporter la paix ,*
 » *mais l'épée , & la punition suivroit*
 » de près votre irrégularité , vos é-
 » carts , vos désobéissances. Comme

* *Cujum pecus ? an Melibai ?*
 Virgil. Eclog. 5 v. 27.

» les Princes sages préparent tout pour
 « les sièges & pour les batailles , afin
 » d'arriver à la paix ; de même pour
 » vous ramener à la justice qui la fait
 » naître, les chatimens proportionnés
 » à vos fautes , les peines mesurées sur
 » vos prévarications accompagneront
 » ma clémence. Si je ne veux pas me
 » faire craindre par une dureté odieuse,
 » je serai attentif à ne pas me faire aimer
 » par un relâchement méprisable ; &
 » à l'exemple de Jonathas , je tirerai
 » du moins vers vous *les fleches d'un*
 » *avertissement amer*, * quand je pourrai
 » me dispenser de tirer des fleches
 » qui vous blessent.

Plusieurs personnes, peu frappées, ou Le Specta-
cle de la Na-
ture.
 peut être jalouses du succès éclatant
 qu'a eu le *Spectacle de la Nature*, Ou-
 vrage célèbre de M. Pluche, dont il
 vient de paroître une troisième édition
 en 3, vol. in 12. ** ne font point diffi-
 culté de dire hautement , que c'est un
 Livre superficiel & frivole , où il n'y

* 1. Reg. ch. 20. v. 20. où on lit ces paroles:
Et ego tres sagittas mittam juxta eum , & ja-
ciam quasi exercens me ad signum.

* A Paris , chez la veuve Étienne , rue S.
 Jacques , & Jean Desaint , vis-à-vis le Col-
 lege de Beauvais. 1735.

a que des choses puériles & triviales, qu'on lit dans tous les Livres qui traitent de ces matieres : Que les jeunes gens , pour qui il a été principalement composé , n'y trouvant ni art ni méthode , n'en peuvent retirer que peu d'utilité : Qu'il n'y eut jamais de dialogue si froid , si languissant , si fade , si contraire à toutes les regles du Dialogue : Qu'enfin le titre éblouissant du Livre , l'ignorance & la paresse des gens du monde , & le concert de mille trompettes dévouées , sont les seules causes du cours étonnant d'un Ouvrage si médiocre.

1°. Si l'on pouvoit soupçonner quelque esprit de parti dans le succès du *Speâcle de la Nature* , ne pourroit on pas supposer aussi quelque chose de pareil dans la conduite de ceux qui affectent de le rabaisser. Il est clair que le but de l'Auteur a été d'instruire les jeunes gens ; jusques-là qu'on lui avoit conseillé d'intituler son Livre , *Physique des Enfans* ; ce qui auroit été un titre un peu risible. Il n'a pas prétendu , comme il le déclare dans la Préface , pénétrer le fond même de la nature ; il n'a pas eu dessein de développer l'artifice & le jeu des ressorts , ni les plus petits élémens dont ces ressorts sont

composés : » ç'auroit été , dit-il , une
 » entreprise hardie & d'un succès trop
 » incertain. Nous la laissons à ces gé-
 » nies d'un ordre supérieur , à qui
 » il peut avoir été donné d'entrer dans
 » ces mysteres, & de voir. Pour nous,
 » nous croyons qu'il nous convient
 » mieux de nous en tenir à la décora-
 » tion extérieure de ce monde & à
 » l'effet des machines qui forment le
 » spectacle Contens d'une repré-
 » sentation , qui remplit suffisamment
 » nos sens & notre esprit, il n'est pas
 » nécessaire de demander que la salle
 » des machines nous soit ouverte. En
 » un mot , notre objet est de prendre
 » dans la scene de la Nature ce qui
 » peut frapper vivement , & exercer
 » utilement la raison , sans jamais tou-
 » cher non-seulement à ce qui nous
 » paroît au-dessus de ses forces , mais
 » même à ce qui pourroit aisément
 » lasser ses efforts. »

Suivant cet aveu modeste & raison-
 nable, de l'Auteur , son Livre n'a dû
 contenir que des expériences commu-
 nes & des observations qui fussent à la
 portée de tout le monde : Ceux qui
 veulent aller plus loin , ont d'autres
 ouvrages plus sçavans qu'ils peuvent
 consulter. Permettez-moi de faire ici

une réflexion à ce sujet. Rien n'est plus capable à mon gré de multiplier le nombre des ignorans , que les Livres extrêmement sçavans. Ces Livres, comme vous sçavez , ne sont lûs que de peu de personnes , ou ne sont point lûs du tout. Au contraire , lorsque les sciences sont dégagées de leurs épines & de leurs ténèbres , & mises au niveau de tout le monde , dans un Livre sensé & bien écrit , chacun en prend ce qui lui convient. Si sur la Physique nous n'avions que les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, ou les *Transactions philosophiques* , il n'y auroit qu'un petit nombre de Physiciens. La *Pluralité des Mondes* de M. de F... a plus mis de Physique & d'Astronomie dans le commerce du monde, que tous les ouvrages du P. Kyrker, ou de M. Cassini. Qui est-ce qui sçauroit quelque chose de l'Antiquité , si on n'avoit que les Compilations de Gruterus & de Gronovius ? L'Histoire Romaine en François, tirée en partie de l'Ouvrage Anglois de Laurent Echard, (quoique ce ne soit qu'un abrégé fort succinct.) * L'Histoire Ecclésiastique de M. l'Abbé

* On en prépare une quatrième édition ; avec une suite.

Fleury, celle de France par le P. Daniel, ne sont pas des ouvrages fort sçavans ; ce sont néanmoins des Livres estimés avec raison, parce qu'ils instruisent suffisamment le commun des hommes, & qu'ils mettent dans la société civile le degré de connoissances convenable à la plûpart des hommes, qui veulent orner leur esprit. Il en est de même de l'aimable & célèbre ouvrage de M. Rollin. Depuis que tous ces bons Livres & bien d'autres de ce genre ont paru, il n'y a presque plus d'ignorans dans le monde. Quiconque a aujourd'hui un peu de goût pour la lecture, a aisément l'esprit enrichi de plusieurs belles connoissances ; au lieu qu'auparavant ce n'étoit que par une étude pénible & par un travail dégoûtant qu'on pouvoit parvenir à n'être pas tout-à-fait *illétre*. De-là vient qu'autant qu'on se faisoit gloire autrefois de n'avoir aucunes Lettres, autant il est honteux aujourd'hui d'être tout-à-fait *apédente* :: parce qu'il est très-aisé d'acquérir quelque sçavoir, & que l'ignorance marque nécessairement, ou un entendement lourd & paresseux, ou un esprit léger, ou une éducation négligée. Après tout, quand on a lû tout ce qui a été écrit sur une matiere,

qu'en reste-t'il plus souvent dans une tête fatiguée de lecture ? on seroit heureux d'y pouvoir conserver la moitié des choses que contiennent ces Livres, traités de superficiels par les Sçavans du premier ordre. Ces sortes de Livres sont donc les plus utiles, parce qu'ils sont proportionnés à la mesure d'intelligence, de capacité, de mémoire & de loisir de la plûpart des hommes.

II°. Pour ce qui concerne la forme de l'Ouvrage, que les Censeurs dont je viens de parler rabaisissent extrêmement, » Nous avons, dit l'Auteur, » essayé d'en écarter la tristesse, & au » lieu d'un discours suivi, ou d'un en- » chaînement de Dissertations, qui » amènent souvent le dégoût & l'en- » nui, nous avons pris le stile du Dia- » logue, qui est de tous le plus natutel, » & le plus propre à attacher toutes sortes de Lecteurs. On peut assurer que l'Auteur auroit pris le bon parti, s'il eût été question de toute autre matiere que celle dont il s'agit. Rien ne convient mieux, par exemple, aux Belles-Lettres & à la Philolophie, que la forme des Entretiens; parce que sur ces sujets on peut introduire d'ingénieux interlocuteurs, qui pensent diversement, qui discutent les choses, &

les éclaircissent par la dispute. Mais quand il s'agit de faits certains & de veritez incontestables, il semble que le Dialogue ne convient point. Quelle entreprise seroit-ce que des entretiens sur l'Histoire de France, à moins qu'on n'y discutât des points de Critique? Que diriez-vous d'un traité d'Algèbre ou de Geométrie en Dialogues? L'Auteur auroit beau supposer un Disciple curieux, & un Maître éclairé; cette forme d'Ouvrage *ameneroit bientôt le dégoût & l'ennui*. Des entretiens sur des choses claires, & sur des faits avoués de tout le monde, ne sont donc, à proprement parler, que des instructions ordinaires, par Demandes & par Réponses, des especes de Catechismes; & ce n'est que sur ce pied-là qu'il faut les donner. Au reste cette forme Catechistique ne laisse pas d'avoir son mérite & son utilité. Si elle n'admet pas l'art du Dialogue, parce qu'elle n'en est aucunement susceptible, elle tient cependant un peu de la nature des Entretiens: voilà pourquoi nous avons des Histoires Saintes & des Histoires Profanes dans cette forme: elle soutient un peu l'attention du Lecteur; & ce qui est à remarquer, elle délivre l'Auteur du soin pénible de chercher des

transitions , pour unir les sujets qu'il traite.

Il faut avouer néanmoins que M. Pluche a employé la *forme dialogique* d'une manière qui mérite d'autant plus d'indulgence , qu'il étoit très-difficile de composer des entretiens sur les matières dont il s'agit. Il a sçu y mêler de tems en tems des réflexions agréables , & même un peu de diversité de sentimens. Enfin ses entretiens ne laissent pas d'avoir souvent un tour ingénieux & de la vivacité. .

» Il ne s'agit , dit-il dans sa Préface,
 » que de soulager l'esprit des jeunes
 » gens par une conversation libre , &
 » qui soit à leur portée , sans le dis-
 » traire cependant par des caractères
 » trop marqués , ou par un enjouement
 » qui sente trop le Théâtre. Il faut
 dans un Dialogue des *caractères marqués* :
 cela est essentiel ; mais l'*enjouement qui*
sente le Théâtre ne convient point. Sans
 parler des Dialogues des Anciens , &
 surtout de ceux de Cicéron & de Lu-
 cien, nous avons en notre Langue d'ex-
 cellens modèles , comme les *Entretiens*
d'Ariste & d'Eugene , & ceux d'*Eudoxe*
 & de *Philante* du P. Bouhours ; les
Dialogues des Morts de M. de F. &
 les *Dialogues des Dieux* de M. R. de

S. M. Je ne parle que de la forme de ces ouvrages, & non du fond des choses, sur quoi il y auroit plusieurs remarques à faire.

Je n'en ferai point ici sur toutes les observations recueillies avec autant de soin que de discernement par M. Pyluche, qui a eu soin de s'instruire par lui-même, ou par des amis fidèles, de la plupart des remarques sur la Nature, qu'on trouve dans son Livre. Il a pris d'ailleurs la précaution de citer à la marge de chaque Dialogue les Auteurs les plus célèbres qui ont fait ces observations. Il s'est servi principalement de l'Histoire & des Mémoires de l'Académie des Sciences, des *Transactions Philosophiques* de la Société de Londres, abrégées par Lowthorp & par John; les traités de Malpighi, de Redi, de Willughbi, de Leuwenhoek, de Grew, de Nieuwentit, de Derham, de Vallisneri, &c. L'Auteur a préféré l'autorité de ces Physiciens modernes à celle d'Aristote, de Plin & des autres Anciens.

» Nous n'avons point crû, dit-il, de-
 » voir faire usage de ce que les Anciens
 » ont publié sur quelques-unes de ces
 » matieres, trop souvent avec plus de
 » crédulité que d'examen. Le Lec-

» teur fera plus disposé à goûter ce
 » qu'il verra garanti par les témoi-
 » gnages des Observateurs modernes,
 » qui ont acquis une estime univer-
 » selle par leur exactitude & leur pré-
 » cision.

Le premier volume qui a paru il y a plus de deux ans, traite comme vous sçavez, des Insectes, des Coquillages, des Oiseaux, des Animaux terrestres, des Poissons, & des Plantes. Ce premier volume est également instructif & agréable : il y a même en plusieurs endroits beaucoup d'esprit. Mais il me paroît un peu étrange, dans l'onzième Entretien qui est sur les Oiseaux, que le Prieur prononce de suite quatre pages du Livre de l'*Explication de l'Ouvrage des six jours*, comme s'il les avoit apprises par cœur. D'ailleurs ce Prieur, le Comte de Jonval, & la Comtesse, qui n'ont aucun caractère particulier, en ont tous un qui leur est commun & qui plaît médiocrement, sans excepter même le petit Chevalier du Breüil, qui n'est pourtant qu'un écolier. C'est l'écueil du ton didactique, qui sur certaines matieres dégénère aisément en ton de College, & fait presque ressembler des Dialogues de cette espece à certains

Romans métaphysiques , physiques & Botaniques que nous connoissons. Mais ce petit défaut est bien racheté par la précision ; la clarté & l'élégance , avec laquelle s'expriment les interlocuteurs que je viens de nommer.

La deuxième partie du *Spectacle de la Nature* , comprise dans le second & troisième volume , traite du Jardinage , des Fleurs , des Legumes , du Labourage , du Blé , des Oliviers , de la Vigne , du Vin , du Cidre , & autres Boissons ; des Bois , des Prairies , & des Pâturages. Tout cela paroît tiré de la *Maison Rustique* & du *Dictionnaire Oeconomique* , & n'a rien à mon gré qui soit comparable à ce qui précède. Cependant ce détail de ménage est relevé , par la maniere dont il est exposé , & sur-tout par ce qui suit ; c'est à-dire , par des entretiens agréables sur les Fontaines , sur les Rivières , sur la Mer , sur l'Air , sur les Fossilles , sur les Carrieres , sur les Mines.

L'Auteur pour se justifier du reproche qu'on pourroit lui faire , d'avoir mêlé des choses trop communes , & des détails de ménage , avec des observations curieuses & dignes de l'attention d'un homme d'esprit , fait voir dans un Discours , qui est à la

tête de la seconde partie , la nécessité qu'il y a selon lui, de sçavoir les choses les plus communes. » C'est un bonheur, dit-il, de trouver des Maîtres, » qui puissent nous apprendre des » choses sublimes , difficiles , rares. » Mais on se plaint tous les jours de » n'être pas au fait de celles qui sont » le plus d'usage ; & les Sçavans sont » peut-être ceux qui ont le plus sujet » de se faire ce reproche. On tient avec » raison les jeunes gens à l'écart , pour » ne les point détourner dans leur travail par une trop grande variété d'objets. Au sortir de leurs études ils se » livrent , ou à quelque science qui » est de leur choix, ou aux devoirs de » l'état qu'ils embrassent, & trop souvent à leurs plaisirs. La vie se passe » ainsi , sans connoître la plûpart des » choses , qui en sont le soutien. « Mais s'il falloit connoître tout ce qui sert à la vie , & tout ce qui en est le soutien, suffiroit-elle ? Le tems que je donnerois à apprendre tout ce qui regarde l'agriculture & les Arts mécaniques, me laisseroit-il le loisir d'orner mon esprit de ce qu'il y a de plus utile , de plus curieux , de plus relevé dans les Sciences & dans les beaux Arts ? D'ailleurs il y a mille choses

qui servent à la vie, & qu'il est inutile, & même en quelque sorte peu honorable de sçavoir ; on en pourroit donner ici une infinité d'exemples. En général on peut supposer, que celui qui sçait trop de toutes ces choses, a l'esprit un peu étroit, & est ignorant sur le reste. C'est la science des habitans de la campagne, des gens de commerce & de métier, & le sujet ordinaire de leurs insipides entretiens. J'avoue néanmoins qu'il n'est pas toujours inutile de les sçavoir ; mais elles sont d'un ordre si inférieur, qu'elles ne méritent pas selon moi, qu'on en fasse une étude particulière, & qu'on les mette au rang des connoissances qui entrent dans l'éducation d'un jeune homme. Une partie de tout cela s'apprend dans l'usage de la vie, par les liaisons nécessaires que la société nous donne, & par les besoins que nous avons les uns des autres.

A Dieu ne plaise que j'aye dessein de rabaisser par-là l'utilité & les agrémens du Livre du *Speſtacle de la Nature*, l'un des ouvrages les plus utiles & les plus amufans qui aient paru depuis plusieurs années. Loin d'être surpris du grand succès qu'il a aujourd'hui, j'ose prédire que ce suc-

cès sera durable , & que ce Livre ne sera oublié qu'avec celui de M. Rollin ; c'est-à-dire , lorsque notre Nation , qui n'est encore que refroidie pour les Lettres , en sera entierement dégoûtée, & aura malheureusement perdu toute sorte de discernement par rapport aux bons & aux mauvais Ouvrages.

Ballet des
Fêtes Indien-
nes.

Voici une Lettre anonyme que je viens de recevoir au sujet du nouveau Ballet des *Fêtes Indiennes*, par Messieurs Fuselier & Rameau

» J'allai hier à l'Opera. Ce n'est pas
» la peine de rien dire des paroles.
» La Musique est une Magie perpé-
» tuelle , la Nature n'y a aucune part.
» Rien de si scabreux & de si rabo-
» teux : c'est un chemin , où l'on ca-
» hote sans cesse, Le Musicien dis-
» pense d'acheter le fauteuil de l'Abbé
» de S. Pierre. L'excellent *Trémoussoir*
» que cet Opera , dont les airs se-
» roient très-propres à ébranler les
» nerfs engourdis d'un paralytique !
» Que ces secousses violentes sont dif-
» ferentes du doux ébranlement que
» savent opérer Campra , des Tou-
» ches , Montéclair , Mouret , &c.
» L'inintelligibilité, le galimatias , le
» néologisme veulent donc passer du
» discours dans la Musique ; c'en est

» trop. Je suis tirailé , écorché , dis-
 » loqué par cette diabolique Sonate
 » des *Fêtes Indiennes* : j'en ai la tête
 » tout ébranlée. On souffre moins
 » dans la Sale de Caperon. L'auteur
 » de Sethos auroit pû mettre une pa-
 » reille Musique dans son Purgatoire
 » d'Egypte , &c

La mauvaise humeur de l'Auteur de cette Lettre n'empêchera pas le Public de regarder M. Rameau comme un des plus grands Musiciens de notre siècle. Le plus solide reproche qu'on peut faire à sa Musique , est que l'oreille françoise n'y est pas encore assez accoutumée. Mais combien de gens encore aujourd'hui ne peuvent goûter les Sonates de Corelli & de Vivaldi, dont néanmoins tous les connoisseurs font un si grand cas ?

On a réimprimé deux pièces de vers qui avoient paru à Roüen l'année dernière , & qui sont du même Auteur que le Poème de *Ver-vert*. La première est *Le Carême in-promptu* , & la seconde est *Le Lutrin vivant*. Ces deux petits ouvrages confirment le Public dans l'idée , que si l'Auteur avoit autant de correction & de goût , que d'esprit & de génie , ce seroit peut-être un Poète du premier rang. Pour moi,

Deux nouvelles pièces de vers.

si j'osois dire ce que je pense des sujets de ces deux pièces : je dirois que le second est un peu indécent ; mais je craindrois alors l'application de ces vers , qu'on lit sur la fin de cette pièce.

Pour les Bigots & les froids Précieux ,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zele inspire.
De nos Chansons Critiques ténébreux ,
Censeurs de tout , exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attens à leur ire.

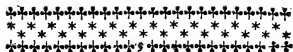
Au reste on doit pardonner à l'Auteur sa prévention pour un Ecrivain , dont l'exemple ne lui est pas indifférent, mais dont il seroit fâcheux que les insipides vers lui servissent de modele :

Ainsi pensoit l'*amusant* du Cerceau ;
Sage , enjoué , vertueux sans rudesse ,
Des Sages faux évitant la tristesse ,
Il badina , *sans s'écarter du beau* ,
Et sans jamais effrayer la Sagesse.
Ainsi les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours

Je suis , &c.

ce 3. Septembre 1735.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilège
& Approbation.



OBSERVATIONS

S U R

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

A Près la mort d'Auguste II. Roi de Pologne, dans le tems de la convocation de la Diète pour l'Élection de son Successeur, j'eus la curiosité, Monsieur, de lire quelques Ouvrages historiques sur les élections des Rois de Pologne. Plusieurs traits concernant ce Roïaume m'ayant vivement frappé dans ces Livres, & sur-tout dans l'histoire du Président de Thou, je conçus le dessein de les recueillir, & d'en former une histoire suivie; d'autant plus que feu M. l'Abbé de Vertot m'y avoit autrefois exhorté, en m'assurant que je trouverois dans le grand Ouvrage de Dlugoffus Chanoine de Cracovie, une matiere féconde & intéressante. J'eus dès-lors beaucoup de goût

*Histoire des
revol. de Po-
logne.*

Tome II.

L

pour cette entreprise , ſçachant que nous n'avions en François aucune Hiſtoire de Pologne , ſi ce n'eſt un petit abrégé informe par le ſieur Jolly , imprimé à Amſterdam en 1698, Ouvrage ſans aucune réputation. Les dernières affaires de Pologne aiant réveillé en moi cette idée , j'entrepris il y a environ trois ans de compoſer une Hiſtoire de ce Roïaume. Mais un autre objet plus important aiant vers le même tems attiré tous mes ſoins, je jugeai à propos d'imiter de célèbres Ecrivains, (tels que Mezerai , Bayle , Paſcal, M M. de Port-Roïal , &c.) & de charger deux perſonnes éclairées & laborieufes , d'extraire exactement tous les Livres que je leur remettrois ſur ce ſujet , principalement celui de Dlugoffus ; de choiſir & d'aſſembler les matériaux , & de leur donner une eſpèce d'ordre. Cela fut exécuté avec beaucoup d'exaëtitude ; enſorte que l'année dernière , jouiſſant de quelque loisir , je donnai un tems conſidérable à cet Ouvrage ; je vérifiai les faits ; j'eus ſoin de les trier & de les lier enſemble ; je tâchai d'en rendre l'expoſition vive , claire , élégante & intereſſante , & d'écarter ce qui pouvoit ſentir la négligence ou l'affectation , qui

font les deux grands défauts de la plupart de nos Historiens modernes. L'Histoire de Pologne en 4 vol. *m* 12. qui avoit paru l'année précédente à Amsterdam, & dont l'Ouvrage du Sieur Jolly compose le premier volume, venoit d'être réimprimée en France : Ce contre-tems ne me découragea point. Je remarquai dans cette Histoire tant de contradictions, tant d'omissions considérables, tant de bévues grossières, jointes à un stile si lourd & si confus, que je ne doutai point que le Public ne reçût avec plaisir, sous le titre de *Révolutions*, un autre Ouvrage plus soigné sur le même sujet.

Vous sçavez que le titre de *Révolutions*, outre l'exactitude & la fidélité essentielles à toute Histoire, demande encore un goût particulier dans le choix & dans la liaison des événemens qu'on entreprend de raconter. On est obligé de mettre à l'écart tous les faits qui n'intéressent point; & cependant, malgré la suppression d'un grand nombre d'événemens successifs, il faut enchaîner & réunir tous ceux qu'on met sous les yeux du Lecteur, qui veut toujours être sagement conduit par le fil de la Chronologie, & ne jamais être transporté d'un fait à un autre, sans être

instruit au moins en général de ce qui est arrivé dans les intervalles. Il prétend marcher dans un chemin droit, uni & continu; mais il aime tantôt à aller vite, & tantôt à s'arrêter, suivant la nature des objets qui dans sa marche méritent son attention. Voilà ce qui rend l'Histoire des *Révolutions d'Angleterre* par le Pere d'Orléans un Livre si agréable: voilà ce qui a fait le succès des *Révolutions de Suede*, & de celles de la *République Romaine* par feu M. l'Abbé d'Aubert de Vertot. En composant ces sortes de Livres, on se propose plutôt de faire des Ouvrages d'esprit que des Ouvrages sçavans. On s'efforce de plaire par l'élégance, la précision, la chaleur du stile, par la rapidité des récits, par la vivacité des peintures, par la hardiesse des réflexions & des portraits. Ce genre enfin permet plus de liberté & admet plus d'ornemens, que ce qu'on appelle précisément Histoire, dont la majestueuse simplicité ne doit néanmoins jamais, en quelque genre que ce soit, être blessée par les ridicules efforts du faux bel esprit.

Je puis dire que si la lecture de ces sortes de Livres est amusante, elle n'est pas moins utile; comme elle n'offre

rien à l'esprit, qui le rébute, qui le fatigue, qui l'ennuie, tout le frappe vivement, & par conséquent tout s'imprime dans la mémoire d'une façon plus durable. Le capital n'est point noyé dans une mer de froids détails, & les minucies n'absorbent pas les points importants, comme il arrive souvent dans ces vastes Histoires, qui ornent nos Bibliothèques & fort peu nos esprits : ces Livres néanmoins, pleins de sçavantes recherches, méritent à juste titre l'estime du Public, & sont dans un sens très-préférables à ceux dont je parle. Au reste, comme c'est le genre, dans lequel je m'exerce principalement, & le plus proportionné à mes forces, ce que je dis à son avantage pourra vous être suspect : approuvez-moi au moins de faire quelque usage de la médiocrité de mon sçavoir, & de laisser là quelquefois les épines de l'érudition, pour n'en cueillir que les fleurs, Je vous avertis que vous trouverez dans l'*Histoire des Révolutions de Pologne*, qui n'a pas été imprimée sous mes yeux, un millier de fautes d'impression, pour lesquelles je vous prie d'avoir quelque indulgence. Je vous en demande encore plus pour les négligences du stile ; je vous avoue

qu'un contre-tems, très-imprévu de ma part, m'a ôté le courage & la liberté de donner à cet Ouvrage le degré de perfection que le sujet semble mériter. Tel qu'il est, il ne déplaît pas.

Question de
Médecine
sur les mala-
dies véné-
riennes.

On a répandu depuis quelque tems dans le public un Ouvrage imprimé de vingt-huit pages in 4°. intitulé, *Question de Médecine ; savoir si c'est aux Médecins qu'il appartient de traiter les maladies vénériennes, & si la sûreté publique exige que ce soient des Médecins qui se chargent de la cure de ces maladies.* La cure de toutes les maladies qui attaquent le corps humain, dit l'Auteur, appartient directement aux Médecins : cela est incontestable.

Pourquoi donc en excepter les vénériennes ? » Ces maladies, soit que l'on » considère leur essence, qui consiste » dans une corruption corrosive du suc » même nourricier des parties ; soit que » l'on examine leurs signes, qui sont » des plus équivoques ; soit que l'on » fasse attention à leurs symptômes qui » sont des plus terribles ; soit enfin que » l'on réfléchisse sur la nature des remèdes employés pour les guérir, qui » sont les plus puissans, & par conséquent les plus redoutables, si on com-

» met la moindre faute dans leur ad-
 » ministration; ces maladies, dis-je,
 » méritent sans doute l'attention la plus
 » sérieuse du Médecin le plus éclairé...
 » C'est toute la masse des humeurs qui
 » se trouve infectée du venin le plus
 » contagieux: C'est la lymphe nourri-
 » ciere, c'est-à-dire, la liqueur qui ar-
 » rose & qui pénètre le plus intime-
 » ment toutes les parties, qui s'arrête
 » dans son cours, & qui contracte l'â-
 » creté la plus corrosive, d'où naissent
 » des douleurs affreuses dans la substan-
 » ce de toutes les parties du corps, des
 » bubons, des ulcères, des caries; des
 » exostoses, &c.

D'un autre côté les maux vénériens
 ont des signes qui leur sont communs
 avec des maladies d'une nature toute
 différente, & il est aisé de s'y mépren-
 dre. De plus les complications, toujours
 dangereuses dans les maladies, sont
 dans celles-ci d'autant plus funestes,
 que souvent elles s'accordent moins
 avec la nature des remèdes antivéné-
 riens. » Les autres maladies observent
 » dans leur cours une espèce de régula-
 » rité, leurs symptômes sont détermi-
 » nés, leurs révolutions sont con-
 » nues, mais la vérole est un Prothée
 » qui change de forme dans les différens

» sujets qu'elle attaque.... La nature ;
 » qui ordinairement opère elle-même
 » une partie de la guérison , tandis que
 » le Médecin agit de concert avec elle,
 » ne paroît ici faire aucun effort pour
 » se soulager : elle ne nous offre que
 » corruption , & si elle agit , ce n'est
 » que pour se détruire. « Enfin les co-
 » liques , les dissenteries , les convul-
 » sions , les paralysies sont les suites or-
 » dinaires des médicamens mercuriels
 imprudemment administrés , & la suf-
 focation du malade suit de près la sali-
 vation , suscitée sans précaution , &
 poussée sans mesure.

Ce sont cependant des maladies de
 cette importance , dit l'Auteur , que
 l'on abandonne aux Chirurgiens ; ce
 sont des remèdes de cette nature qu'on
 met entre leurs mains. On s'abandonne
 à eux pour la cure d'une maladie , qui
 infecte la partie du sang la plus pure ,
 qui pénètre la substance des parties , &
 s'insinue jusques dans les os mêmes. Ce
 sont les Chirurgiens qui entreprennent
 de préparer les médicamens mercuri-
 els , tandis que pour les emplâtres &
 les onguens les plus simples , ils sont
 obligés d'avoir recours aux Apôticaires.

Mais, dit-on, les Chirurgiens acquie-
 rent par l'habitude de traiter les mala-

dies vénériennes , une expérience qui leur sert de guide. L'expérience la plus consommée , repique l'Auteur , n'est qu'une routine incertaine & meurtrière , lorsqu'elle n'est pas dirigée par la prudence & par le discernement. Il s'agit de la vie des hommes , & les Chirurgiens font des expériences , sans voir ce qu'ils font. » Car il est un génie des expériences & des observations. La nature toute découverte qu'elle paroît , ne se laisse pas voir à tout le monde. Ce n'est qu'après de pénibles études & de laborieuses recherches , que les esprits qu'elle a le plus favorisez , commencent à appercevoir quelque chose dans ces mystères. « Mais pourquoi le génie des expériences ne pourroit-il pas être donné aux Chirurgiens , comme à d'autres ? L'Auteur fait entendre que ce génie demande des belles Lettres & de la Philosophie. D'ailleurs il faut , pour se rendre habile dans l'art de guérir les maladies , joindre à une expérience propre & personnelle ; l'expérience qu'on appelle historique , c'est-à-dire , la lecture des Auteurs , qui nous rend propres les travaux des Médecins de toutes les Nations & de tous les siècles , & qui nous fait participer à leurs lumières. C'est

en quoi les Médecins l'emporteront toujours sur les Chirurgiens, dont l'expérience, quelque grande qu'elle soit, faite d'éducation ne peut jamais être si éclairée que celle des Médecins. De ce défaut d'éducation naissent encore certains sentimens, selon l'Auteur, fort différens de ceux d'un Médecin, qui sont des sentimens d'honneur & d'une probité à toute épreuve, fruits de l'éducation qu'ordinairement il a reçu dans sa jeunesse.

L'Auteur fait voir ensuite que ce sont les Médecins, qui depuis la naissance du mal vénérien en Europe, en ont de tout tems recherché les causes, approfondi la nature, & prescrit les remèdes, & par conséquent qu'ils sont les seuls capables d'en diriger la cure. L'époque de sa naissance est en l'année 1494. sous le Regne de Charles VIII, & sous le Pontificat d'Alexandre VI. En 1536. on imprima in 8°. à Bâle un Recueil intitulé : *Morbi gallici consideratio exquisitissima à variis iisdemque prestantissimis Medicis conscripta*. Ce Recueil considérablement augmenté dans la suite parut à Venise en deux Volumes in folio 1566. L'Auteur donne ici en abrégé une espèce d'histoire de la cure des maladies vénériennes, & des remèdes que les an-

ciens Médecins y appliquoient. Lorsqu'on eut découvert par des expériences multipliées que les frictions mercurielles & la salivation étoient le souverain remede pour ce mal, la nécessité d'administrer les frictions obligea les Médecins à se servir des Chirurgiens, en se réservant néanmoins la direction de la cure. » Le public, dit l'Auteur, qui ordinairement ne pénétre gueres au-delà de l'écorce, ne mit bientôt plus de différence entre la main qui frottoit & le génie qui en devoit diriger l'opération. On crut qu'il suffisoit de sçavoir oindre un malade pour le sçavoir guérir. D'un autre côté les Chirurgiens admis dans le traitement de cette maladie penserent à se l'approprier : La securité & la présomption, qui accompagnent toujours le défaut de lumieres, leur fit croire qu'ils étoient assez habiles pour agir sans le secours des Médecins ; la confiance qu'ils avoient en eux-mêmes leur attira insensiblement celle du public, d'autant plus aisément que la plûpart des personnes attaquées de cette maladie découvrent plus volontiers les suites fâcheuses de leur dérangement à des Chirurgiens, qu'à des Médecins, dont la science & la

» gravité leur impriment apparemment
 » un certain respect , accompagné d'un
 » ne honte mal placée qui leur devient
 » funeste; telle est l'époque de l'usurpa-
 » tion des Chirurgiens par rapport à la
 » cure des maladies vénériennes.

Le Gayac aiant été apporté des Indes donna lieu aux Médecins de faire de nouvelles découvertes. Que d'ouvrages sur la nature & l'usage du Gayac ou bois des Indes , composés par les Médecins , ainsi que sur la Squine , & la Salsepareille, & sur le Sassafras, qui avec le Gayac composent les ptisannes sudorifiques! L'expérience guidée par l'analogie, leur enseigna dans la suite que les vertus sudorifiques de quelques plantes Européennes (telles que les bois de Génievre , de Bouïs , de Frêne, de Citronnier , de Pin , de Cyprès , les racines d'Ache, de Gentiane, de Bardane) pourroient suppléer à celles de ces médicaments étrangers.

L'Auteur parle ensuite des étuves, des parfums , des fumigations mercurielles, des emplâtres mercuriels, & des pillules composées d'un précipité de Mercure , secrets inventés & enseignés par les Médecins, dont on cite un grand nombre d'ouvrages sur ce sujet. Ce sont eux qui ont enseigné les précau-

tions qu'il falloit prendre avant que de donner le Mercure , qui ont établi les regles & le regime qu'il faut suivre durant son usage , qui ont specifié les doses , qui ont enseigné les préservatifs contre les accidens , &c.

Après avoir cité une foule de Medecins qui ont écrit sur les différentes méthodes de guérir la Vérole , l'Auteur s'excuse de ne citer aucun livre de Chirurgien sur ce sujet , parce que , dans le peu d'ouvrages , dit-il , qu'ils ont fait imprimer sur cette matiere , ils ont toujours été d'ingrats & inutiles plagiaires , & qu'ils n'ont jamais publié que de mauvaises compilations. On prétend néanmoins que l'Auteur a cité dans sa Lettre quelques Ouvrages qu'il attribue à des Medecins , & qui appartiennent à des Chirugiens.

Les Chirugiens , selon lui , employent constamment une même méthode dans toutes les circonstances & sur tous les sujets. Au lieu que les Medecins moins bornés dans leurs vûes reconnoissent qu'il y a des malades , que les préparatifs ordinaires mettroient hors d'état de soutenir le traitement. Il faut avoir égard aux temperamens , aux âges , aux sexes , aux différentes maladies compliquées. Le choix des

remedes ne demande pas moins de prudence. L'unique ressource des Chirurgiens est de frotter indistinctement & de faire saliver tous les malades. Mais est-il bien vrai que les Chirurgiens, qui ont du bon sens & de l'expérience, aient si peu de discernement ?

Il finit par s'inscrire en faux contre la distinction que les Chirurgiens font des maladies medicinales ou internes, & des Chirurgicales ou externes, en s'attribuant la connoissance & le traitement de ces dernières. Il prétend que les maladies externes sont du ressort des Medecins, comme les internes ; ces maladies, dit-il, sont des playes, des fractures, des luxations, qui outre la réduction, la réunion, & l'application des bandages, exigent encore toute la prudence du Medecin, pour prévenir & arrêter les accidens facheux : ou bien ces maladies sont des tumeurs, des abcès, des ulceres, dont la cure dépend principalement de la disposition intérieure du corps. Or tout cela est l'objet des Medecins. Il cite à ce sujet l'usage constant de tous les Hôpitaux, où il est défendu à tous les Chirurgiens d'entreprendre aucune operation que par l'avis du Medecin qui y préside. Ne seroit-il pas à souhaiter, ajoute-

» t'il que les Magistrats , ces conduc-
 » teurs éclairés du Public, souvent aveu-
 » gles sur ses propres intérêts , entre-
 » prissent de le faire jouir , par la force
 » des loix , de ces mêmes avantages ,
 » dont les administrateurs des Hôpi-
 » taux font jouir les malheureux qui
 » s'y retirent , & que les personnes d'un
 » rang distingué dans le monde ne man-
 » quent pas de se procurer ?

Enfin l'Auteur propose le moyen de
 remedier aux abus qui se commettent
 dans le traitement des maladies Véné-
 riennes, Ce seroit, dit-il, de défendre
 aux Chirurgiens d'en traiter aucune par
 eux-mêmes, & sans qu'auparavant l'e-
 xistence & le caractère de la maladie
 eussent été constatés par une consulta-
 tion des Medecins, qui prescriroient la
 préparation du malade & la maniere de
 le guérir.

Quoique cet écrit, qu'on attribue
 très-faussement à un des plus sça-
 vans Medecins de ce siècle, celebre
 par un grand nombre d'Ouvrages sur
 la Medecine, soit aussi éloquent que
 solide, on doute fort néanmoins qu'il
 puisse produire quelque changement
 dans l'usage. Permettez-moi une com-
 paraison qui peut-être vous choquera
 d'abord: les Chirurgiens sont peut-être

en possession du traitement des maladies Vénériennes, comme les Maréchaux sont en possession de traiter les maladies des Chevaux. On trouveroit aisément de bonnes raisons, pour prouver que les Medecins seroient bien plus capables que de vils & grossiers artisans, de réussir dans cette sorte de cure. Mais il semble qu'elle les deshonoreroit. Peut être ce même motif leur a-t'il fait insensiblement abandonner aux Chirurgiens le traitement du mal sale & infâme de la Vérole. Quoiqu'il en soit, on assure que les Chirurgiens se préparent à répondre.

L'ouvrage dont je viens de parler, est écrit noblement ; mais on y remarque des négligences de stile. En voici quelques exemples. P. 2. » La connoissance des dérangemens du corps que » la nature a mystérieusement cachés, a » nos yeux, ne nous les indiquant que » par des signes, qu'une expérience à » la verité & une observation de plusieurs siècles ont transmis jusqu'à » nous, exige dans ceux qui s'y appliquent une pénétration singulière. Cette phrase est bien louche. P. 3. [on ne peut-être trop éclairé dans une profession qui traite de la vie des hommes] Une profession qui traite. P. 6. (mais com-

bien plus déplorable est leur état, *si l'on considère, &c.*) il falloit mettre *paroît*, & non pas *est*; la considération du Lecteur ne change rien à l'état des choses. *Ibid.* L'Auteur appelle la crainte de n'être pas guéri radicalement un *symptôme* de la maladie Vénérienne. P. 11. (*Quelques* efficaces que soient les remèdes, &c.) il falloit mettre *quelque*, qui est ici adverbe, c'est peut-être une faute d'impression; mais ce qu'on dit en cet endroit contre les Chirurgiens, ne pourroit-il pas être aussi appliqué à quelques Medecins ignorans? P. 12.) ils *décrivirent* l'histoire du Gayac.) On ne *décrit* point une histoire. P. 16. (quelques Partisans que trouverent les sudorifiques, &c.) On n'entend rien du tout à cette phrase. Voilà pour ce qui regarde le langage. Du reste on prétend que l'Auteur donne une mauvaise leçon de Physiologie à la p. 20. où il parle de la *fraicheur du climat* en Europe, qui demande, selon lui, un remède *pénétrant & puissamment atténuant*. La fraicheur d'un climat, disent d'habiles Physiciens, humecte, détrempe, délaye les humeurs, & par conséquent les rend plus propres à céder à l'action des remèdes pénétrans & atténuans. P. 23. il y a de l'exagération dans ce que l'Auteur dit, que

de tous les moyens de guérir cette maladie, dont on s'est servi depuis son origine jusqu'au tems où nous vivons, il n'en est aucun, qui ne connoisse les Medecins pour Auteurs. P. 25. » Les
 » Chirurgiens sous prétexte de faire ref-
 » pirer aux malades un air plus pur,
 » s'empressent de les renvoyer promp-
 » tement. « Mais comment accorder ce-
 la avec ce qu'on lit à la p. 6. où l'on fait
 entendre que les Chirurgiens, loin de se
 plaire à *renvoyer promptement* les mala-
 des, profitent au contraire de la crainte
 que ces malades ont de n'être pas gué-
 ris radicalement, & abusent de ce symp-
 tôme pour les traiter plus long-tems ?

Vous dirai-je qu'on trouve aussi quel-
 que chose à redire dans l'approbation
 que quatre Medecins ont donnée à cet
 écrit ? « Nous y avons reconnu, di-
 » sent-ils, la profonde science, *qui a*
 » *toujours honoré* l'Ecole de Medecine de
 » Paris Cet ouvrage, en désabu-
 » sant le Public *de la pensée où on l'a mis,*
 » que *ces maladies appartiennent* aux Chi-
 » rurgiens, convaincra de cet abus tous
 » ceux qui ne se nourrissent pas de pré-
 » jugez Nous approuvons donc cet
 » important *morceau de Medecine*, sur la
 » matiere la plus interessante pour la su-
 » reté du Public, & pour le repos des famil-

» les. » Vous m'avouerez que la profonde science *qui honore* l'Ecole de Medecine de Paris, les maladies *qui appartiennent* aux Chirurgiens, *le morceau de Medecine* & la cure du mal Vénérien, qui interesse *le repos des familles*, sont des expressions qui étonnent & réjouissent. Mais que direz-vous de moi en lisant ma Lettre ? Ne rirez vous pas un peu de l'attention particuliere que j'ai donnée à une *Question de Medecine* de cette espece ?

L'Academie Françoisse, qui de peur de commettre la délicatesse de son jugement, a été quelques années sans pouvoir se résoudre à adjuger le prix de Poësie, l'a enfin donné cette année à une ode de M. l'Abbé Clement, intitulée *le progrès de la musique sous le regne de Louis le Grand*. La pièce est imprimée chez Coignard, & il est à croire que le Public souscrira sans balancer à un arrêt prononcé par les maîtres de l'art. Rien n'est plus sage & plus mesuré que cette ode en grands & petits vers. Elle commence par une invocation à Orphée: le Poëte le supplie d'être *propice à ses desirs* qui sont de remporter le prix, & il invoque *la vertu supreme* de ce modele des musiciens. Il dit ensuite que jusqu'à

Ode qui a remporté le prix de l'Academie.

Louis XIV. le sublime mystere des accords délicats étoit inconnu; qu'en vain *Polymnie* chantoit que la *Seine* fugitive couloit toujours, & se déroboit à ses regards; mais que dès que le soleil de la France se fut levé, l'ignorance toucha à son terme limité. Cette proposition est suivie d'un entousiasme admirable & d'une transition neuve & heureuse. Quel spectacle pompeux, &c. c'est la naissance de l'Opera. Ici une versification élégante met en rimes le Catalogue de Ballard. L'Eloge de Lulli, qui suit, est magnifique.

France, les Dieux jaloux de l'éclat de ta gloire
Ont contraint ce grand homme à passer l'onde
de noire.

Ensuite *La barriere s'entrouvre à de nouveaux prodiges*, & *Campra* entre sur la Scene. L'Europe galante est caractérisée par *Doris*, c'est-à-dire, par la Bergerie, qui est cependant la plus foible entrée de ce charmant Ballet; car *Roxane*, comme vous sçavez, où l'Acte Turc, est fort au-dessus. M. des Touches, à qui, comme disoit le feu Roi, le genie a tenu lieu d'art, & qui fit, dit-on, l'Opera d'*Issé*, sans sçavoir noter, est traité d'imitateur de *Campra*. Je suis persuadé que sa mode.

tie se revoltera moins contre ce titre ,
qui lui convient si peu ; que sa délica-
tesse contre celui de *Ministre de Venus*.

Ministre de Venus , il fait naître en mon ame ,
Les fruits empoisonnez d'une fatale flame.

Le titre d'*Empoisonneur d'ames* est un
éloge un peu singulier & une flame
qui porte des fruits , est une expression
qui ne l'est pas moins. Entré tous les
excellens ouvrages de M. des Touches,
M. l'Abbé Clement ne loue qu'*Omphale* ;
il pouvoit demander à ce moderne
Orphée , s'il ne fait pas plus de cas
d'*Iffé* , d'*Amadis de Grece* , de *Callirhoé* ,
& des *Elémens*. L'Auteur ne parle que
de la Lande pour les Motets , & ne dit
rien ni de Campra , ni de Bernier ;
mais il exhale en cet endroit avec
beaucoup d'art un petit mouvement de
piété , qui expie tous les éloges don-
nés à la Musique profane des Opera :
Heureux qui toujours sage au fort de son dé-
lire

Sçait , comme eux , consacrer à Dieu seul
qui l'inspire

Les talens qu'il reçut de lui !

On voit ensuite deux strophes pour la
Musique Instrumentale. Le Poëten'y
parle que de la Barre pour la flutte ;
comme s'il n'y avoit ni Blavet , ni Lu-
cas , ni Naudot. A l'égard du Violon ,

on n'en fait honneur à personne ; il n'est question ni de Bâliste , ni de Guignon , ni de le Clerc , Violons admirables pour l'oreille des Italiens mêmes. Couperin & Marchand sont les seuls nommés pour la gloire du Clavessin , quoiqu'ils n'aient pas surpassé d'Anglebert & Buterne. Il faut avouer que dans la description du Violon il y a deux beaux vers ;

Ici sous un archet , qu'agite un bras flexible,
J'entens le bois qui parle , & je deviens sensible

A la voix qui sort de son sein.

Un Poète moderne dit aussi fort ingénieusement dans son Ode à M. des Touches.

Un bois parle un bois resonance ;
Dans les forêts de Dodone
Sa main l'a-t-elle arraché ?
Ou dans les voutes , qu'y creuse
La Déesse industrieuse ,
L'Eco n'est-il point caché ?

Dissertation
sur la Goutte.
etc.

M. de Sault Medecin de Bordeaux a donné cette année au Public le second Tome de ses *Dissertations de Médecine* , contenant une *Dissertation sur la Goutte* , & la méthode de la guérir *radicalement* , avec un Recueil d'Observations sur les maladies dépendantes de la *Perspiration* : A Paris chez Jacques Guerin 1735. Ce dernier article est le plus solide & le

plus curieux. Les raisonnemens de l'Auteur, par rapport à la Goutte, sont toujours appuyés sur les observations de Sanctorius, & de Sydenham, fameux Medecin Anglois, & sur les siennes propres. On peut dire qu'il soutient dans ce nouvel Ouvrage la réputation qu'il s'est acquise par les traités sur *les maladies Vénériennes*, sur la *Phthisie*, &c.

» Un Ouvrage de cette espece, dit M.
 » de Sault, ne peut être qu'agréable à
 » ceux qui ont le malheur d'être sujets
 » à la Goutte. Quand je n'aurois com-
 » posé qu'un Roman, dans lequel j'au-
 » rois sauvé les apparences de la vérité,
 » ou du moins fait entrevoir la possibi-
 » lité de la guérison de la Goutte, un
 » Goutteux dans son loisir liroit ma
 » Dissertation avec complaisance. A
 » plus forte raison, lorsque j'atteste
 » que tous les faits sur lesquels je bâtis
 » mon système, sont vrais, & que je
 » me flatte d'être à l'abri de pouvoir
 » être soupçonné d'avoir voulu tromper
 » personne. « Il ajoute que suivant
 l'observation de Sydenham, les Gout-
 teux sont la plûpart gens d'esprit, &
 que cette maladie attaque plutôt les
 personnes sensées que les sots, plutôt
 les riches que les pauvres. *Podagra plu-
 res occidit sapientes quàm fatuos, plures di-*

vites quàm pauperes. Le bon jugement qu'il suppose dans la plûpart des Goutteux , lui fait esperer qu'ils goûteront sa Dissertation. Il en promet une autre sur l'*Epilepsie*, avec la méthode pour la guérir radicalement. J'ai trouvé dans le Livre dont il s'agit , mille choses très amusantes , sans compter celles qui m'interessent particulièrement : il raconte fort agréablement à la page 379. sa dispute avec un Moine, sçavant Théologien à son avis , qui trouvoit fort mauvais qu'il eût guéri un Malade avec du Kinkina dissous dans une once d'eau-de-vie & trois onces de vin vieux; parce que ce remede avoit procuré un peu d'yvresse , comme si l'Opium ne produisoit pas le même effet, avant le sommeil du malade.

Je suis, &c.

Ce 9. Septembre
1735.

A PARIS, Chez CHAUBERT , avec
Privilege & Approbation.



OBSERVATIONS

S U R

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

LE nouveau Breviaire de l'Eglise de Paris, Monsieur, auquel on travaille actuellement, a donné lieu à un écrit à ce sujet, qui paroît depuis peu & qui consiste en trois Lettres. Dans l'Avertissement on traite un Breviaire d'*Ouvrage d'esprit*, qu'un ou plusieurs particuliers composent, (sous l'autorité d'un Evêque) suivant leur génie, leurs vûes, leur gout, & certaines regles qu'ils se sont prescrites. *Personne ne doute*, dit l'Auteur dans la premiere Lettre, que le Breviaire de Paris, qu'on prépare & qui n'a pas encore vû le jour, ne soit *excellent dans toutes ses parties*: d'où il conclut qu'un grand nombre de Diocèses feroit fort bien de l'adopter, pour s'épargner les

Lettres
sur les
Breviaires.

dépenses d'un Breviaire particulier dont ils ont besoin ; & sur tout les grands frais que les Livres de chant exigent. Par là les Rites des différentes Eglises seroient uniformes , & ne differeroient que dans quelques usages particuliers. L'Auteur fait voir ensuite *le progrès de l'art des Breviaires*. Pie V, Clement VIII, & Paul V, ont mis le Breviaire Romain , le Missel & le Rituel dans l'état où il est aujourd'hui. Dès qu'il parut , chaque Evêque en emprunta tout ce qui pouvoit se concilier avec les usages de son Eglise. Cependant tous ces Breviaires réformés sur le Romain se trouverent, ainsi que leur modèle , remplis d'histoires fausses ou douteuses, d'Homelies apocriphes, indignes des Saints Peres dont elles portoient faussement le nom , & de plusieurs choses *propres à faire rire*. On entreprit en 1678 de dresser en France de nouveaux Breviaires, sans aucun égard au Romain ; & ce fut Henry de Villars Archevêque de Vienne qui commença. Ce Breviaire, bien meilleur que celui de Rome, fut en quelque sorte adopté par François de Harlay Archevêque de Paris. Car le Breviaire de Vienne & celui de Paris se ressemblent beaucoup ; mais le Parisien , quoique

défectueux, l'emporte sur le Viennois. En 1685 parut le Missel de Paris, *qui porta la gloire de cette Eglise au plus haut point où elle eût encore été. Toute la France le vit avec admiration.* Un an après on mit au jour le Breviaire de l'Ordre de Cluny, Ouvrage de Dom Claude de Vert, de Dom Paul Rabusson, & de M. le Tourneux. Ce Breviaire effaça tous ceux qu'il avoient précédé. Les Hymnes nouvelles composées par M. le Tourneux lui-même, ou dont il avoit donné la matière au célèbre Santeuil, sont un des grands ornemens de ce Breviaire, *où tout est instructif & édifiant & où toutes les parties des Offices forment entr'elles une harmonie merveilleuse.* Voilà le sujet de la premiere Lettre.

Dans les deux autres, l'Auteur fait voir les défauts & même le ridicule, de quelques nouveaux Breviaires, surtout du Breviaire Ecclésiastique du Sieur Foinard. Ces Breviaires nouveaux sont la plupart assujettis à des règles, auxquelles on a sacrifié la vérité & la raison; on y présente l'Ecriture dans des sens éloignés & même faux, & l'on autorise par-là l'ignorance de la plupart des Prédicateurs qui la citent à contre sens. On y joint avec affectation des passages de l'ancien & du nouveau

Testament, qui n'ont souvent entr'eux qu'un rapport arbitraire, ou incompréhensible. Les Auteurs des nouveaux Breviaires, il est vrai, ont purgé le Service divin d'histoires apocriphes, de fausses Homelies, & de mille choses pitoyables qu'on chantoit autrefois dans les Eglises. » Mais ni la raison, ni la Religion, dit l'Auteur, n'approuveront » jamais qu'on se fasse des regles dont » l'observation donne atteinte à la simplicité, qui est un des ornemens des » divins Offices, & tende à y introduire l'affectation, le raffinement & l'obscurité. «

Ce qu'il y a de plus reprehensible dans certains Breviaires nouveaux sont les Hymnes, où l'on ne voit souvent ni latinité, ni goût, ni bon sens. Dans le nouveau Breviaire d'une des plus grandes Eglises de France, on fait dire aux Prêtres dans l'Office de la Fête-Dieu ce vers bien étrange & bien capable de scandaliser les Protestans :

Per nos creatur, qui creat omnia.

Souvent, au lieu d'adopter les excellentes Hymnes de Santeuil, on leur préfere des odes écolieres; ou bien on les défigure, comme a fait le Sr. Foinard. Voici l'Hymne de ce grand Poë-

te, pour la Fête de Sainte Magdeleine

*Procul maligni cedite spiritus ;
Nunc imperanti cedite numini ;
Festamque duris Magdalenam
Parcite nunc agitare pœnis.
Christi jubentis numine territi
Fugere septem , & c.*

L'ignorant Auteur du Breviaire Ecclesiastique l'a reformée ainsi.

*Procul maligni spiritus ;
Deo jubenti cedite ,
Nunc Magdalenam noxiis
Vexare pœnis parcite.*

*Ut Christus illos increpat ,
Fugere septem territi.
Hanc possidebant fortiter ,
Sed fortiolem sentiunt.*

On pourroit citer plusieurs autres exemples de cette espece. Mais j'aurois souhaité que l'Auteur eût dit quelque chose du fameux Breviaire du Cardinal François Quignonés, imprimé à Rome en 1536, & à Paris en 1548, avec Privilege. Le plan de ce Breviaire approuvé par Clement VIII. & par Paul III, m'a toujours paru raisonnable & commode. Il y a trois Pseaumes pour chacune des

Heures Canoniales & trois Leçons seulement pour Matines; la première de l'ancien Testament, la deuxième du nouveau, & la troisième d'une Homélie. Il n'y a en cela aucun raffinement. Par ce moyen le Pseautier est entièrement recité chaque semaine, & presque toute la Bible est lûe en une année. Il ne seroit pas bien difficile de perfectionner ce plan & d'en faire un *ouvrage d'esprit*.

La Mort
de César,
Tragedie.

La Mort de César, Tragedie de Mr. de Voltaire, représentée au College d'Harcourt le onzième du mois dernier, est imprimée depuis quelques jours. Dans cette pièce composée de trois actes, il n'y a ni femme ni amour. Tous les personnages s'y tutoient comme égaux, & Brutus même tutoie César, qu'il reconnoît pour son pere, & qu'il ne laisse pas de vouloir assassiner. Ce Romain, plus Quakre que Stoïcien, a des sentimens plus monstrueux qu'héroïques. Si cette pièce, dont le plan, la conduite, le dialogue, le stile, & les pensées sont dans le goût du Théâtre Anglois, pouvoit être un peu utile aux mœurs, en inspirant un zèle genereux pour la patrie & pour la liberté publique, elle pourroit aussi dans un autre

sens leur être préjudiciable, par l'exemple d'un courage féroce & dénaturé. Le caractère de César est un peu foible, il n'a de grandeur que celle que lui donnent les flatteries d'Antoine. On ne sçait à la fin de la pièce ce que devient Brutus, le chef & l'ame de la conjuration. L'action est finie à la huitième scène du dernier acte; celle qui suit est une espèce d'oraison funèbre de César en forme de controverse. Antoine & les Romains disent chacun leur pensée sur le mort; & l'on sort pour aller mettre le feu aux maisons des conjurés.

Cette Tragedie, (si on peut lui donner ce nom) malgré tous ces défauts, porte toujours l'empreinte de son Auteur, c'est-à-dire, d'un grand génie & d'un grand Ecrivain. On y admire plusieurs pensées vives, mâles & neuves, & de fort beaux vers. Mais qu'il y en a de foibles & de durs! Que d'expressions vicieuses! Que de mauvaises rimes! Je crois que l'Auteur, dont les lumieres, les talens & la réputation sont fort au-dessus de la critique, ne regarde lui-même cet ouvrage que comme une tentative singuliere. En la livrant à un Théâtre de College il a prétendu essayer & faire connoître en

France le goût du Tragique Anglois ; je suis persuadé enfin, qu'il n'a jamais fait cette pièce pour la scène Françoisse, encore moins pour l'impression. Au reste qu'il me soit permis de remarquer que l'amour de la Patrie est fort différent en France & en Angleterre. En France il n'est point distingué de l'amour du Prince ; nous ne sommes bons sujets & bons citoyens, qu'autant que nous respectons & que nous aimons le Chef de l'Etat, notre Maître, notre Législateur, notre Pere. Il est vrai d'ailleurs que César avoit opprimé la République & usurpé l'autorité ; mais suivant les regles de la saine morale, il n'appartenoit ni à Brutus, ni à Cassius, ni aux autres conjurés, qui étoient des particuliers dans la République, de punir le Tyran : d'où je conclus que la *Mort de César* & toutes les Tragedies de cette espece, prises à la rigueur, pourroient être des pièces beaucoup plus dangereuses que celles où regne l'amour. Mais heureusement nous sommes dans des circonstances, où la morale n'a rien à craindre de ces representations.

Une Lettre que je reçois dans l'instant de la part de M. de Voltaire, au sujet de sa Tragedie de la *Mort de César*,

vous fera connoître l'idée qu'il en a lui-même.

A Cirey près de Vassy en Champagne ce 7. Septembre 1735.

..... » Je m'amusai il y a quelques
 » années à faire une Tragédie en trois
 » actes, de la mort de Jule-César. C'est
 » une pièce d'un caractère tout opposé
 » au goût de notre Nation. Il n'y a
 » point de femme dans cette pièce ; il
 » n'est question que de l'amour de la
 » Patrie : d'ailleurs elle est aussi singu-
 » liere par l'arrangement théatral, que
 » par les sentimens. En un mot elle
 » n'est point faite pour le public. Je
 » l'avois confiée il y a deux ans à Mrs
 » de qui l'a représenterent, & qui
 » eurent la fidelité de n'en garder au-
 » cune copie. J'ai eu en dernier lieu la
 » même confiance dans M. l'Abbé Af-
 » selin Proviseur d'Harcourt, que j'ai-
 » me & que j'estime ; mais il n'a pû,
 » malgré ses soins, empêcher que
 » quelqu'un de son College n'en ait ti-
 » ré une copie. Voilà la Tragédie au-
 » jourd'hui imprimée, à ce que j'apprens
 » pleine de fautes, de transpositions,
 » & d'omissions considerables. On dit
 » même que le Professeur de Rhétori-
 » que d'Harcourt, qui étoit chargé de

Lettre
de M. de
Voltaire
à M.
l'Abbé
D. F.

» la représentation , y a changé plu-
 » sieurs vers. Ce n'est plus mon ouvra-
 » ge. Je sens bien cependant qu'on me
 » jugera comme si j'étois l'Editeur , &
 » que la calomnie se joindra à la criti-
 » que. Tout ce que je demande , c'est
 » qu'on sçache que cette pièce n'est
 » point imprimée telle que je l'ai faite,
 » & que je suis bien loin d'avoir la
 » moindre part à cette édition. Je vous
 » prie d'en dire deux mots dans l'occa-
 sion, &c. . . .

Le Mili-
 taire. en
 Solitu-
 de.

Quelques personnes d'esprit & de
 goût m'avoient assuré que le *Militaire*
en Solitude, ouvrage nouveau,* étoit un
 livre d'un mérite fort médiocre; qu'on
 n'y trouvoit que des choses dites & re-
 dites mille fois, que des maximes tri-
 viales, que des moralités vulgaires,
 dans un stile diffus & négligé : qu'il
 n'y avoit aucun art , aucun agrément
 dans le dialogue , dont les interlocu-
 teurs, d'ailleurs fort honnêtes gens ,
 étoient de lourds & ennuyeux discou-
 reurs , qui citoient sans cesse les livres
 modernes les plus connus ; qu'enfin
 l'Auteur , étranger de naissance ou d'o-
 rigine, étoit un vrai *Tattler*,** & que

* Il se trouve chez le Gras au Palais.

** Livre Anglois, intitulé *The Tattler*,
 c'est-à-dire , le *Babillard*.

son ouvrage ressembloit assez à la plupart de ceux de sa nation en ce genre. Heureusement ce jugement peu favorable ne m'avoit point imposé, lorsque le Livre m'est tombé entre les mains. Je l'ai parcouru, & j'y ai trouvé beaucoup de bon sens & d'usage du monde, un stile clair, avec des maximes incontestables, dont l'ancienneté mérite beaucoup de respect. La manière d'écrire de l'Auteur m'a paru sensément proportionnée au plus grand nombre de ceux qui pourront lire cet ouvrage. Il n'est point assurément de ces Ecrivains merveilleux, de ces sublimes moralistes, qui voudroient, s'il étoit possible, être entendus sans parler; qui se parent d'un stile laconique, épigrammatique, énygmaticque; qui le donnent pour le meilleur, & ceux qui n'y peuvent atteindre pour des esprits foibles; qui fuient les façons de parler ordinaires, & mettent l'*apogée* du bel esprit à détourner le sens des expressions communes; de ces gens enfin, réputés grands genies, qui forçant leur vûe, veulent trop voir à la fois, & par là se la rendent louche. Notre Auteur *Militaire* est un Ecrivain simple & uni, qui ne court point après l'esprit, & qui écrit à peu près comme on parle,

Mvj

lorsqu'on fait une legere attention à ses paroles. Ce qui surprend est que ce sage Militaire, qui écrit si rondement, paroît enchanté du stile singulier d'un ingénieux Auteur, connu par les admirables saillies de sa délicate inintelligibilité. * On s'étonne aussi qu'il parle si peu de la vie militaire, quoique le titre de son Livre semble promettre quelque chose de particulier pour ceux qui l'ont embrassée. Presque tout ce qu'il en dit se borne à un éloge du fameux Turenne. Mais il a voulu se rendre également utile à tous les états, & instruire *les jeunes gens* de toute condition qui entrent dans le monde, même les jeunes Abbés, à qui il donne de fort bonnes leçons, sur tout aux Abbés petits-Maîtres; décidant judicieusement qu'il ne faut jamais leur donner *le pesant fardeau d'une Abbaye*, quoique les Abbés les plus foibles de toute maniere y présentent volontiers leurs épaules, & par leur foiblesse soient souvent préférés aux autres.

On lit ces paroles dans un *avis* qui est à la tête du Livre. » Il se peut que les » entretiens, qu'on trouve dans ces » deux Livres, seront moins bien recus

* Voyez le septième Entretien.

» que ceux qui pourront peut-être les
 » suivre , & où l'Auteur s'est trouvé
 » moins gêné *dans son goût pour la préci-*
 » *sion*. Vouloir écrire d'une manière
 » qui soit à la portée de tous les lec-
 » teurs , & utile à *un chacun*, n'est gue-
 » res le moyen de faire au mieux ; &
 » quoique l'estime d'un petit nombre
 » d'esprits fins & délicats soit quelque
 » chose de bien flatteur, il faut se re-
 » soudre à y renoncer en quelque fa-
 » çon dans un ouvrage de la nature de
 » celui-ci où il s'agit de se proportion-
 » ner à toutes sortes d'esprits , & où
 » l'on ne doit penser qu'à écrire uni-
 » ment, simplement , & dans une éten-
 » due propre à inculquer les choses.....
 » D'ailleurs on n'exige gueres l'élegan-
 » ce & la pureté du stile dans un ou-
 » vrage d'instruction. Il s'agit ici de
 » conversations familières, où l'*affecta-*
 » *tion* d'un stile trop étudié seroit as-
 » sez déplacée. « Ceux que ces raisons
 » satisferont peu , pourront-ils résister à
 » celle-ci ? *L'Auteur est un Militaire ,*
 » *qui en écrivant ceci ne pensoit assurément*
 » *pas à vouloir rien faire imprimer.* Cette
 » raison seroit encore bien meilleure s'il
 » s'agissoit d'un ouvrage posthume. Mais
 » heureusement l'Auteur, Chevaier de

l'Ordre de Saint Louïs vit encore, & est en état *de penser à vouloir* faire encore imprimer plusieurs écrits de cette espece. Quoiqu'il en soit, il suffit de parcourir ce livre, pour en regarder l'Auteur comme un homme judicieux, plein de sentimens de vertu & d'honneur, instruit de tous les défauts des jeunes gens, & très-zélé pour leur perfection. Il est beau de servir l'Etat avec sa plume, après l'avoir long-tems servi avec son épée.

Cent
nouvel-
les Nou-
velles de
• Madame
de Go-
m. 2.

Je ne vous ai point encore parlé des *Cent nouvelles Nouvelles* de Madame de Gomez. C'est un recueil d'historietes contées avec feu. Je viens de lire avec un plaisir que je ne puis vous exprimer la vingt-septième partie, qui contient les aventures de *deux Cousines* : en voici une courte analyse. Un inconnu apporte secretement à Dartis, riche Négociant de Lyon, une petite fille nommée Clitie, avec mille pistoles pour fournir à la dépense de son éducation, & avec promesse de revenir dans six mois. L'inconnu, qui étoit le pere de cette fille, mourut peu de tems après. Dartis fit élever Clitie jusqu'à l'âge de dix-sept ans, avec Ismene sa

fille unique, qui étoit à peu près du même âge. L'une & l'autre profiterent de l'éducation qu'on leur donna, & conçurent mutuellement l'amitié la plus tendre & la plus sincère. Clitie, que Dartis fit passer pour sanièce, joignoit à une parfaite beauté les charmes de l'esprit, beaucoup de douceur, & des sentimens nobles & élevés. Ismene étoit laide; mais sa laideur étoit presque effacée par son caractère aimable, par un tour d'esprit fin & délicat, & par une générosité sans bornes. Le mérite des deux cousines fut bien-tôt connu : mais la beauté de Clitie la faisoit rechercher préféablement à Ismene : ce qui piqua si fort le pere qu'il forma la résolution d'enfermer Clitie dans un Convent. Dans cet intervalle le Comte de Saure & le Marquis Duriant viennent demander à Dartis une somme qu'il avoit entre les mains ; & en attendant leur payement, ils consentent de loger chez lui. Ismene, qu'ils virent d'abord, leur plut extrêmement. Mais à la vûe de Clitie, ils en devinrent très-amoureux; cependant ils cachèrent si bien leurs sentimens, qu'Ismene se crut aimée du Marquis, & Clitie du Comte. Le tems du remboursement

étant venu, le Comte demanda la nièce à Dartis, qui piqué de ce compliment, lui dit que cette fille étoit *un enfant trouvé* indigne par conséquent de son alliance : il lui propose en même tems sa fille avec une dot de cent mille écus. Peu de tems après le Marquis qui ne sçavoit rien de cette démarche, fait la même proposition à Dartis, qui lui fit à peu près la même réponse. Alors le Négociant fait venir Clitie, & en présence d'Ismene consternée de ce funeste éclaircissement, il lui découvre son origine, & veut l'obliger à se faire Religieuse. Cette situation donne lieu à des conversations tendres & fort intéressantes. Dartis se hâta de ce débarrasser de ses hôtes, en payant ce qui leur étoit dû. Le Marquis sensible à la passion de son cousin, & touché de la fortune & du caractère d'Ismene prit la résolution de la demander en mariage ; mais le même jour qu'il devoit se déclarer, Dartis emmena Clitie dans un Convent d'Auvergne, & prit soin de cacher sa marche. Le Comte désespéré se donna inutilement la peine de chercher sa Maîtresse en divers Convens. Dartis revenu à Lyon consentit à marier sa fille avec le Marquis,

mais elle exigea qu'on lui rendroit Clitie, qui dans ce tems-là se trouvoit dans un cruel embarras; car le feu ayant pris au Convent, elle en sortit & se refugia chez une sœur de la Charité, qui voyant son peu de goût pour la vie religieuse, la détermina à se mettre auprès de la Comtesse de Mirelle, retirée dans une de ses Terres. Cependant le Comte instruit du sort de Clitie va la chercher; mais il apprend avec douleur qu'elle a été consumée par les flâmes. Pour trouver quelque soulagement à ses maux, il se retire chez sa belle-mère, qui depuis peu avoit pris le nom de Comtesse de Mirelle. Quelle fut sa surprise d'y trouver celle qu'il croioit morte! Cette situation, qui allarme d'abord Clitie, est d'autant plus heureuse, qu'elle donne occasion à la Comtesse de découvrir que cette fille est la même qu'elle avoit eüe du jeune Comte de Mirelle, avec qui elle avoit été mariée secrètement. Cette reconnoissance, qui est bien amenée, cause une émotion vive & fort touchante. La Comtesse fait ensuite l'histoire de ses amours & de son mariage avec le Comte de Mirelle, qui mourut peu de tems après qu'elle eut accouché à Lyon. Elle épousa en-

suite le Comte de Saure pour éviter les poursuites du vieux Comte de Miffelle, qui ignoroit le mariage de son fils, mais à condition qu'il vivroit avec elle comme son pere & son ami. Selon Madame de Gomez, il aima mieux mourir d'amour que de manquer à sa parole: le trait est bien romanesque; mais ce petit défaut est racheté par tant d'agremens, qu'il seroit injuste de chicaner la-dessus. Vous jugez bien qu'après un si heureux denouement, le Comte de Saure épousa sa chere Clitie, qui pour surcroît de plaisir retrouva la Marquise Duriant. Je vous assure qu'il y a peu de Romans modernes aussi bien intrigués que celui-ci; les surprises en sont bien menagées; les sentimens sont délicats; les passions y jouent leur jeu naturel; rien n'est forcé, & la narration en est si vive, qu'on ne s'apperçoit pas de quelques expressions peu exactes. Il seroit à souhaiter que toutes les autres *Nonvelles* fussent aussi bien tournées, & aussi interressantes.

Le Chef-
d'œuvre
d'un In-
connu.

Vous estimez avec raison, *Le chef d'œuvre d'un Inconnu*, satire fine & délicate contre ces Commentateurs, qui se parent d'une érudition inutile & em-

pruntée. Cct ouvrage dont l'idée est si heureuse, a été imprimé en Hollande, en deux volumes *in-12*, augmenté de la préface en Espagnol & en François de Michel Cervantes sur l'histoire de Don Quixote de la Manche, & de la *Deification de l'incomparable Docteur Aristarchus Masso*. Comme cette édition est peu commune en ce païs-ci, vous ne serez pas fâché que je vous la fasse connoître. La Préface de Cervantes est tournée d'une maniere plaisante & originale, je ne sçai pourquoi le traducteur de Port Royal l'a supprimée. Je ne puis m'empêcher de vous citer un endroit de cette Préface, où Cervantes se fait dire par un ami: » Pour faire » voir que vous êtes très-versé dans les » Beiles-Lettres & dans la Cosmographe, faites en sorte de pouvoir nommer le *Tage* dans votre Histoire. & » vous aurez d'abord lieu de faire une » autre fameuse remarque, en mettant » que le fleuve de *Tage* fut ainsi » nommé par un Roi des Espagnes: » qu'il va se perdre dans la mer *Océane*, lavant les murs de la célèbre » ville de Lisbonne; que c'est la commune opinion que son sable est d'or, » &c. Parlez - vous de voleurs? » Je

vous dirai l'histoire de Cacus. &c. La mécanique des Commentateurs est si plaisamment développée dans cette Préface, qu'on soupçonneroit Monsieur de Saint Hyacinthe d'y avoir pris l'idée de son *Chef d'œuvre de l'Inconnu*.

La déification d'*Aristarchus Masso*, c'est-à-dire, de feu Monsieur Masson Auteur d'un mauvais journal de Hollande, est une imitation de l'Apothéose de l'Empereur Claude par Seneque. Tous les Dieux s'assemblent sur le Parnasse, & proclament Masson Dieu des Litterateurs & des Sçavans. Mais la pédantesque érudition de ce Journaliste méritoit-elle que Monsieur de Saint Hyacinthe fît cette débauche de bel esprit ? Quoiqu'il en soit, on trouve dans cette pièce, qui paroît longue, quelques traits de plaisanterie, dignes de Lucien. L'Auteur feint que le Parnasse est environné d'hommes de toutes les Nations. » Ici, dit-il, c'est un Italien » s'agitant comme un Pantomime, pour » n'attraper que des papillons ou des » mouches. Là un Anglois se promène » avec un air mélancolique & distrait, » ou s'arrête pour lire un Auteur François, qu'il copie & qu'il déchire. Près

» de lui un Espagnol superbe , qui ne
 » daigne pas honorer d'un de ses re-
 » gards les autres hommes, & qui fait
 » une invocation aux Muses & à Saint
 » Antoine de Padoue. Plus loin vous
 » verrez un Allemand qui a ses poches
 » & son sein remplis de livres , il les
 » consulte rapidement l'un après l'au-
 » tre & il en tire de quoi charger ses
 » recueils & sa mémoire. Ici un Fran-
 » çois ne daignant pas s'embarasser
 » d'aucun livre , se promene d'un air
 » vain & dégagé , niant au nez des
 » uns, & regardant les autres par dessus
 » son épaule; il croit qu'il a naturelle-
 » ment toute la justesse & le bon goût
 » qu'en peut avoir.

Je crois que le *Traité de la Mosaïque littéraire*, ou l'art de faire des Livres avec des pièces de rapport, que cet Ecrivain semble promettre, seroit favorablement reçu, s'il étoit bien exécuté.

On vient de publier le projet d'une édition nouvelle des *Oraisons de Cicéron* en quatre volumes in 4^o. ornée de commentaires, & de tout ce qui peut contribuer à l'intelligence & à la gloire du Prince des Orateurs. Quoique les travaux des Scholastes soient aujourd'hui

Projet
d'une
édition
des *Orai-
sons de
Cicéron*.

fort décriés, & que la plûpart de leurs remarques passent avec raison pour du verbiage inutile & ridicule, il faut néanmoins convenir que les anciens Auteurs ont quelquefois besoin d'être éclaircis. Mais il arrive souvent qu'on les obscurcit par de mauvaises interprétations, & qu'on les accable, pour ainsi dire, sous un amas de doctes minucies. Il y a lieu de croire que l'Editeur qui promet les Oraisons de Cicéron, sçaura, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, préserver son édition de la puérilité, de la prolixité, & de l'infidélité; défauts si ordinaires aux Commentateurs.

*Acta
Sancto-
rum.
Mois
d'Août
Tome
II.*

Les célèbres Bollandistes ou Jesuites d'Anvers, qui sont aujourd'hui *Joan. Bapt. Sollerius, Joan. Pinius, Guill. Cuperus, & Petrus Boschi*, viennent de publier le Tome deuxième d'*Acta Sanctorum* du mois d'Août, c'est à-dire le trente-quatrième volume-*folio* de leur grand Ouvrage. Il est dédié à l'Empereur Charles VI, dont on voit le portrait à la tête, avec ces vers au bas :

Cæsaris ora viden, Caroli? sic spirat & ardet.

*Nominis est sextus: Quintum superabit, avitâ
Austriadum pietate patrum, & victricibus ar-
mis.*

Le stile de ces vers & celui de l'Epi-
tre dédicatoire sont à peu près de la
même élégance, & font voir combien
il est difficile d'unir ensemble beaucoup
d'étudition & un peu d'esprit & de
goût. On lit ces paroles à la fin de l'E-
pître: *Subditorum tuorum omnium deside-
ria sic cumulet Dominus, ut, Archiduce
successore benignè concesso, nihil prorsus suc-
crescat, quo pax nunc proximè affulgenstur-
bari unquam possit in posterum.* Ce nou-
veau volume est l'histoire de huit jours,
depuis le cinq jusqu'au douze d'Août
inclusivement, & renferme les vies de
deux cens vingt deux Saints connus,
sans compter les Saints anonymes. Les
actes contenant le martyre, les mira-
cles & le culte du fameux Diacre saint
Laurent, grand Thaumaturge, sont ce
qu'il y a de plus curieux dans ce volu-
me. On ne sçauoit trop respecter tous
les livres de cette espèce, où la vaste
étudition est accompagnée d'une judi-
cieuse critique, où l'incrédule igno-
rance est confondue par les monumens
les plus incontestables, & où l'imbe-
cille crédulité trouve en même tems

la guérison de ses misérables préjugés,
fruits de la grossièreté & de l'impostu-
re de certains siècles, qui nous ont
transmis de pieux & ridicules men-
songes.

Je suis, &c.

ce 16, Septembre
1735.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilège
& Approbation.



OBSERVATIONS

S U R

LES ECRITS MODERNES:

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

IL faut achever, Monsieur, mes observations sur le troisième Tome de *Histoire littéraire de la France*, & vous tracer en peu de mots l'état des Lettres dans les Gaules durant le septième siècle. Représentez-vous les suites funestes de l'ambition de Brunehaut & de Fredegonde, leurs galanteries; & les guerres civiles entre Clotaire II, Thierry, & Theodoret; la débauche & la corruption de la Cour de Dagobert, & de Clovis le jeune; l'autorité tyrannique des Maires du Palais, des Ducs & des Comtes chargés de gouverner les Provinces & les Villes. Il étoit impossible qu'au milieu de tant de désordres causés par l'ambition, par l'orgueil, par la cruauté, les Lettres amies du repos &

*Histoire
littéraire
de la
France
durant
le septième
siècle.*

Tome II,

N

de la liberté, pussent sortir de la barbarie des siècles précédens. Elle ne fit qu'augmenter. Le gros de la Nation étoit plongé dans l'ignorance; une partie du Clergé s'étant beaucoup relâchée dans l'observance de la discipline Ecclesiastique, se relâcha également dans la culture des Lettres. En effet on voit en ce siècle peu de Conciles, dont même on dédaignoit de conserver les actes : dès lors ils ne s'assembloient plus, sans la permission de nos Rois, qui avoient d'ailleurs beaucoup de part aux élections des Evêques. Parmi les Canons d'un Concile de Paris qui sont venus jusqu'à nous, il y en a un qui exclut les Juifs de toute charge ou fonction publique sur les Chrétiens, & à cette occasion le Concile ordonne, ce qui est remarquable, que si un Juif s'émancipe de poursuivre quelque charge auprès du Prince, il se fera Chrétien, lui & toute sa famille.

La négligence & le mépris pour la littérature furent portés jusqu'à ne presque plus rien écrire de ce qui se passoit de mémorable dans l'Eglise & dans l'Etat. Hors la Chronique de Fredegair, qui ne va pas jusqu'à l'an 650. il n'y eut aucune histoire suivie des événemens de ce siècle : encore cette Chronique est-elle indigeste, pleine de mots barbares,

& de fautes contre la construction ; défauts qu'on trouve aussi dans les formules de Marculfe , dans les Diplomes de nos Rois , & dans les autres Chartes de ces tems-là. Il y avoit pourtant des Princes , tels que Clotaire & Dagobert son fils , qui aimoient les Lettres , & qui se plaisoient avec ceux qui les cultivoient. D'ailleurs dès le regne de Clotaire II les Rois François eurent la devotion d'avoir à leur suite des Moines avec un Abbé , pour faire l'Office Divin ; c'est-là l'origine de la Chapelle Royale : & ces Moines porterent à la Cour le goût & l'amour pour les Lettres. Mais ce furent-là de foibles ressources pour empêcher leur ruine entiere. J'en dis autant des Ecoles Episcopales , quoique nombreuses en ce siècle : Ce furent plutôt des Ecoles de pieté que des Ecoles de sçavoir. Les plus fameuses furent celles de Clermont , où l'on enseignoit la Grammaire , la Rhétorique & le Droit Romain , en se servant du Code Théodosien : & celle de Vienne , où S. Dizier son Evêque enseignoit lui-même la Grammaire , ce qui déplaisoit à S. Gregoire le Grand qui ne pouvoit souffrir qu'une bouche consacrée aux louanges de Dieu , s'ouvrit pour celles de Jupiter ; enfin l'Ecole de l'Eglise de Gap

devint si célèbre sous la direction de S. Arige qui en étoit Evêque , qu'elle fut également fréquentée par les Italiens & par les Gaulois. On y élevoit les enfans dès leur plus tendre jeunesse; un Ecolâtre leur apprenoit les Lettres humaines, & dans un âge plus avancé , ils partageoient leur tems entre la psalmodie, la meditation de la loi de Dieu , & les études les plus sérieuses.

Les Ecoles des Monasteres furent encore plus nombreuses : mais à dire vrai, on y travailloit plutôt à former des Saints que des Sçavans ; on voit cependant par des ouvrages qui nous restent, que dans ces Monasteres il y avoit des Bibliothèques fournies de tous les Peres Grecs & Latins. L'Ecole de l'Abbaye de Luxeu sous S. Colomban premier Abbé, fut extrêmement florissante: on y alloit de toutes parts pour s'y faire instruire, les Clercs & les Moines des Monasteres étrangers comme les autres; & elle fut ensuite la mere de diverses Ecoles établies sur son modèle. S. Colomban est le meilleur Ecrivain de son siècle , il a de la force , une éloquence naturelle & dégagée de mots inutiles : enfin son style est assez bon pour le siècle où il a vécu; sa Poësie, après celle de Fortunat, est la moins mauvaise de ces tems-là. Il paroît même qu'il sçavoit le

Grec & l'Hebreu. Le goût de la Litterature se conserva durant quelque tems dans cette Abbaye; puisque S. Eustase, successeur de S. Colomban; employoit une partie de ses Moines à copier les bons Livres de l'antiquité.

Après l'Ecole de Luxeu, il n'y en eut point en ce siècle de plus célèbre que celle de Fontenelle, aujourd'hui Saint Vandrille. On y enseignoit les premiers élemens des Lettres, & les veritez de la Religion Chrétienne; on y comptoit quelquefois jusqu'à trois cens Etudiens, venus de différens Pays. La Bibliotheque étoit fournie de toutes sortes de bons Livres: S. Vandregifile Fondateur & Abbé de la Maison, en fit venir un grand nombre de Rome. Il y avoit aussi dans le Monastere de S. Medard à Soissons, une Academie publique où l'on enseignoit les Sciences divines & humaines: eu égard à la célébrité de cette Abbaye, il est vrai-semblable qu'elles y étoient fort cultivées. Je ne vous dis rien d'une infinité d'autres Ecoles monastiques; mais je ne dois pas omettre une réflexion du sçavant Benedictin, sur les causes du progrès des Lettres dans les Monasteres. » Ce qui y » concourut principalement, dit-il pag. » 436. fut l'exacte observance qu'on

» gardoit dans les Monasteres des Gau-
 » les de ce tems la, où elle fut plus flo-
 » rissante que jamais. Or il y a toujours
 » eu, & il y aura toujours par rapport
 » aux Cloîtres, une étroite connexion
 » entre la culture des Lettres & la vi-
 » gueur de la discipline. Lorsque celle-
 » ci tombe, l'autre la suit de près dans
 » sa chute, & lorsqu'elle se soutient,
 » l'autre ne connoît point de décadence.
 » Il en est de ces lieux de retraites à ce
 » sujet, comme d'un Royaume ou d'un
 » Etat : *plus il est policé, plus les Lettres*
 » *y brillent & y font de progrès.* « Il seroit
 aisé de justifier cette réflexion, par une
 infinité de faits incontestables.

Le sçavant Benedictin semble regarder les Privileges accordés aux Monasteres par les Rois, par les Evêques, & par les Papes, comme la récompense des services que les Moines rendoient à l'Eglise & à l'Etat. Il cite à ce sujet quelques Privileges rejettés par divers Sçavans, & qu'on croit fabriqués dans des tems posterieurs, puisqu'ils sont souscrits par des Prélats qui n'occupoient pas alors les Sièges qu'on leur attribue, méprise qu'on n'auroit pas faite dans un siècle où les veritables Evêques étoient si connus. Mais l'Auteur s'exprime avec tant de circonspection sur ce

point, qu'on ne peut presque lui reprocher d'avoir adopté ces prétendus Privilèges.

Croiriez-vous qu'à l'exemple des Moines, les Religieuses se piquent d'une noble émulation pour les Lettres ? Mais il paroît que leur étude se terminoit à entendre les saintes Ecritures, & les Livres de piété qu'elles étoient obligées de lire. Elles avoient soin d'avoir les meilleurs. Elles envoyoyent même à Rome & en des pays encore plus éloignés, pour s'en procurer. J'observerai ici que plusieurs Evêques, quelques Moines, & même des Religieuses sont louées par divers Ecrivains, pour leur éloquence, pour leur érudition, & pour la politesse de leur stile : mais ces sortes de louanges ne peuvent imposer à des esprits accoutumés à réfléchir sur le génie des hommes de differens siècles. Dans celui-ci la plus petite lumière ébloüissoit ; & l'on regardoit un homme qui n'étoit pas tout-à-fait *illétré*, comme un prodige. On ne connoissoit pas l'excellent ; le médiocre en tenoit lieu.

Il y eut dans ce siècle un commerce de littérature entre les Gaules & les Isles Britanniques. Agricola Gaulois y avoit porté autrefois le goût pour l'éloquence

& l'amour des Lettres; quelques-uns de nos Evêques y passerent dans la suite pour foudroyer les erreurs de Pelage; mais en ce tems les Gaules donnerent aux Bretons des Evêques & des Moines qu'elles avoient instruits dans les Lettres sacrées & profanes. Sigebert Roi des Anglois Orientaux ayant été obligé de se refugier en France où il reçut le Baptême, emporta en son Pays les loüables coutumes qu'il y avoit admirées pendant son exil. Entre ces coutumes, Bede, qui nous apprend ce trait d'Histoire, marque les Ecoles publiques pour l'instruction de la jeunesse, que ce Prince établit dans ses Etats par les soins de l'Evêque Felix qu'on croit avoir été François. Ceci se passa au commencement de ce siècle. Ce fut aussi la France qui peu de tems après communiqua aux Anglois le secret de faire du verre qui leur étoit auparavant inconnu. Mais pour ne pas paroître ingrat envers les Isles Britanniques, je remarquerai que Saint Gildas, Saint Colomban & quelques autres Hibernois, firent aussi fleurir les Lettres en France. Mais elles doivent reconnoître en même tems que les premiers rayons de lumiere leur sont venus de nos contrées.

J'ai déjà remarqué le petit nombre

d'ouvrages composés dans ce siècle, où il y avoit peu d'Ecrivains, & encore moins de Lecteurs. Le goût dominant étoit pour les vies des Saints, dont il se fit un très grand nombre, qui ne sont pas venuës jusqu'à nous. Mais celles qui nous restent, fussent pour nous faire voir les charmes qu'avoient le merveilleux & l'extraordinaire, les pensées fausses, les tours guindés & obscurs, les pointes recherchées, & les épithètes amassées sans goût & sans choix. Dans le sixième siècle on s'étoit contenté d'orner & de *fabuliser* quelques faits véritables, & d'augmenter le nombre des Miracles; dans celui ci on supposa des Legendes entierement fausses; & pour les accréditer, les Auteurs se donnoient sans pudeur pour témoins oculaires; ou bien ils empruntoient des noms célèbres, pour en imposer avec plus de facilité. Vous jugez-bien que sous les auspices de l'ignorance, ces impostures n'étoient pas démasquées.

Ce goût pour l'enflure rejaillit même sur les mœurs. Le titre le plus pompeux que prenoient nos Evêques étoit celui de *Pape*. Dans ce siècle ils se donnerent celui d'*Eminence* qui est devenu en ces derniers tems le titre des Cardinaux. La politesse leur dictoit à ce sujet

les expressions les plus ampoulées lorsqu'ils écrivoient à leurs Collegues: mais l'humilité leur inspiroit aussi des titres hyperboliques pour exprimer les bas sentimens qu'ils avoient d'eux-mêmes. Outre la qualité de Pécheur, usitée dans les siècles précédens, ils prirent encore celle de *Serviteur des Serviteurs de Dieu*, qu'ils pouvoient avoir empruntée de Saint Gregoire le Grand; qualité que divers Abbés & quelques Moines prirent à leur exemple. Ce fut alors que les Evêques commencerent en écrivant au Roi, de joindre à leurs autres titres celui de *fidele Sujet*.

J'oubliois presque de vous parler de la Poësie de ces tems-là; vous concevez d'avance combien elle étoit déchue dans un siècle où la prose étoit si détestable, à tous les vices dont elle avoit été infectée, dans le cinquième & le sixième siècles, il s'y en joignit encore d'autres dont l'énumération est aussi triste qu'inutile. A l'égard de la Poësie vulgaire, on peut juger de sa grossiereté par le fragment d'une chanson pag. 454. au sujet de la Victoire que Clotaire II remporta sur les Saxons; c'est une mauvaise prose mise en plus mauvaise cadence.

Vous voulez que je vous entretienne de la *Critique des Lettres philosophiques de Mr. de V.* Voici quelques détails purement littéraires. L'Auteur de cette Critique est un Anglois ; il est plaisant de le voir combattre en faveur des François contre Mr. de V. panégyriste de la Nation Angloise. L'Ecrivain François prétend que *les Anglois avoient déjà un Théâtre aussi bien que les Espagnols, quand les François n'avoient encore que des Treteaux.* Il a fait à ce sujet l'éloge de Shakespear le premier Tragique d'Angleterre. Voici comment le Critique Anglois s'y prend pour établir une espece d'égalité entre les Nations Angloise & Françoisise. Sans examiner si l'Espagne & l'Angleterre avoient des Théâtres, il assure qu'alors les François avoient eu des Génies heureux qui méritèrent les éloges des plus grands hommes de leurs tems. » Jacques Gre-
 » vin qui mourut en 1570. à l'âge de
 » vingt-neuf ans, auroit peut-être été
 » aussi loin que *Shakespear* dont il étoit
 » contemporain, si la mort n'eût pas si-
 » tôt tranché le cours de sa vie. Sa Tra-
 » gédie de *César* auroit pû aller de pair
 » avec celle du *More de Venise*, & je
 » ne doute pas que Mr. de V. qui
 » passe pour avoir du goût en genre

Critique
des Let-
tres phi-
losophi-
ques de
Mr. de
V.

» de Théâtre , n'en eût trouvé dans
 » cette pièce , lui qui convient que son
 » *Shakespear* en étoit totalement dé-
 » pourvû. Notre Poète au contraire
 » étoit un des plus beaux Génies de
 » son tems. Il mettoit de l'esprit dans
 » tout ce qu'il faisoit. Ses idées étoient
 » pour l'ordinaire assez justes ; enfin il
 » mérita les louanges de Mr. de *Thou*
 » & de *du Verdier* ; & ces deux Sçavans ,
 » sur-tout le premier , ne les prodi-
 » guoient point pour l'ordinaire mal-
 » à-propos. « Voilà pour le coup une
 Critique d'une espece bien singuliere.
 Comment sur une simple possibilité ,
 ose-t'on prononcer sur le génie d'un
 Poète , dont la Tragédie qu'on cite
 est pitoyable ? Le Critique raisonne
 plus juste sur le goût particulier de
 la Nation Angloise pour les Specta-
 cles. » Son génie , dit-il , est de vou-
 » loir que toutes les parties de l'ac-
 » tion soient représentées avec toutes
 » leurs circonstances Ils sont
 » même assez dans le goût de voir
 » la Scène ensanglantée , & je crois
 » que ce sont les seuls qui aient
 » conservé d'après les Grecs , qui sont
 » les premiers inventeurs de la Tra-
 » gédie, un goût aussi bizarre, pour ne
 » pas dire aussi cruel « Il croit trou-

ver une petite contradiction dans le
 parallele que Mr. de V. fait du Mi-
 fantrope de *Wicharley* avec celui de
Moliere ; c'est au sujet d'une intrigue
 ajoutée par le Poëte Anglois , que
 Mr. de V. selon ce Critique louë &
 condamne en même tems , parce qu'il
 la juge ingénieuse & contraire aux bon-
 nés mœurs. Je vous laisse à décider si en
 cela il y a quelque contradiction.

La maniere dont il défend Voitu-
 re si vivement attaqué par Mr. de
 V. ne vous paroîtra pas bien solide.
 » Ne serois-je pas en état de demander
 » à Mr. de V. qui médit du stile de
 » cet Ecrivain , quel langage parloit
 » Voiture ? N'étoit-ce pas le plus pur
 » de son tems ? Son stile naturel & sim-
 » ple n'est-il pas encore du goût, d'au-
 » jourd'hui ? Et quand l'illustre Boileau,
 » tout jeune qu'il étoit , ne lui refusa
 » pas ses loüanges , il étoit en état de
 » juger du mérite avec plus de justesse
 » que ne feroit Mr. de V. tout con-
 » sommé qu'il croit être dans l'art de
 » décider. « Cette Critique dure n'en-
 tre gueres dans le sens de l'Auteur
 qu'elle attaque.

Mr. de V. s'est attaché à donner une
 haute idée de la considération dont les
 gens de Lettres jouissent en Anglater-

re ; & peu s'en faut qu'il n'ait dit que le mérite étoit absolument négligé en France. Le Critique fait ainsi l'apologie de notre Nation. » On sçait en » France aussi bien qu'en Angleterre » distinguer les différentes especes de » mérite. Chacun trouve la place » quand il s'est fait connoître. Les *Fle-* » *chiers*, les *Massillons*, un nombre infi- » ni de Grands-hommes de tous états, » & que notre France à produits, n'ont- » ils pas été honorés des plus grandes » places, suivant leur état & leurs ta- » lens personnels ; & s'il en échappe » quelques-uns dont on ne récompen- » se pas le mérite, ils ne sont pas pour » cela ensevelis dans la poussière. Paris » n'est pas dénué de gens de goût pour » y suppléer. « A l'égard des honneurs qu'on fait aux Sçavans Anglois, de les inhumer à côté des Rois, il soutient qu'on peut l'acquérir pour de l'argent ; qu'il est inutile de faire valoir par là l'estime de la Nation pour les Sciences & pour ceux qui les cultivent ; & qu'enfin des honneurs rendus également à un Newton & à une Comédienne, doivent être comptés pour peu de chose. Il est presque tenté de croire que la mémoire de cet illustre Philosophe est plus en honneur parmi nous, que dans

son propre pays *qui a été*, dit-il, *le Théâtre de son érudition.*

Le Critique ne s'éleve pas avec moins de force contre la censure que Mr. de V. a faite des premiers Académiciens François. » C'est à eux, dit-il, que l'on a obligation d'avoir » commencé à purifier ce que leurs » sçavans Successeurs ont mis au degré » de perfection où nous le voyons » aujourd'hui. Malgré le peu de cas que » l'Auteur fait de ces Académiciens, les » Ouvrages qu'ils nous ont laissés, ne » sont pas si méprisables : l'*Honnête-Homme* de Faret l'un d'eux, en est » une preuve bien convainquante, » puisque les Etrangers ne dédaignent pas de le faire traduire dans leur » Langue. Il fut traduit en Italien, en » Espagnol, & en Allemand : les Anglois même en voulurent avoir aussi » une version de leur langue, indépendamment de la Latine que nous en » avons d'Oginski. « Qu'on se glorifie après cela de voir ses Ouvrages traduits par les Etrangers, & sur-tout par les Anglois.

Les Complimens que chaque Académicien fait le jour de sa réception, n'ont pas trouvé grace auprès de Mr. de V. le Critique au contraire les trou-

ve dignes d'immortaliser un établissement si utile à la Nation: les tours lui en paroissent toujours nouveaux & ingénieux Il ajoute que l'Académie Françoisé a poussé fort loin la pureté de notre Langue; & qu'elle a retranché des expressions dures & barbares pour en substituer de plus polies & de plus correctes. Ce sont ses propres termes.

Mr. de V. a proposé à l'Académie Françoisé le projet de faire imprimer les bons Ouvrages du siècle de Louis XIV. épurés de toutes les fautes de langage qui s'y sont glissées; projet que personne n'a encore exécuté. Le Critique pour n'avoir pas compris en quoi il consiste, est tombé dans une bévue grossière. » Avoit-on attendu jusques
 » aujourd'hui l'avis de Mr. de V. pour
 » donner des Editions plus correctes
 » de nos meilleurs Ecrivains! L'attention journaliere que l'on a pour en
 » donner de nouvelles au Public &
 » plus châtiées que celles que nous
 » avons, prouve assez l'envie que l'on
 » a de fixer la pureté du langage, &
 » quoiqu'en dise l'Auteur, on peut se
 » flatter aujourd'hui d'y être parvenu. «
 Faudroit-il s'ériger en Critique, quand on est si peu attentif? Pour ce qui re-

garde les autres matières que j'ai résolu de ne pas toucher , on voit beaucoup de zele , mais les injures ne rendent pas l'Ouvrage aimable & persuasif.

Je crois vous faire plaisir de vous communiquer un extrait de Mémoires manuscrits fort curieux au sujet du célèbre Campistron¹, dont le P. Nicéron, & M. de Beauchamps après lui ont parlé d'une maniere peu convenable. Ces Mémoires empêcheront qu'on n'ajoute foi à des contes qui n'ont aucun fondement. La personne qui m'a communiqué ces détails est un homme d'esprit & d'honneur , qui a été étroitement lié avec feu Mr. de Campistron², dont la mémoire lui est extrêmement chere.

Jean-Galbert de Campistron naquit à Toulouse vers le milieu du dernier siècle, d'une famille noble établie depuis cent soixante ans en cette ville , & sortie du Pays d'Armagnac. Louïs de Campistron son pere étoit Procureur Général des Eaux & Forêts. Arnaud , pere de Louïs étoit mort dans l'exercice de cette Charge , que Bernard de Campistron frere de notre Auteur occupe encore aujourd'hui.

Mémoires
sur
Mr. de
Campistron.

Mr. de Campistron vint à Paris à l'âge de dix-sept ans ; il avoit été blessé dangereusement dans un combat singulier , ayant voulu faire un mariage qui fut traversé. Son pere le voyant trop jeune pour un établissement solide, prit le parti de le faire voyager , en lui fournissant ce qui lui étoit nécessaire.

Ce fut à Paris que Mr. de Campistron s'aperçut du talent qu'il avoit pour la Poësie. Il fut assez hardi pour donner au Théâtre sa Tragédie de *Virginie*. Le succès de cette Pièce fut médiocre , n'ayant été jouée que quatorze fois. Cependant il nous apprend dans une Préface , que l'accueil qu'on avoit fait à ce coup d'essai , ne devoit pas le décourager. Il faut remarquer que dans le même tems qu'on jouoit cette Tragédie , Mr. de la Chapelle , faisoit jouer *Telephonte*. Madame de Bouillon qui par la délicatesse de son goût & par la superiorité de son esprit & de son rang , faisoit alors le destin des pièces de Théâtre, s'étoit déclarée pour *Telephonte* , qui malgré cette illustre protection ne fut pourtant jouée que douze fois.

Mr. de Campistron donna peu de tems après , *Arminius*. Il dédia cette

Tragédie à Madame de Bouillon , par une Epître en vers qui méritoit d'être conservée . Cette Dame prit alors sous sa protection & l'Auteur & la Pièce , qui eut un très-grand succès. *Andronic* suivit de près *Arminius*. La premiere fois qu'elle fut représentée à la Cour , Madame la premiere Dauphine voulut voir l'Auteur , qui lui fut présenté par M. le Duc de Villeroy. Depuis ce tems-là cette Princesse accorda sa protection & sa bienveillance à Mr. de Campistron , qui lui dedia *Andronic* & ensuite *Alcibiade*. Cette derniere Pièce ne fut pas moins applaudie ; elle jouissoit tranquillement de l'estime du Public , lorsque les Auteurs du *Mercur*e en 1721. avancerent qu'elle n'étoit qu'une copie du *Temistocle* de du Ryer , duquel Mr. de Campistron avoit transcrit mot-à-mot plusieurs vers entiers. Mais on a repoussé avec tant de force cette accusation , qu'elle doit passer pour entierement fausse: il n'y a que quatre vers de du Ryer , que M. de Campistron a imités de maniere qu'il a effacé son original. Cette réfutation a été inserée dans le Tome VII. de la *Bibliothèque François*e , page 20.

Phocion Tragédie, où il y a de beaux endroits , fut peu suivie. L'Auteur en

donnant *Phraate*, eut besoin du crédit de Madame la Dauphine, pour en faire cesser les représentations. *On ne disoit pas que j'eusse mal des Vers*, a-t'il souvent répété à l'Auteur de ces Mémoires, *on disoit que j'étois un imprudent, & que je me ferois mettre à la Bastille*. il y avoit en effet dans cette Pièce, des peintures & des incidens, qui ne convenoient point à ces tems-là. Cette Tragédie est absolument perdue. *Aétius*, jouée avec le même succès, a eu le même sort. *Adrien*, Pièce Chrétienne ne fut pas favorablement reçue; cependant les intérêts en sont grands, les situations Théâtrales & bien amenées, la versification noble & châtiée, & le sujet est d'ailleurs bien disposé. C'est sur tout dans cette partie si essentielle, que Mr. de Campistron égale les plus grands Maîtres.

L'Amante Amant, Comédie que l'Auteur a toujours désavouée; parce qu'il la trouvoit trop libre, est une bagatelle ingénieuse à laquelle des piques assez ordinaires chez les Comédiens, donnerent naissance. On avoit joué *la Femme Juge & Partie*, dont une Comédienne étoit fâchée de n'avoir pas eu le premier rôle; Mr. de Campistron pour la consoler, fit en moins de

quinze jours *l'Amante Amant*, où l'Actrice parut en habit de Cavalier. Cette Pièce eut un grand succès.

Les beautés de *Tridate* sont assez connues, sans qu'il soit nécessaire de les vanter. *Le Jaloux désabusé*, son dernier Ouvrage dramatique, passe pour un chef-d'œuvre en son genre. Les quatre premiers Actes sont très-brillans; le stile en est noble; il n'y a pas un mot qui puisse blesser la plus scrupuleuse honnêteté.

Mr. de Campistron avoit encore composé *Pompeia*, Tragédie dont l'Auteur de ces Mémoires assure avoir vu une copie en 1667. mais elle est perdue. Il n'en reste que des fragmens considérables, qu'on s'est donné la peine de rassembler. Cette Pièce ainsi ajustée auroit paru sur le Théâtre François sous le nom de son véritable Auteur, si le contre-tems de la mort de Mademoiselle le Couvreur, qui goûtoit extrêmement le rôle de *Pompeia*. n'avoit rompu ce projet. J'ai entendu lire cette Pièce; il y a de grandes beautés, & des situations fort délicates; la versification est énergique, & digne de la réputation de Mr. de Campistron.

Dans l'intervalle que lui donnoient les maux dont il étoit accablé sur la fin

de sa vie , il se mit à composer une Tragédie intitulée *Juba* , dont il ne reste que deux vers , que l'Auteur de ces Mémoires a retenus. C'est *Juba* qui parle d'un secours que *Caton* lui devoit amener.

Tu verras que *Caton* , loin de nous secourir ,
Toujours fier , toujours dur , ne sçaura que mourir.

L'Auteur de ces Mémoires n'a pas jugé à propos de s'étendre sur les Opéra de *Mr. de Campistron* , qui ont pourtant leurs beautés particulières. Après avoir peint le Poète, il crayonne l'homme du monde : *Mr. de Campistron* , dit il, avoit profité des avantages d'une heureuse éducation , il avoit beaucoup d'esprit , une figure noble & agréable. Avec ces talens naturels & acquis , il n'est pas étonnant qu'il ait sçu plaire à des Princes plus grands encore par leur mérite personnel , que par leur naissance. Le Prince de *Conti* mort de la petite verole en 1686. voulut avoir *Mr. de Campistron* chez lui. Après la mort de ce Prince , des circonstances heureuses bien différentes de celles qu'on trouve dans les prétendus *Mémoires de Mr. de la Fare* , le firent connoître à feu *Mr. le Duc de Vendôme* , à qui il consacra trente années de

ses services. Il s'est souvent trouvé auprès de lui , dans les occasions où le courage du Maître entraînoit tous ses Serviteurs. A Stinkerque le Prince qui faisoit des prodiges , le voyant à ses côtés luidit, *que faites-vous ici, Campistron ?* Celui ci répondit froidement , *Monseigneur , voulez vous vous en aller ?* Le Prince goûta cette réponse , & il en badina souvent dans la suite.

Le Pere Niceron a parlé de la retraite de M. de Campistron en homme très-mal informé. Si vous voulez je vous en apprendrai les circonstances. Rien n'est moins vrai que la honteuse ingratitude que cet Ecrivain semble lui reprocher.

M. de Campistron épousa en 1710. Mademoiselle de Maniban Casaubon , cousine Germaine de Mr. de Maniban , Premier Président du Parlement de Toulouse , & sœur de M. l'Archevêque de Bordeaux ; de ce mariage sont nez des filles & deux garçons , dont l'un est aujourd'hui Capitaine dans le Regiment de Condé Infanterie , & l'autre dans celui d'Auxerrois. Mr. de Campistron mourut à Toulouse le 11 de May de l'année 1723. d'un abcès au poulmon qui l'étouffa subitement en venant de dîner à la Maison

de Campagne de M. l'Archevêque. Fiez-vous après cela à des Ecrivains qui le font ridiculement mourir pour s'être mis en colere contre des Porteurs de Chaise , qui à cause de sa grosseur refuserent de le porter.

Mr. de Campistron Secrerairre General des Galeres (emploi honnête dont le Duc de Vendôme l'avoit gratifié en se l'attachant) fut reçu en 1694. Academicien des Jeux Floraux , & en 1701. à l'Academie Françoisse. Le Roi d'Espagne l'honora aux Champs de Luzara , de l'Ordre de *Saint Jacques de l'Epée* , dont il a été Commandeur. Cependant la fortune de Mr. de Campistron a été très mediocre; quel préjugé avantageux pour sa probité & pour son mérite ! Madame de Campistron s'est mariée dans la suite avec M. le Comte de Clermont , de la Maison de Chandenier , Branche aînée de celle de Mortemar.

Je suis, &c.

Ce 23. Septembre 1735.

A PARIS , chez CHAUBERT, avec
Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE VINGT-NEUVIEME.

IL me semble, Monsieur, qu'un Auteur n'entend pas ses véritables intérêts, lorsque traitant un sujet déjà usé, il commence par décrier ceux qui avant lui ont couru la même carrière. Que produit cet artifice si trivial? un parallèle souvent désavantageux, & le desir naturel de trouver des défauts dans un livre, dont on vante trop la perfection. Telle a été ma pensée, en lisant la longue Préface de la *Description de l'Egypte*, * composée par Mr. l'Abbé le Mascrier sur les Mémoires de Mr. de Maillet, Consul de France au grand Caire.

Si on en croit l'Auteur, c'est-à-dire Mr. le Mascrier, » les secours qu'on

* A Paris, chez Rollin. 1735. in 4°.

» peut tirer des Grecs & des Latins
 » pour parvenir à la connoissance de
 » cette contrée, ne sont pas à beau-
 » coup près aussi réels qu'on le pense.
 Mais si Mr de *Maillet* avoit fait lui-
 même la Préface de ses Mémoires, je
 suis persuadé qu'il n'auroit pas été si
 ingrat, & qu'il auroit ingénument
 avoué, qu'il leur est au moins redeva-
 ble de l'Histoire ancienne des Egyp-
 tiens. Dira-t-on que les Auteurs Ara-
 bes ont répandu un grand jour sur ce
 que les Grecs & les Latins nous en ont
 appris? Mais comment se le persuader,
 puisque la plupart des traits que Mr.
 de *Maillet* en a empruntés, ne sont, de
 son propre aveu, que des fables? S'il
 y a quelque chose de vrai, il est étouf-
 fé par les ornemens d'une Rhétorique
 Orientale. Ainsi quels secours peut-
 on tirer de pareils Ecrivains? Je remar-
 querai à ce sujet que Mr de *Maillet* a
 souvent négligé d'indiquer les sources
 où il a puisé, & de faire connoître le
 caractère des Ecrivains Arabes; pré-
 caution nécessaire, pour donner de l'au-
 torité aux faits historiques. Les Manu-
 scrits Arabes, dont il s'est servi, sont
 inconnus; il étoit donc important d'en
 donner une notice, ainsi qu'en ont usé
 Mr *Prideaux* à la fin de son Histoire

de Mahomet, & Mr Ockley à la fin de son Histoire de la conquête de la Syrie, de l'Egypte, &c. par les Sarraïns. * Du reste je ne fais pas difficulté de croire l'Auteur, sur des choses qu'il assure avoir vûes, & examinées avec attention : mais l'idée avantageuse que j'ai de son discernement, ne m'empêche pas d'estimer Thevenot, Dapper, & quelques autres Voïageurs, qui nous ont donné des Relations curieuses de l'Egypte, quoique moins étendues que la sienne : chacun a son mérite particulier. Il n'en est pas de même d'un certain *Voyage de la Grece & d'Egypte* publié par le prétendu Commandeur de Beaulieu à la Haye en 1724. chez Goffe. On pretend que l'Auteur, aidé de quelques autres, ne voyagea jamais que dans un cabaret d'Amsterdam, où ce Livre fut composé avec le secours d'un Dictionnaire Géographique. Le lieu, où ils voïageoient à leur aise, les excita à parler sur tout des différentes sortes de vins.

La nouvelle *Description de l'Egypte* est la plus complete qui ait encore paru. Ce qui avoit été déjà écrit sur ce sujet, est ici avec plus d'exactitude : &

* On donnera bien-tôt au Public la traduction de cet Ouvrage,

il y a des choses qui n'ont pû être remarquées que par un esprit très attentif. Tout ce qui peut interesser la curiosité, s'y trouve rassemblé ; Mœurs anciennes & modernes , Monumens , Coutumes , Religion , Gouvernement , Commerce , Histoire Physique ; tout cela est embelli par des traits d'histoire assez agréables , par de petites aventures romanesques, par des réflexions & par des peintures singulieres ; voilà le fond de l'Ouvrage : à l'égard de la forme , je vous dirai qu'en approuvant le genre épistolaire, dont le Reviseur ou le Compilateur s'est servi, j'aurois voulu qu'il en eût pros crit l'enflure , l'affectation, la déclamation, le ton de College, la superfluité des mots , & les répétitions importunes ; ce qui n'empêche pas que le stile ne soit en général assez bon. La Description de l'Egypte n'auroit pas été moins estimable, si l'on avoit retranché beaucoup de phrases inutiles , & supprimé un grand nombre de détails ennuyeux.

Dans la premiere Lettre, la Relation de l'arrivée de Mr. de Maillet en Egypte prépare l'idée générale qu'il s'est proposé de donner de ce pays. Il en décrit la situation & les bornes, son étendue, son climat, le nombre de ses

Villes & de ses divers habitans Voici le Panegyrique de l'eau d'Egypte , page 75. » L'eau d'Egypte n'est pas » moins vantée que l'air qu'on respire » dans cet agréable climat. Elle est si » délicieuse que ce seroit dommage » *qu'il n'y fût point de chaleur, & qu'on » n'y sentît pas d'altération.* Les Turcs » la trouvent *si charmante* , qu'ils s'ex- » citent à en boire en mangeant du » sel. Un mot assez commun parmi » eux, c'est que si Mahomet en eût bû » il eût demandé à Dieu la grace de ne point mourir, afin d'en pouvoir boire » &c. Tous ceux qui ont goûté de cette Eau , s'accordent à dire » que nulle part on n'en trouve de pareille. En effet quand on en boit pour » la première fois, il semble que ce soit » une eau préparée. *Elle a un je ne sçai » quoi d'agréable & de flatteur, qui ne » peut s'exprimer ; & peut-être devroit-on lui donner entre les Eaux le même rang que le Vin de Champagne » tient entre nos autres Vins. &c.* Ces traits auroient pû être employés par un Rhéteur ingénieux, qui a fait le Panegyrique de l'Eau , inséré dans le Mercure en 1727 , & dans le Dictionnaire Néologique , au mot *Eau*.

Les tremblemens de Terre sont rares

en Egypte; l'Auteur prétend que lorsqu'il y en arrive, *il tremble par tout* :
 » Dés qu'on creuse un peu la terre ,
 » dit-il , ou qu'on veut fouiller dans
 » le sable , on rencontre la pierre vive,
 » excepté dans le Delta, qui selon toutes les apparences s'est formé du limon du Nil. Cela supposé , il est aisé
 » de concevoir que lors *qu'il tremble*
 » dans un canton de l'Egypte , il doit
 » naturellement *trembler par tout*. C'est
 » ainsi qu'en remuant le bout d'un bâton, on le fait nécessairement mouvoir dans toutes ses parties. « Cela s'appelle être Physicien.

Ce qu'il dit au sujet de la Langue des Coptes, qui sont les Egyptiens naturels, mérite aussi d'être remarqué.
 » Aujourd'hui la Langue Copte n'y est
 » plus entendue par les Coptes mêmes,
 » *le dernier qui l'entendoit, est mort en ce siècle*. « Mais comment accorder ce fait avec ce qu'il dit dans la dixième Lettre? » Il n'y a point de Seigneur
 » qui n'ait un Ecrivain Copte dans sa maison , avec un Registre détaillé ,
 » & copié des Anciens, de toutes les
 » terres dont il jouit? « Est-il vraisemblable que ces Seigneurs fassent copier par des ignorans , des Ecrits que ni eux ni leurs Copistes n'entendent point ?

Au reste Mr. Fourmont l'aîné nous a fait sçavoir dans le *Catalogue de ses Ouvrages manuscrits*, qu'il possède la Langue Copte: comme il est aujourd'hui l'homme unique qui la sçache, il seroit à souhaiter qu'il voulût bien l'enseigner aux Coptes mêmes. Voilà une Langue absolument morte, s'il n'a pitié d'elle. On se flatte qu'il daignera gratifier le Public d'une *Grammaire Copte*, en attendant son *Dictionnaire Chinois*.

La seconde Lettre roule entierement sur le Nil; l'Auteur parle de son origine, de ses cataractes, de son cours, de la cause de la fertilité de ce fleuve, du tems où il augmente, des chimeriques pronostics de ses accroissemens, de la maniere de mesurer sa hauteur actuelle, de ce qui se pratique aujourd'hui au sujet de la publication de l'accroissement du Nil, & de l'ouverture des canaux; & pour terminer agréablement ces curieux détails, il crayonne d'après divers Auteurs qu'il ne nomme point, une description admirable, mais qui sent un peu le Roman, des Pelerinages qu'on faisoit autrefois sur le Nil. Je reconnois que dans cette Lettre l'Auteur s'est appliqué à traiter avec soin cette matiere; cependant ce qu'il dit sur l'origine du Nil, ne consiste que dans de legeres

différences , dont il seroit assez inutile
 de vous entretenir. Je remarquerai seu-
 lement qu'il s'est tellement plu à con-
 siderer le Nil, qu'il a voulu avoir long-
 tems le plaisir d'en parler. Ce Fleuve
 lui a merveilleusement élevé l'imagina-
 tion; vous en jugerez par les traits sui-
 vants : page 41. » Là le Nil assaillant
 » avec fureur les Rochers qui s'op-
 » posent à la liberté de son cours , leur
 » livre chaque jour cent combats diffé-
 » rens dont il sort toujours victorieux,
 » & par sa violence se fraye une route
 » au travers de ces Montagnes impé-
 » nétrables. Enfin arrivé sur les fron-
 » tieres de l'Egypte , fier de tant d'as-
 » sauts qu'il a livrés mais fatigué de ses
 » propres victoires & encore écumant
 » au sortir de tant de travaux, il trou-
 » ve enfin un lit plus égal , où il sem-
 » ble se délasser de ses fatigues , s'é-
 » tendant à son aise, toujours accom-
 » pagné à droite & à gauche des mê-
 » mes Montagnes qu'il a subjuguées
 » & qui paroissent s'être divisées pour
 » lui laisser un libre passage . . . Page
 » 44. Au voisinage du Caire le terrain
 » sur lequel il roule devient encore
 » plus étroit. Là ces deux chaînes de
 » Montagnes , prêtes à l'abandonner ,
 » semblent vouloir se dire un éternel

» adieu, en se rapprochant l'une de
 » l'autre, & laissant à peine à ce fleuve
 » dans cet endroit une lieue & demie
 » d'étendue. En effet c'est de là qu'a-
 » près s'être séparées, la Chaîne Orien-
 » tale se recourbe, & s'éloigne, tirant
 » du côté de la Mer rouge, & que la
 » Chaîne Occidentale se repliant de
 » même vers la Lybie, laisse au Nil
 » un champ libre pour s'étendre. De
 » son côté ce Fleuve affranchi, pour
 » ainsi dire, des liens qui jusqu'alors l'a-
 » voient retenu enchaîné, se divise lui-
 » même en deux branches, trois lieues
 » au-dessous de ce détroit.

Ceux qui ont parlé de la fertilité des eaux du Nil, ont négligé d'en rechercher la cause; peut-être desespéroient-ils de la trouver. Mr de Maillet instruit par des Abyssins, que durant les pluies, dont l'Ethiopie est inondée, il s'élève des Forêts de Roseaux, qu'on est ensuite obligé de brûler pour faciliter la communication de l'Ethiopie avec la Nubie, conjecture que ces cendres emportés dans le Nil, lorsque les pluies recommencent, produisent la fécondité de ses eaux & de son limon. L'Auteur prétend que cette explication ne peut être combattue ni par l'expérience, ni par le raisonnement. En par-

lant du mesurage, de l'accroissement & de la diminution du Nil, il nous apprend que celui qui est aujourd'hui chargé de cet emploi important, l'exerce de pere en fils depuis près d'onze cens ans qu'il fut donné à ses ancêtres par *Ameron*, fils d'*Aas* qui fit la Conquête de l'Egypte sur les Grecs l'an 633 ou 35.

On trouve dans la troisième Lettre la description du Delta, de ses côtes, de Damiète, de Rosete, du Lac Sirbon, & de quelques autres endroits les plus remarquables de cette partie de l'Egypte. Vous trouverez dans ces différens détails un Ecrivain à qui rien n'échappe, de ce qui peut satisfaire une curiosité raisonnable. Telles sont ses observations sur le Lac Sirbon & sur les ruines de l'ancienne Heliopolis. Il nous apprend que dans le neuvième siècle, Mohamed Prince Arabe qui regnoit en Egypte, buvoit du vin sans scrupule, & qu'il avoit fait peindre sous mille figures différentes, sa Femme la plus chérie, & ses plus belles Esclaves; d'où l'Auteur conclut que la défense du Vin, & des représentations humaines n'a pas toujours été observée par les Mahometans; & que c'est peut-être un raffinement dont on a fait ensuite un précepte.

La quatrième Lettre est une ample
 & sçavante description d'Alexandrie
 ancienne & moderne. Vous sçavez que
 cette Ville autrefois si célèbre pour ses
 richesses & pour sa magnificence, n'est
 plus qu'un amas de décombres; voyez
 avec quelle éloquence l'Auteur décrit
 ce triste changement. » Que penserez-
 » vous, dit-il, lorsque vous verrez
 » cette Montagne n'enfanter qu'une
 » Souris, & que cette figure gigantes-
 » que, que votre imagination préve-
 » nue par la lecture des Anciens vous
 » peignoit si belle & si digne de votre
 » admiration, se trouvera réduite sur
 » ce papier à une petite représentation
 » de Pigmée, qui à peine méritera
 » d'arrêter un moment vos regards?...
 » De toutes ses grandeurs passées il ne
 « lui reste plus que son ancien nom,
 « qu'elle soutient encore à peine; sem-
 » blable à un vieux Chêne, qui courbé
 » sous le poids des illustres Trophées,
 » dont de fameux Guerriers on enri-
 » chi son tronc, semble gémir d'un
 » honneur, qui commence à lui
 » être à charge, après avoir fait la
 » gloire & l'ornement de sa jeunesse «
 Il faut avouer que ce trait oratoire,
 dont je ne vous présente que la moin-
 dre partie, fait un bel effet au com-

mencement d'une Lettre: Du reste elle est pleine de recherches curieuses. L'Auteur n'a pas oublié la fameuse colonne de Pompée, qui a pourtant été appelée de ce nom sans aucun fondement; c'est un des plus beaux monumens de l'Antiquité, que l'Auteur fouhaiteroit que le Roy demandât à la Porte; il donne le projet d'une négociation pour y réussir. Mais le tems presse; car à la page 319 il nous apprend que cette colonne est sur le point de tomber, les Arabes ne cessant de creuser au dessous, dans l'esperance d'y trouver quelque trésor.

Vous jugez bien que l'Auteur ayant fait sa résidence pendant seize ans au grand Caire, n'a pas manqué de décrire fort au long tout ce qui dans cette Ville peut mériter quelque attention: c'est ce qu'il a executé dans la cinquième Lettre; mais dans la crainte que tous ces détails déjà connus ne piquassent que médiocrement ses Lecteurs, il a orné sa Description de l'Histoire de la Conquête de l'Egypte par les Califes d'Afrique: Si elle est vraie, on peut dire qu'elle a en même tems, tout le merveilleux du Roman.

Les Mosquées du Caire, qui sont au nombre de trois cens, lui ont donné

lieu de parler des Crieurs , qui du haut
 des Tours invitent à la prière ; voici la
 réflexion que l'Auteur fait à ce su-
 jet page 197. » Il y avoit dans une
 » Mosquée voisine de la maison Consu-
 » laire un de ces Crieurs , dont la voix
 » étoit si forte & si sonore qu'on pou-
 » voit, je crois, l'entendre de tous les
 » quartiers de la ville, quoiqu'elle ait
 » plus d'une lieue de diamètre. Il me
 » paroissoit être dans ma chambre ; &
 » bien loin que je fusse fâché d'en être
 » éveillé , j'y prenois tant de plaisir ,
 » qu'à mon gré il finissoit toujours trop
 » tôt. La prière qui devance l'aurore ,
 » s'annonce en ces termes ; *Vrais*
 » *Croyans , qui pensez au salut , la prière*
 » *est préférable au sommeil, &c.* N'avoue-
 » ra-t'on pas que cette invitation est
 » beaucoup plus expressive, que le son
 » de nos Cloches, & bien plus capable
 » d'exciter à la piété ?

Il est étonnant que les Turcs & les
 Arabes , étant plongés dans l'ignorance ,
 croient difficilement aux Miracles ,
 bien différens en cela des Persans , qui
 sont à cet égard les plus crédules de
 tous les hommes. » En effet , ajoute
 » l'Auteur , page 206 , leur Histoire ,
 » comme celle des Espagnols , fourmil-
 » le d'évenemens surnaturels qu'ils

» attribuent aux mérites de leurs pré-
 » tendus Saints, & l'on ne rencontre
 » aucun lieu de piété en Perse, quel-
 » que petit, & quelque négligé qu'il
 » soit, qui ne conserve de gros regis-
 » tres de toutes les merveilles qu'on dit
 » s'y être opérées. Les beaux recueils
 » d'extravagances! Qu'on trouveroit
 » là d'excellens Mémoires, si l'on
 » vouloit travailler à l'Histoire des éga-
 » remens de l'esprit humain!

A l'occasion des Bains publics du
 Caire, l'Auteur remarque qu'ils four-
 nissent un prétexte aux Femmes de
 sortir de leur prison deux fois la semai-
 ne, & que les plus malheureuses sont
 celles dont les maris sont assez riches
 pour avoir des Bains chez eux. » Cel-
 » les-là, *ajoute-t'il* page 208, n'ont de
 » ressource pour se promener que la vi-
 » site des Tombeaux. Aussi toute triste
 » qu'elle est, elle ne laisse pas de leur
 » paroître charmante. On peut dire
 » qu'elles sont redevables aux Morts,
 » d'une liberté, que sans eux elles
 » n'obtiendroient pas certainement
 » des Vivans. « Elles ne manquent pas
 d'abuser de cette liberté, lorsqu'elles
 en trouvent l'occasion.

La sixième Lettre sur les Pyramides
 d'Egypte, qui étoient les Tombeaux

des Rois , est peut-être la plus curieuse. Mr de Maillet s'est donné tous les soins imaginables pour connoître la plus grande de toutes , où il entroit presqu'en chemise , & en simple Caleçon à cause de l'extrême chaleur. Il en a observé les différentes parties dans quarante voyages qu'il a faits , & il en a si heureusement expliqué l'usage , qu'on croiroit presque qu'il en a été l'Architecte ; sa sagacité va jusqu'à développer la maniere dont les Ouvriers sont parvenus à la construire ; il croit très-vraisemblable qu'au sommet d'une de ces Pyramides , on avoit élevé une Statue de Granite de la hauteur de quarante coudées , qui pouvoit être dorée , comme l'est celle de la Place des Victoires ; & il s'éloigne ainsi d'un Historien Arabe , qui assure que c'étoit un Statue d'Or. En considerant attentivement la plus grande de toutes les Pyramides , il a découvert qu'il y avoit des lieux occupés par des personnes vivantes , destinées à ne jamais en sortir , & qui y finissoient leur vie ; mais il auroit bien dû nous apprendre quelles étoient leurs fonctions auprès du Prince mort. Du reste les conjectures de M. de *Maillet* paroissent assez bien fondées. Ce ne sont point des remarques

fausses & ridicules sur les Pyramides de l'Egypte & sur leurs usages, telles que celles qui ont paru il y a quelques années. C'est dommage que l'Auteur d'un certain *Roman docte* n'ait pû profiter de ces curieuses découvertes, qui auroient fait bien de l'honneur à la délicatesse de son esprit & à la fécondité de son génie.

Quoique la septième Lettre ne soit pas moins curieuse que la précédente, je m'y arrêterai peu. Il y est parlé de la célèbre Ville de Memphis, & de la Plaine des Momies, ainsi appelée, » parce qu'on trouve, dit l'Auteur, » dans cet endroit le plus grand nombre de Sepultures, d'où l'on a tiré » de nos jours ces corps embaumés qui » sont entrés dans le trafic des hommes. « L'Auteur, suivant sa méthode ordinaire, traite de l'origine de Memphis, de sa situation, du nombre de ses Habitans, de sa magnificence, & de ses ruines. En parlant du Temple du Dieu Apis ou Osiris, il n'a pas oublié ce Bœuf si célèbre chez les Anciens, de couleur noire, & moucheté de blanc, qui étoit la figure de la Divinité. Si l'on en croit Strabon, après la mort du *Roi regnant*, on connoissoit par la bigarrure de la peau de cet animal,

qui devoit être son successeur. » Je suis
 » fort trompé, dit l'Auteur page 270, si
 » ce secret n'étoit pas réservé aux Prê-
 » tres seuls, qui en imaginant cette fa-
 » çon singulière de choisir un succes-
 » seur au Roi défunt, avoient trouvé
 » moyen de se rendre maîtres de la suc-
 » cession à la Couronne. « L'Auteur a
 fait sur les Momies diverses observa-
 tions, qui méritent d'être lues : Ce
 qu'il dit du Labyrinthe, ou de la Se-
 pulture des Oiseaux, est également cu-
 rieux : il est fort vaste & taillé dans le
 roc à la pointe du marteau. Dans les
 diverses allées dont il est composé, il
 y a de petites niches, où l'on trouve
 encore des vases de terre, & des cais-
 ses de pierre qui renferment des Oi-
 seaux embaumés, dont le plumage con-
 serve toute la variété & toute la viva-
 cité de ses couleurs : mais aussi-tôt
 qu'on y porte la main, ils se reduisent
 en poudre.

Dans la huitième Lettre, l'Auteur
 décrit la haute Egypte, & sème dans
 sa Relation des traits de ce génie ob-
 servateur, qui a donné naissance à son
 Livre. A l'occasion des Prêtres de The-
 bes, fameux par leur habileté dans
 l'Astronomie, il remarque page 302.
 que les Anciens leur attribuent l'usage

des années Solaires, comme une pratique singulière qui leur étoit propre, & il conclut de là qu'on comptoit par années Lunaires dans tout le reste de l'Egypte. Mais n'est-il pas plus naturel de penser que les Anciens n'ont fait cette observation que relativement aux Grecs & aux Romains, qui se servoient de l'année Lunaire. Il est d'ailleurs constant que les Egyptiens avoient adopté l'année Solaire, qui étoit composée de trois cens soixante & cinq jours. Mr de Maillet auroit dû observer qu'ils y ajoutoient six heures, en quoi, ils se trompoient un peu, puisqu'il s'en faut près de onze minutes. Ainsi quoique l'Auteur dise, cette prétendue conjecture ne *jettera pas une grande lumière sur la Chronologie Egyptienne.*

La charité exercée par les Arabes, qui font eux-mêmes accablés de misères, mérite d'être remarquée, ceux qui veulent se la procurer, n'essuient pas la honte de la demander : ils se mettent à la porte des maisons des riches. Dès que le Maître & la Maîtresse les aperçoivent, ils comptent le nombre des nouveaux Hôtes, & lorsque le repas qui consiste en pain cuit sous la cendre, & en dattes a été pré-

paré, le Maître les invite à venir manger avec lui & avec sa Famille ce qu'il tient, dit-il, de la liberalité du Seigneur.

Avant que de traiter l'Histoire naturelle de l'Egypte dans la neuvième Lettre, l'Auteur parle de sa fertilité qui est souvent célébrée dans cet Ouvrage. Le *Lotus* si vanté par les Anciens, n'est autre chose, selon l'Auteur, que le blé de Turquie ou de Barbarie, peu connu en Europe du tems des Romains; Le *Papyrus* des Anciens, est la plante appelée *Figuier d'Adam* en Egypte, & l'*Ibis* Oiseau inconnu, est un Oiseau particulier qu'on nomme dans ce pays, *Chapon de Pharaon*. Si l'Historien des *Chats* reimprime un jour son Livre ingénieux, je lui conseille d'y inserer ce que Mr de Maillet dit de ces Animaux; en faveur de leur beauté & de leur utilité; il approuve presque le culte que les anciens Egyptiens leur ont rendu. Vous sçavez que Cicéron dans son premier Livre de la Nature des Dieux assure qu'ils avoient été déifiés à titre d'utilité, *Belluas propter beneficium consecratas*.

Ce que l'Auteur raconte page 33, de la force prodigieuse du Crocodile, est bien remarquable. » J'en vis un de

» douze pieds, qui n'avoit pas mangé
 » depuis trente-cinq jours , ayant
 » toujours eu pendant ce tems-là la
 » gueule fermée. D'un coup de queue
 » il renversa cinq ou six hommes ,
 » & une balle de Caffé , comme je
 » pourrois renverser six Pions d'un
 » jeu d'Echets.

La dixième Lettre qui roule sur la Religion ancienne & moderne des Egyptiens , & sur les principales cérémonies , pourroit donner lieu à plusieurs réflexions. L'Auteur a envisagé d'une manière singulière l'Immortalité de l'Ame, la Metempsychose, l'établissement des Fêtes, l'usage d'embaumer les corps ; & il trouve en tout cela un projet bien suivi de la part des Prêtres, pour gagner de l'argent. Il prétend, page 50, que les Egyptiens n'ont point été Polytheïstes , & que leur culte figuré ne se terminoit qu'à un Etre suprême. Je ne sçai si l'on peut compter sur ce qu'il rapporte d'après je ne sçai quel Auteur, touchant Saturne qui présidoit à la mélancolie: les lieux où il étoit réveré, étoient remplis de tout ce qui étoit capable de la dissiper. On n'y voyoit que jeux , que spectacle capables de faire rire un Héraclite, des danses grotesques , des festins ; tout

rétentissoit d'une Musique folâtre , & de chansons enjouées ; en sorte que si l'humeur mélancolique n'y trouvoit point de remède, ces spectacles réjouissans, ces Instrumens & ces voix mélodieuses faisoient rêver agréablement les malades & ne leur laissoient aucun regret à leur dépense. Je crois qu'il y a aussi beaucoup d'exagération pour ne rien dire de plus fort, dans les cérémonies qu'on pratiquoit dans les Temples de Venus. Vous devinerez aisément le motif qui y conduisoit les hommes , en rapportant une partie de ce que les Sacrificateurs versés dans la Médecine, leur faisoient observer. » Les malades » qui s'y rendoient , dit l'Auteur page 58 , étoient nourris pendant l'espace de neuf à dix jours que duroit leur sacrifice, de mets propres à corriger la Nature & à la fortifier. Ils ne mangeoient que du pain pétri avec du miel & de la poudre de Viperes , & certains ragoûts où il entroit des Aromates & de l'Ambre gris. Leur boisson au tems de la vendange étoit du jus nouvellement exprimé du raisin. Dans ce dessein les Prêtres en conservoient de frais le plus long-tems qu'il leur étoit possible ; & lorsqu'ils en manquoient

» ils faisoient boire à leurs Malades un
 » vin composé de miel , c'est-à-dire
 » une espèce d'Hydromel. On les re-
 » vêtoit de chemises & d'habits parfu-
 » més. Je n'ai garde de détailler les
 autres cérémonies obscènes qu'on pra-
 quoit : mais tout cela a bien l'air d'un
 conte Arabe.

Il y a plus de solidité dans la Relation de la Religion des Coptes ; C'est le fruit des réflexions particulières de l'Auteur , & des conversations qu'il a eues avec le Patriarche des Grecs & avec l'Archevêque du Mont Sinaï. Ils ont conservé la Confession ; mais leur manière d'en user est différente de la nôtre & bien plus commode. Ils s'accusent en général d'être pécheurs de pensée , de paroles , & d'action , sans s'expliquer davantage & sans entrer dans un détail pénible. Les femmes ne font pas façon d'avouer qu'elles ne se confessent jamais des infidélitez qu'elles font à leurs époux ; elles croiroient se deshonoré & deshonorer leurs maris , en révélant des fautes secrètes dont la connoissance pourroit troubler la paix des familles. Les Prêtres leur donnent l'absolution par ce peu de mots, *Dieu te pardonne* , sans rien dire davantage ; vous sçavez que cette forme précatoire est

en usage dans toute l'Eglise Grecque. Ils ne baptisent les garçons qu'après quarante jours , & les filles qu'au bout de quatre-vingt ; mais ils en laissent mourir plusieurs sans Baptême , & ils sont si négligens en ce point , qu'on voit des enfans âgés de dix ans qui ne l'ont pas encore reçu. Ce Peuple ignorant & grossier reçoit également le Baptême & la Circoncision. Ils étendent même cette dernière cérémonie jusqu'aux filles. » En 1689 on vit ici » un des Principaux d'entre les Coptes » refuser d'épouser une fille de quinze » à seize ans , qui lui avoit été accordée , parce que cette formalité lui manquoit. Le mariage ne se fit qu'après que les Prêtres , entre les mains desquels les Parens furent obligés de remettre cette malheureusement victime de la coutume , eurent accompli *cette cérémonie extravagante* ; « ce sont les termes de » l'Auteur , page 71.

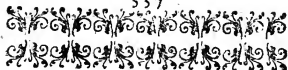
Il seroit inutile de m'étendre sur ce qu'il dit au sujet de la Circoncision des Turcs, de leurs mariages , de leurs funérailles, &c. On a tant écrit sur cette matière , qu'on ne peut qu'user de redites. Mr de Maillet a orné ce qu'il en dit, d'une Description des Cérémonies

observées à la Circoncision d'Ibrahim Bey, fils d'Ismaël Visir Bacha d'Egypte. On doit ajouter foi à sa relation, puisqu'il a été témoin oculaire de cette magnifique fête.

En parlant de l'Etat de l'Eglise Latine en Egypte, il a cru ne devoir pas oublier la fameuse *Apostasie* & le *Martyre* édifiant du Pere Clement Recollet, Curé de la Nation Française au Caire. Ceux qui connoissent le zèle de l'Auteur pour la Religion Chrétienne, ne seront pas éloignés de croire, (comme on l'insinue dans cette Relation,) qu'il contribua beaucoup à ramener au giron de l'Eglise, ce Religieux, qu'un faux point d'honneur en avoit fait sortir. Je vous entretiendrai une autrefois des trois dernieres Lettres.

Je suis. &c.

Ce 30 Septembre 1735.



OBSERVATIONS

S U R

LES ECRITS MODERNES.

 LETTRE TRENTIEME.

IL faut achever, Monsieur, de vous rendre compte de la *Description de l'Egypte* par M. de Maillet. La onzième Lettre traite fort au long des mœurs des Egyptiens modernes, comparées à celles des Anciens. C'est un tableau dont les traits se ressemblent de part & d'autre ; c'est le même goût pour les plaisirs, pour la musique, pour les spectacles ; la même sobriété, la même propreté. Si l'on en croit l'Auteur, le Climat Egyptien produit des métamorphoses bien singulieres : à peine un Turc naturellement sérieux a t'il fait quelque séjour dans le pays, qu'il devient presque enjouié ; les enfans naissent poltrons & lâches ; aussi par une loi de l'Etat ils ne peuvent posséder au-

Suite de
 la Des-
 cription
 de l'E-
 GYPTE.

cune charge, & ne s'élevent jamais au-dessus de l'emploi de Soldat. Les animaux étrangers éprouvent un semblable changement : les Chevaux Arabes y deviennent plus beaux, mais moins vigoureux ; les Lions perdent de leur courage, les Levriers y sont moins vîtes, les Aigles & les Eperviers, y sont moins forts.

Dans l'article des femmes il y a quelques détails galans : L'Auteur s'est attaché à décrire leur parure, qui consiste en quantité de perles & de pierreries, en étoffes de prix, & en fourures très précieuses : leurs chemises seules (circonstance curieuse) reviennent à six & sept pistoles. Il y a l'habillement du pays, & l'habillement Turc, dont les femmes sçavent se servir avec avantage ; l'un est plus bizarre, & l'autre plus commode ; mais ils ont leurs agrémens particuliers. » Leur manière de s'habiller, ajoute l'Auteur, a toujours quelque chose de grand & de majestueux ; » leur coëffure est noble & *enchantée* : » en un mot comme elles sont souvent » en habit très-léger, on peut dire que » *rien n'est plus fripon, ni plus engageant* » que leur ajustement. « C'est dans leurs appartemens qu'elles étalent cette parure ; on en devine bien la raison.

Les Turcs pleins de mépris pour les Egyptiennes, qui sont pourtant assez belles, épousent des femmes qui viennent de Circassie, de Mingrélie, de Géorgie, où le sexe est le plus charmant.

» Les plus estimées sont les Abyssines,
 » dont le teint est de couleur de bronze
 » nouvellement fondu; mais dont
 » les traits, aussi-bien que le reste du
 » corps, sont admirables. On dit qu'elles
 » sont toujours fraîches, même
 » dans les plus grandes chaleurs de l'Été,
 » & qu'on trouve en elles une égalité
 » d'agrémens que les autres ne savent
 » pas soutenir. Leur captivité augmente
 leur vivacité naturelle pour le plaisir;
 rien n'égale leur habileté pour conduire
 une intrigue: avec un mouchoir, où elles
 mettent à part diverses choses symboliques,
 elles donnent aussi sûrement un rendez-vous
 à un inconnu, que si elles lui écrivoient.
 En general les Egyptiens sont si portés à l'amour,
 que les Auteurs Arabes ont représenté la
 Terre sous la figure d'un Oiseau, dont
 l'Egypte est la partie naturelle. Mais l'amour
 est tout effectif dans ce pays-là, & les
 jolis préliminaires sont regardés comme
 autant d'inutilitez, qui ne servent qu'à
 écarter du but: c'est une espece de prodige,
 quand la galanterie se trouve

jointe à l'amour. Pendant le séjour de M. de Maillet au Caire, un Turc devint amoureux d'une Esclave, & gouverna sa passion en vrai Celadon. Cette aventure parut si plaisante à l'Auteur, qu'il a cru devoir en faire un petit Roman. L'épisode pourroit soulager le Lecteur, si le récit étoit plus intéressant & le stile moins diffus.

Parmi les usages singuliers de l'Egypte ancienne & moderne, l'Auteur n'a pas omis la poste aux pigeons, & a pris occasion de nous apprendre la maniere dont elle s'y pratiquoit autrefois, & l'expédition merveilleuse d'un pigeon, qui fit, il n'y a pas long-tems, trois mille lieuës dans trois jours. Il cite ensuite quatre vers Arabes rimez, qu'il juge dignes d'Anacréon; ils ont en effet quelque rapport à l'Ode neuvième du Poëte Grec. Voici la Traduction en vers François que M. le Reviseur en a faite. Jugez de son talent pour la versification, par le tour & les rimes de ces vers.

Recevez ce billet; allez beau messager,
A mon amant absent porter de mes nouvelles.
Et sur ce cher dépôt étendez bien vos ailes,
Pour que l'humidité ne puisse le gâter.
Quand vous serez devant cet objet qui m'en-
chanté,

Caressez-lui les mains , de ce bec amoureux ;
Et puis d'une façon & gentille & plaisante
Vous lui présenterez ce gage de mes feux.

La douzième Lettre assez semblable à la précédente , offre d'abord quelques traits de l'histoire ancienne , concernant le Gouvernement de l'Egypte ; & tout le reste roule sur la manière dont elle est présentement gouvernée. Sans m'arrêter à tous ces détails prolixes , je remarquerai la réponse fière du Calife *Mézel lédin-allah* , à un homme qui fut assez hardi pour lui demander, quelle étoit son origine & sa famille. Voilà mon origine , dit il en portant la main à son cimeterre, & voilà ma famille, en montrant son armée. Il n'y a pas moins de grandeur dans la réponse que fit un Bey à un de ses Collegues occupé alors à bâtir une maison superbe. Le premier n'avoit aucun goût pour les bâtimens ; mais il en avoit beaucoup pour faire la fortune de ses esclaves : cinq ou six étoient alors revêtus de la même dignité que lui. Son ami lui ayant demandé , pourquoi étant si riche , & très-mal logé , il ne faisoit pas bâtir quelque belle maison ; j'ai beaucoup bâti , répondit le Bey , & mes bâtimens me font infiniment plus de plaisir & d'honneur que les vôtres : rappelez vous tels &

tels esclaves , qui sont aujourd'hui les plus grands Seigneurs de l'Egypte ; voilà mes édifices. Ces esclaves , élevés quelquefois à de plus grandes dignitez que leurs Patrons , conservent une reconnoissance , qui peut servir de modèle aux Nations les plus polies : les rencontrent-ils dans la rue , ils descendent de cheval pour leur baiser la main , ou la veste ; & dans certains jours de l'année , ils vont reprendre leurs premières fonctions.

L'Auteur dans cette Lettre a peint les Bachas , qui pendant la durée de son Consulat ont gouverné l'Egypte. Il y a quelque méprise dans ce qu'il dit de Ramy Mehemet ; il le fait Grand Visir en 1623 , & encore vivant en 1707 ; ce qui est incroyable : en supposant contre toute vraisemblance , qu'il avoit été Grand-Visir à 16 ans , en 1707 il devoit avoir cent ans.

Dans la treizième Lettre , l'Auteur traite de l'état présent des Arts & du Commerce en Egypte , avec un projet pour la jonction du Commerce de l'Europe avec celui d'Asie. Comment ne pas concevoir une idée sublime de cette Lettre , puisque l'esprit de comparaison, ou plutôt *l'esprit universel* y domine , & que l'on y découvre les ressorts qui

comme autant de véhicules portent l'abondance & la prospérité dans un Etat ? Les Sciences & les Arts faisant une partie du Commerce, selon l'Auteur; il étoit bien naturel de remonter jusqu'à *la naissance* de l'Egypte pour en faire l'histoire. Rien n'est plus agréable que de voir l'Auteur, ou son Correcteur, développer l'origine successive des Sciences, des Arts & des commoditez de la vie parmi les premiers Egyptiens. on diroit qu'ils ont présidé à ces diverses operations. Ce sont là sans doute, pour me servir de ses termes, *des conjectures frappées au coin de la vérité*. Quoiqu'il en soit, les politiques comme les négocians pourront profiter des découvertes de l'Auteur. Il observe que sous la domination des Princes Arabes, les Sciences & les Arts avoient extrêmement fleuri en Egypte, & que ces Princes avoient amassé plus de cent mille Volumes. Saladin, Prince superstitieux, ordonna de les jeter au feu, en conservant seulement ceux qui regardoient la Religion & les Conquêtes des Princes Mahométans; mais la personne chargée de cet examen sauva en même tems ceux qui par la beauté de l'écriture & des ornemens lui parurent précieux; ceux-ci furent vendus dans la suite. Depuis ce

tems-là l'Egypte est plongée dans les tenebres de l'ignorance , & excepté quelques Livres de religion ou d'histoire , on n'en trouve point : Il y a plus de Manuscrits Arabes à Paris, que dans l'Egypte & dans l'Arabie.

Enfin la quatorzième & dernière Lettre est une description des Caravanes ou associations des Marchands étrangers , que le Commerce attire en Egypte , & en particulier de celle qui part tous les ans de ce pais là pour le pelerinage de la Mecque. Ce qu'il dit de cette ville & de Medine , où est le Tombeau de Mahomet , sert à anéantir les fables qui ont été débitées à ce sujet.

L'Auteur dit en finissant, qu'il ne se flatte point de parvenir jamais jusqu'à ces cabinets fameux que les Muses ont choisi pour y faire leur plus délicieux séjour. Sans contredire ce modeste sentiment , je puis vous assurer qu'il y auroit trouvé un accès plus facile, s'il s'étoit un peu plus abstenu d'une importune battologie, & d'une foule de circonlocutions. En retranchant les minuties, les conjectures frivoles, les fables Arabesques, les réflexions communes, & les faits étrangers , on auroit pû tirer des Mémoires de M. de Maillet, de quoi former une Description de l'Egypte an-

cienne & moderne en deux petits Volumes in 12. qui auroit fait un excellent Livre. Du reste, comme l'histoire, de quelque maniere qu'elle soit écrite, a le privilege de se faire lire, l'Ouvrage tel qu'il est, doit être bien reçu, & je ne crains point de dire, que c'est un Livre digne d'un bon cabinet.

Rien n'est moins équivoque parmi nous, que le mérite des Poësies imprimées : les bons Ouvrages tels que ceux de Pierre Corneille, de Racine, de Moliere, de la Fontaine, de Boileau, de Messieurs Rouffeau & de Voltaire, sont toujours recherchés ; & il est bien difficile d'en compter les nombreuses éditions * : mais les Poësies médiocres sont en proye aux vers dans les magazins des Libraires. Les faux beaux esprits ont beau se liguier pour leur donner du cours ; la raison triomphe toujours du mauvais goût, & la verité de toutes les cabales.

La nouvelle Edition des *Oeuvres de Boileau* a donné lieu à cette réflexion.

* Depuis 1716. il s'est vendu seulement en Hollande & à Geneve, plus de vingt mille Exemplaires des *Oeuvres de Boileau*. Le Poëme de la *Henriade* a été imprimé quatorze fois depuis 1714. Au contraire depuis 1716. il n'y a pas eu une seule Edition des *Odes de Mr. de la Motte*, son meilleur Ouvrage.

P v

M. l'Abbé Renaudot & M. de Valincour ayant lû le *vaste Commentaire*, dont on orna en 1716. les Oeuvres de leur illustre ami, effacerent tout ce qui leur parut blesser sa gloire, corrigerent quelques remarques peu exactes, & supprimerent celles qu'ils jugerent inutiles pour l'intelligence de l'Auteur. Le Libraire, qui a recouvré cet Exemplaire ainsi corrigé, s'est déterminé à l'imprimer sur l'avis de quelques connoisseurs, persuadés avec raison qu'un bon Ouvrage ne doit jamais nager dans un mer de notes & d'explications superflues.

On s'est contenté dans cette Edition d'indiquer les passages que Boileau a imités des Anciens : ces imitations font voir son adresse à fondre le génie d'Horace & de Juvenal avec le sien propre, & peuvent apprendre à imiter heureusement les celebres Ecrivains de l'antiquité. Mais on a prosrit fagement les differences qui se trouvent dans les premieres Editions de ses Ouvrages. A quoi sert de rappeler les fautes d'un Auteur, lorsqu'il a sçu les corriger ? Si cela est utile, il le sera donc aussi d'imprimer tous les brouillons des Auteurs ; leurs effaçures serviront à faire connoître, comment ils ont sçu se reformer

eux-mêmes. Quoiqu'il en soit , cette Edition purgée de tout ce qu'il y avoit de superflu & d'étranger plaira sans doute aux bons esprits. Cependant certains Littérateurs , peu sensibles aux vraies beautés d'un Ouvrage, & friands de compilations de toute espece , préféreront l'Edition ornée des amples Commentaires de M. B. . . . & surchargée des notes de M. du *Menteil*. Un fait , une date , une citation , les touchent plus que le trait le plus ingénieux.

Je profite de cette occasion pour remarquer une faute échappée à M. Brossette : il fait mourir Mathieu Montreüil en 1692. à Valence chez M. de Cosnac son ami , alors Evêque de cette ville ; mais il est certain que ce Prélat ayant été Archevêque d'Aix , le Poëte vint aussi dans cette ville , & qu'il y exerça l'emploi de Greffier de l'Université , ce qui lui attira ces quatre vers ironiques.

Mathieu Montreüil , cet Auteur si vanté ,
Dont les Ecrits enchanterent la France ,
Mathieu Montreüil est en Provençe ,
Greffier de l'Université.

Il y a à la tête du premier Volume un Abregé de la vie de Boileau : il paroît

que l'Auteur a ignoré ou compté pour rien ce que les Écrivains du Journal de Trevoux ont dit, pour prouver que cet illustre Poète n'a pû contribuer à faire rétablir la pension que le Roi donnoit au grand Corneille, parce que, selon eux, elle ne fut jamais supprimée. On a inferé dans le second Volume l'Épigraphie Latine de Racine, composée par notre Poète, déjà imprimée dans le *Necrologe* de Port-Royal, mais avec des fautes. Pour les deux fameuses Lettres de Racine qui ont paru dans quelques Editions des Oeuvres de Boileau, il n'étoit pas nécessaire de les donner encore au public, puisqu'elles se trouvent dans la dernière Edition du Theatre de ce Poète.

Comme Messieurs de Valincour & Renaudot étoient étroitement liez avec M. Despreaux, on a lieu de soupçonner d'inexactitude les faits supprimés qui regardoient cet illustre Poète. A l'égard des autres qu'ils ont jugé inutiles, ceux qui connoissent le bon goût de ces deux Messieurs, ne feront pas difficulté d'adopter leur décision.

A la tête de cette Edition, la plus correcte qu'on ait donnée jusqu'à présent, il y a une estampe singulière, où l'on voit au bas du *Parnasse* un Commentateur, qui s'en

dort sur ses longues notes, dont differens génies suppriment les unes & réduisent les autres.

Je me suis trompé en vous mandant dans ma vingt-deuxième Lettre que M. l'Abbé de la Lande étoit l'Auteur de la Replique des cinq Docteurs de Sorbonne à Dom Jacques Martin. Cette Replique est de la Société des cinq Docteurs, & non de M. de la Lande en particulier, comme je l'ai appris depuis quelques jours. Votre goût pour l'érudition utile m'engage à vous faire part aujourd'hui d'une Lettre, que j'ai reçue au sujet de l'*Index Sorbonicus*. Croyez, s'il vous plaît, que je ne suis pas assez vain, pour prendre les louanges qu'on m'y donne, autrement que comme des politesses.

LETTRE A M. L'ABBE' D. F.
au sujet de l'entreprise des cinq Docteurs de Sorbonne.

» Le rapport que vous avez fait, Monsieur, dans votre vingt-deuxième
 » Lettre du procès Littéraire de la Sorbonne avec la Congregation de S.
 » Maur, m'a paru si interessant, si net
 » & si moderé, qu'il m'a engagé à examiner de près le plan & la methode
 » du grand Ouvrage des cinq Docteurs

» Dans votre Analyse vous exposez le
 » fait principal, dégagé de toute invective , & de toute personnalité. Vous
 » louez & condamnez , mais avec tant
 » de ménagement, que la modestie ou
 » l'amour propre des Docteurs & de
 » leurs adversaires, ne peuvent point
 » être blessés. Enfin vous annoncez
 » une paix conclue. Cet article de votre
 » Lettre est un de ceux qui m'a fait
 » le plus de plaisir. Car comme je ne
 » suis ni partisan ni ennemi des uns &
 » des autres, j'aime bien mieux les voir
 » travailler pour la gloire commune
 » des Lettres, que pour l'honneur particulier
 » de leur corps.

» Vous êtes lié sans doute avec les uns
 » & les autres ; tâchez de faire en sorte
 » que l'accommodement ménagé par
 » le R. P. de Monfaucon tienne. Cet
 » illustre Sçavant , qui mérite toutes
 » les louanges que vous lui donnez dans
 » votre Lettre , sera peut-être choqué
 » de la leçon d'un de ses Confreres : *
 » il n'ignore pas qui est celui qui la
 » lui a fait donner. Quoiqu'il en soit ,
 » je vais vous faire part d'une anecdote ,
 » qui servira peut être à cimenter
 » la paix. Les Benedictins se sont imaginé
 » que les Docteurs avoient pour but

• V. la Lettre 22. à la fin.

» dans leur ouvrage, de critiquer toutes
 » leurs nouvelles Editions des Peres.
 » Les Auteurs des *Mémoires de Trevoux*
 » n'ont pas peu contribué à fortifier
 » cette idée. Cependant le plan de
 » l'Ouvrage de Messieurs les Docteurs,
 » tel qu'ils l'ont exposé dans leur pre-
 » miere Lettre, ne contient rien, ce
 » me semble, qui doive allarmer les
 » Benedictins. Leurs nouvelles Edi-
 » tions ne sont pas plus exposées à la
 » critique des cinq Docteurs, que tout
 » autre Livre de ce genre. Après tout,
 » qu'ont-ils tant à craindre, s'ils ont
 » donné de bonnes Editions des Peres?
 » Personne ne fera regu à leur enlever
 » la gloire qu'ils se sont justement ac-
 » quise. Ils devroient donc être les pre-
 » miers à se feliciter de ce qu'on s'ef-
 » force de leur procurer les moyens de
 » perfectionner de plus en plus ce
 » qu'ils ont fait. Je connois une socie-
 » té de Sçavans, qui travaille réelle-
 » ment à revoir toutes les Editions
 » données par les Benedictins, & à
 » faire sur ce sujet des observations
 » puisées dans les Manuscrits anciens.
 » Ce ne sont point les cinq Docteurs;
 » il ne m'est pas permis de vous en dire
 » davantage.
 » Je voudrois sçavoir au juste le plan

» de l'Ouvrage des Docteurs , & la
 » méthode qu'ils suivent : c'est, nous
 » disent-ils, une Table Alphabétique,
 » critique, chronologique & raisonnée
 » de toutes les pièces qui se trouvent
 » éparfées çà & là , & comme dans un
 » pays perdu , où l'on ne s'aviferoit
 » guere de les aller rechercher. C'est-
 » à-dire que l'*Index Sorbonicus* sera une
 » espece de baguette divinatoire , qui
 » nous conduira par un chemin droit &
 » court à la découverte de mille pièces
 » curieuses , aussi cachées dans les Re-
 » cueils où elles se trouvent , que l'or
 » & l'argent le font dans les entrailles
 » de la terre. Mais comment s'y prend-
 » r'on ? Pour moi je ne vois que deux
 » manieres d'exécuter ce grand projet.
 » 1^o. D'indiquer par ordre Alphanu-
 » mérique généralement toutes les pièces
 » qui sont hors de leur place naturelle,
 » quelque part qu'elles soient; fussent-
 » elles des Auteurs les plus modernes ,
 » qui les auroient tirées après coup de
 » leurs places naturelles, pour les insé-
 » rer dans leurs propres Ouvrages. Du-
 » chesne , par exemple , dans ses His-
 » toriens de France nous donne des Let-
 » tres de S. Bernard , qui ont rapport
 » à notre histoire , & qu'il a tirées des
 » Editions mêmes de Saint Bernard. Le

» docte Jacobin Combesis a fait la mé-
 » me chose dans sa Bibliotheque Latine
 » des *Prédicateurs* : il y a fait entrer tous
 » les Ouvrages qui pouvoient servir
 » aux Prédicateurs, & n'a fait pour l'or-
 » dinaire que copier les Editions des
 » PP. Les Docteurs indiqueront-ils
 » dans Duchesne ces Lettres de S. Ber-
 » nard, qui sont tirées des Editions
 » mêmes de ce Pere ? Entreprendront-
 » ils de nous dire, qu'un grand nombre
 » de Sermons des Saints Peres se trou-
 » vent dans Combesis, quoiqu'il n'ait
 » fait que les transplanter des Editions
 » dans sa Bibliotheque ? Voilà la pre-
 » miere maniere de composer le ce-
 » lebre *Index* dont il s'agit. Plusieurs
 » personnes m'ont voulu soutenir que
 » c'étoit-là le vrai dessein des Doc-
 » teurs ; mais, je vous l'avoue, je n'en
 » ai rien crû, & voici pourquoi.

» Les personnes qui m'ont voulu fai-
 » re accroire que c'étoit là le plan de
 » l'Ouvrage Sorbonique, ne m'ont pas
 » paru trop bien instruites du dessein
 » des Docteurs. J'ai même entrevû
 » qu'elles n'affectoient de donner cet-
 » te idée de l'*Index*, que pour le tour-
 » ner un peu en ridicule. Elles n'ont
 » pas mal réussi auprès de certaines
 » gens, qui sont toujours, ou sotte-

» ment , ou malignement crédules.
 » Pour moi qui ne suis ni l'un ni l'autre, j'ai suspendu mon jugement jusqu'ici. Si le plan des Docteurs est tel que ces personnes le publient avec complaisance , je suis persuadé que leur Ouvrage , qui peut être d'une grande utilité , sera tout-à-fait non-seulement inutile, mais encore à charge. Car : 1°. en suivant ce plan , qui est de tout indiquer de la façon que je viens de le dire, l'ouvrage sera immense ; vingt Volumes n'y suffiront pas : 20. Il sera si embrouillé , qu'il ne sera plus possible d'en faire usage, en mettant ainsi dans un ordre Alphabetique Lettres, Diplômes, Opuscules , en un mot tout ce qui se trouvera rapporté par un Auteur , sans distinction & sans choix. Il faudra, pour trouver la Pièce & l'Auteur dont on aura besoin , parcourir un Volume entier. Par exemple , pour trouver dans l'*Index* une Dissertation du Pere Alexandre Jacobin, il faudra parcourir tous les *Alexandres* ; or les Pièces qui peuvent être mises sous ce nom, suivant cette méthode , tiendront plus de 300 pages , si on place indifferemment dans l'*Index* tout ce qu'on trouvera dans les Auteurs :

» 3°. Il n'est pas possible que les Au-
 » teurs ne se trompent dans les noms
 » de famille, qui sont si défigurés dans
 » les Livres & souvent si differens : 4°.
 » Que feront-ils des Auteurs dont ils
 » n'auront que les noms de Baptême,
 » qui est le grand nombre ! Ils les met-
 » tront sous ces noms de Baptême,
 » Jean, Jacque, Pierre, &c. Or je
 » vous demande, si cette maniere sera
 » de quelque utilité, je ne dis pas aux
 » ignorans & aux demi-savans, mais
 » aux plus savans. Ce sera une litanie
 » des Saints répétée. 5°. En suivant cet-
 » te méthode, ils ne peuvent nous don-
 » ner une seule lettre de l'alphabet, que
 » toutes les autres ne soient prêtes ; &
 » quand cela sera-t'il prêt ? Je ne croirai
 » donc jamais que ce soit là le vrai plan
 » de Messieurs les Docteurs. Je les crois
 » trop sensés pour se charger ainsi d'un
 » travail immense, éternel, inutile &
 » même ruineux.

» Voici le plan que je m'imagine
 » qu'ils suivront, & qui seul peut, ce
 » me semble, contenter le public. D'a-
 » bord, je conçois qu'ils partageront
 » leur *Index* en deux parties ; la premiere
 » sera alphabetique, & uniquement des
 » Auteurs & des Opuscules, Disserta-
 » tions, Lettres, &c. qui ont rapport

» aux sciences; & encore n'y feront-ils
 » entrer que les pièces, qui se trouvent
 » dans les lieux écartés qu'ils nous in-
 » diqueront, ou qui s'y lisent avec des
 » différences notables, & autrement,
 » que parmi les Ouvrages de l'Auteur,
 » où elles se trouveront aussi. Par
 » exemple, ils ne citeront point les Let-
 » tres de S. Bernard dans Duchesne, à
 » moins que celui-ci ne les ait tirées d'un
 » Manuscrit avec des variantes impor-
 » tantes: tout ce qu'il aura tiré des édi-
 » tions ordinaires de ce Pere, l'*Index*
 » n'en dira rien: 2^o. La seconde partie
 » de leur *Index* sera pour tout ce qui est
 » historique, Diplomes, Chartres, Let-
 » tres, &c. & ils mettront tout cela
 » par ordre Chronologique. Par ce
 » moyen on aura un corps d'histoire
 » suivi & net, sans que les noms de Bap-
 » tême ou de famille y puissent apporter
 » d'obstacle & de confusion.

» Je vous prie, Monsieur, de vou-
 » loir bien me marquer ce que vous en
 » pensez. Ces Docteurs paroissent trop
 » polis, pour vous refuser les éclaircisse-
 » mens que je vous demande: leur
 » gloire y est intéressée, aussi-bien que
 » celle des Lettres: je serois au déles-
 » poir qu'un aussi beau dessein que *le*
 » leur ne s'exécutât point, ou s'exécu-

»
 »
 »
 »
 »
 » la
 » n
 » q
 » C
 » R
 » H
 » a
 » c

T
 non
 Gre
 licat
 tains
 te. M
 se p
 quel
 à ce
 gue
 serv
 Qu'i
 desse
 ains
 enfa
 avoi
 voie

» tât mal , ce qui à mon avis seroit la
 » même chose. Je vous prie aussi de
 » m'apprendre ce que c'est que cette
 » fameuse négociation entre les Doc-
 » teurs & le Pere Martin qu'on lit dans
 » la feuille 82 du *Pour & Contre*. On
 » m'a voulu soutenir ici que ce n'est
 » qu'un Roman , plus Roman que
 » *Cleveland* & que le *Doyen de Killerine*;
 » Roman enfin dans toutes ses parties.
 » Il est certain que les Docteurs nient
 » absolument tous les faits qu'il a avan-
 » cés dans cette feuille. Je suis , &c.

Trouverez-vous bon que je vous an-
 nonce un *Abregé d'Antiquités Sacrées*
Grecques? J'épargnerai un peu votre dé-
 licatesse , & ne vous citerai que cer-
 tains traits d'une érudition peu fatigan-
 te. M. *Brunings* Compilateur Allemand,
 se propose principalement d'éclaircir
 quelques endroits des Livres Saints ; &
 à ce sujet il fait une espece de Catalo-
 gue de plusieurs usages, également ob-
 servés par les Juifs & par les Grecs,
 Qu'il est beau, pour remplir un si noble
 dessein , de remarquer que les Juifs ,
 ainsi que les Payens , lavoient leurs
 enfans , dès qu'ils étoient nés , qu'ils
 avoient des nourrices , & qu'ils bu-
 voient de l'eau ; Quoi de plus curieux

Abregé
 d'Anti-
 quités sa-
 crées
 Grec-
 ques ti-
 rées des
 Auteurs
 Prophe-
 nes.

que d'avoir découvert qu'on donnoit du lait aux enfans Grecs, que les nourrices les empêchoient de crier, en appelant Mercure ou un Cyclope; qu'en Grece on mangeoit du poisson, & que le plus rare étoit acheté par les riches; qu'on faisoit cuire le pain ou dans le four, ou sur la braise; que pour ôter les souliers, il falloit les délier; que les habits étoient nétoyés par les foulons; & que lorsqu'on n'aimoit point la couleur naturelle de la laine, on faisoit teindre les étoffes; qu'on jettoit l'ancre pour arrêter un vaisseau, & qu'on la levoit pour mettre à la voile; que, selon un Auteur Grec, rien n'étoit plus pénible que le métier des forçats; qu'on ne buvoit du vin qu'à trente ans; que les cheveux noirs étoient les plus estimés; que les Vierges avoient coutume de porter des ceintures, symbole de la chasteté, & qu'enfin on privoit d'une partie de leur dot les filles qui étoient belles, pour la donner aux laides, qui par là trouvoient la facilité de se marier! Pour ne laisser aucun doute sur des faits si importants, notre docte Allemand compile des passages Grecs & Hebreux, & joue sérieusement le rôle du fameux Chrysostome *Mathanasius*. Malgré les progrès de l'esprit humain

dans la Philosophie, il y aura toujours de petits génies, heureux & forts en citations, malheureux & foibles en raisons; parce que la nature n'accorde pas à tous les hommes le talent de la justesse. Au reste il seroit injuste de reprocher aux Allemands d'avoir en partage l'esprit Compilateur. Peut-être domine-t'il dans leur pays : mais je puis vous assurer qu'il n'est pas inconnu en France, & qu'il y est aussi peu raisonnable. Il ne me seroit pas difficile de tirer de quelques Commentaires, & de quelques écrits très modernes, divers points d'érudition, tels que ceux que j'ai empruntés de M. *Brunings*. L'étoile du Compilateur est la même dans tous les pays du monde

M. Romagnesi, Comédien Italien, La feinte inutile' Comed. vient de faire imprimer *la feinte inutile*, Comedie en vers & en cinq actes, dont il est l'Auteur, & qui a réussi sur un Théâtre, dont il est un des principaux appuis. Le fond de la pièce est vraiment Dramatique; elle est bien conduite & bien dialoguée & la versification, sans être prolaique, est naturelle & coulante. Mais cette Comedie, dont l'intrigue est extrêmement noyée, occupe trop l'esprit, & fait quelquefois

prendre le change, par le déguisemen
& les suppositions des personnages, c
qui forme un *imbroglio* un *viuppo*, très-
peu divertissant; on peut encore lu
reprocher un peu de sécheresse & d
froideur, & de n'être pas assez plaisan
te. D'ailleurs l'unité de lieu n'y est poin
du tout observée. Si M. Romagnesi est
partisan des sentimens de M. Riccobon
ni, qui dans son Livre a temoigné fai
re assez peu de cas des trois unités, i
a bien fait de ne se point gêner. Mais
il trouvera bon aussi, qu'on ne mette
pas une Comedie de cette espece au
rang des bonnes pièces, & qu'on lu
accorde seulement quelques degrez de
bonté, par rapport au Théâtre auquel
elle a été destinée.

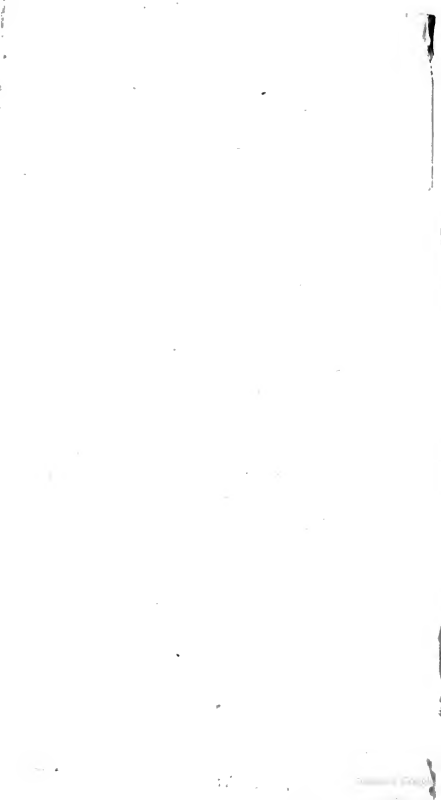
Je suis, &c.

ce 8 Octobre 1735,

A PARIS. Chez CHAUBERT, avec Privilège
& Approbation,

A01 1466744





12



